This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

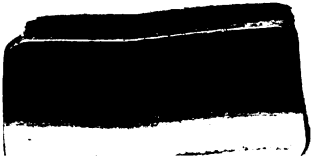
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 719,134

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817



POESIES
DE
SAINT-PAVIN,
ET DE
CHARLEVAL.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à Paris,
Chez P. A. LEPRIEUR, Imprimeur du Roi,
rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LIX.

AVERTISSEMENT.

Je n'aurois rien à dire à la tête de ce Volume, qui contient les *Poesies de Saint-Pavin & de Charleval*, si je n'avois à rendre comte pourquoi je n'ai pas joint aux Vers du dernier deux petits Ouvrages de Proſe, qu'on lui revendique depuis quelques années, & qui juſqu'alors avoient paſſé pour être de Saint-Evremond. L'un eſt la *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt & du Père Canaye*; & l'autre la *Retraite de M. de Longueville en Normandie.*

Le Recueil A donc la ſeconde pour être de Charleval, ſur la foi d'une Copie manuſcrite, qui portoit ſon nom: mais il ne nous fait pas connoître le degré d'autorité, que doit avoir cette Copie. Ce n'eſt donc de la part de l'Editeur du Recueil qu'une ſimple allégation, à laquelle rien n'oblige de déférer.

Pour la première Pièce, M. de Voltaire a voulu prouver en différens endroits, qu'elle étoit de Charleval. Ses preuves ſe réduiſent à deux. La première eſt une Copie, écrite par Charleval, de la partie la plus intéreſſante de ce Morceau. L'autre eſt le témoignage de quelques Perſonnes de la *Vieille Cour.*

La première preuve ſeroit de quelque poids,

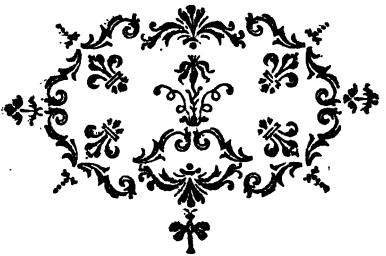
si S. Evremond n'avoit pas lui-même adopté la Pièce, ainsi que la Conversation *du Maréchal* d'Hocquincourt, en souffrant que Mr Silvestre & Desmaizeaux, qui préparoient sous ses ieux l'Edition qu'ils ont donée à Londres de ses Œuvres, y missent ces Morceaux comme étant certainement de lui. Cet Ecrivain étoit assés riche de son propre fond, sans se parer des Ouvrages d'un autre.

A l'égard du témoignage des *Gens de la vieille Cour*, S. Evremond lui même me fournit dequoi montrer combien peu l'on s'y doit fier. Dans son Discours *sur la complaisance des Femmes pour leur beauté*, sont cités ces Vers de Malherbe :

> Et dit aux astres innocens
> Tout ce que fait dire la rage
> Quand elle est maîtresse des sens.

& S. Evremond les cite comme étant d'une Pièce, qu'il a su des *Gens de la vieille Cour* avoit été composée par Malherbe pour la Reine Marie de Medicis sur la mort d'Henri IV. Ces Vers sont les trois derniers de la première Stance de la Consolation a Caritée imprimée pour la première fois, dans un Recueil de 1599, onze ans avant le funeste évènement, que ces *Gens de la vieille Cour* disoient en avoir été l'occasion.

POESIES
DE
SAINT-PAVIN.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LIX.

545

AVERTISSEMENT.

DENIS SANGUIN DE SAINT-PAVIN, Grand-Oncle de LOUIS SANGUIN, Mestre de Camp de Cavalerie & Premier Maître d'Hôtel du Roi, pour lequel la *Seigneurie* DE LIVRI fut érigée en *Marquisat* par Lettres du mois de Février 1688, eut pour Père CHRISTOPHLE SANGUIN, *Seigneur* DE LIVRI, Président aux Enquêtes du Parlement de *Paris* & Prévôt des Marchands. Sa Mère fut ISABELLE SEGUIER, Fille de JEAN SEGUIER, Maître des Comptes à Paris, dont le Père, aussi Maître des Comptes, étoit Grand-Oncle du *Chancelier* SEGUIER.

Le nom de SANGUIN devoit nécessairement figurer sur notre Parnasse. Un proche Parent de SAINT-PAVIN, lequel vivoit en même tems que lui, CLAUDE SANGUIN, Maître d'Hôtel du Roi & de *Monsieur* PHILIPPE DE FRANCE *Duc d'Orléans*, est Auteur de *Poésies*, qui sont un témoignage encore plus certain de sa piété que de son esprit. C'est ce qu'on en doit penser à l'inf-

pection de ce titre : *Heures en Vers François, contenant les cent cinquante Pseaumes de David, selon l'ordre de l'Eglise, où sont compris les Offices de la Vierge, les sept Pseaumes Pénitentiaux, l'Office des Morts, les Vespres, Complies, Heures Canoniales & Cantiques, avec plusieurs belles Méditations sur les vingt principales Festes de l'année & Mystères de notre foi, dédiées à la Reine.* C'est un *in*-4°, qui renferme, dit-on, plus de douze mille Vers, & qui parut à *Paris* en 1660, chés Jean de la Caille. Revenons à Saint-Pavin, dont la Muse ne fut pas tout-à-fait aussi religieuse.

Il fut pourvu, dès sa jeunesse, de quelques Bénéfices ; vécut sans autre ambition, que celle d'être Homme de bone compagnie ; & ne pensa jamais à se procurer aucun des postes, que le crédit de sa Famille eût pu lui faire obtenir. Né voluptueux, il fit son occupation de tous les plaisirs, & son amusement des Belles-Lètres. Il composoit pour se divertir, ainsi qu'il le dit lui-même, tantôt en Prose, tantôt en Vers ; &, sur l'idée qu'il avoit de ses talens, il se flatoit d'être quelquefois assés heureux pour réussir dans l'un & dans l'autre genre.

Nous ne sommes pas en état de juger du mérite de sa Prose ; & j'ai fait d'inutiles recherches, pour en recouvrer quelque morceau. Ses Vers sont l'ouvrage, non d'un Poète, mais d'un Homme de condition, aiant infiniment d'esprit,

& l'aiant cultivé par des études agréables. Ce qui les caractérise, c'est un Tour heureux & simple; de la Correction sans aucune gêne; de la Précision & de la Naïveté dans le Stile; une grande Délicatesse dans le choix des Expressions; une Finesse singulière dans les Pensées, qui sont aussi neuves que naturelles; enfin ce ton aimable & [illegible]i du grand monde, qui s'acquiert si difficilement, & qui communément est l'apanage de ces Gens d'esprit, que leur naissance ou quelque heureux hazard y place d'assés bone heure.

On sent, en les lisant, que la conversation de leur Auteur devoit faire les délices des compagnies. Il avoit la repartie vive, aimoit à railler, sans médire; cherchoit, non pas à faire rire, mais simplement à réjouir; parloit sans aucun dessein de se faire écouter; vouloit plaire, sans emploïer les artifices de la flaterie; &, toujours prêt à fronder ce qui lui déplaisoit, ne paroissoit cependant jamais épier l'occasion de mordre. Il se peint lui-même comme n'aiant été ni fâcheux, ni doux, ni fou ni sage, & comme aiant été cela tout ensemble, sans que persone lui ressemblât. A ce caractère original se joignoit un train de vie toujours le meme; & cette égalité contribua sans doute beaucoup à lui faire d'illustres Amis. On peut mètre dans ce nombre le *Grand* Condé lui-même, qui l'honoroit d'une estime particulière; & qui, tous

les ans, au retour de ſes glorieuſes Campagnes, alloit avec lui paſſer un jour ou deux à *Livri*.

Je n'ai rien dit de cet homme aimable, qui ne ſoit confirmé par le témoignage de GASPARD DE FIEUBET, auſſi Bel-Eſprit que Magiſtrat eſtimable, qui, dégoûté des affaires & des plaiſirs du monde, prit, après la mort de ſa Femme arrivée au commencement de 1686, le parti d'aller, dans la ſolitude des *Camaldules de Groſbois*, conſacrer le reſte de ſes jours à ce qui doit le plus intéreſſer un Chretien. Il y mourut le 10 de Septembre 1694, âgé de 67 ans. On a de lui quelques jolis Vers, que les Gens de goût s'empreſſent de recueillir en manuſcrit; & dont cette EPITAPHE, qu'il fit à notre Poëte ſon Ami, n'eſt pas ce qu'il y a de moins bon.

SOUS ce tombeau gît SAINT-PAVIN,
Donne des larmes à ſa fin.
Tu fus de ſes Amis peut-être?
Pleure ton ſort avec le ſien.
Tu n'en fus pas? Pleurs le tien,
PASSANT, d'avoir manqué d'en être.

Les douleurs de la Goute affligèrent la vieilleſſe de SAINT-PAVIN: mais il ſut les ſupporter avec une conſtance philoſophique; & les réflexions, que cet état de ſouffrance occaſiona,

le ramenèrent enfin à la Religion. Il se mit pendant les derniers tems de sa vie sous la conduite de CLAUDE JOLI, pour lors Curé de *S. NICOLAS des Champs*, & mort depuis Evêque d'*Agen* en 1678. Ce fut par les conseils de ce pieux & savant Pasteur, qu'en réparation du mauvais usage qu'il avoit fait des Revenus Ecclésiastiques, il emploïa le reste de son bien en legs pieux. Il mourut au commencement du mois d'Avril 1670. Je n'ai trouvé nulle part la date de sa naissance. Après sa mort, l'Abbé SANGUIN, son Frère, Ecclésiastique d'une grande piété, fit un examen sévère de toutes ses compositions, & supprima celles qu'une conscience timorée lui fit trouver condamnables.

On fait à SAINT-PAVIN deux reproches, sur lesquels il est difficile de le justifier. Ils roulent sur le libertinage de ses mœurs & sur son irreligion, que l'on a dit avoir été le fruit des leçons du Poète THÉOPHILE, dont on prétend qu'il avoit été disciple, ainsi que DES BARREAUX & BARDOUVILLE. Rien ne me paroît moins certain, que ce fait si souvent répété. Je n'examinerai point s'il est bien vrai, quelque chose que l'on en ait dite dans le tems, que THÉOPHILE ait tenu réellement école d'Athéïsme & d'Impiété. Peut-être le goût du plaisir, porté jusqu'au libertinage, & le peu de religion de DES BARREAUX & de BARDOUVILLE,

qui s'étoient liés avec lui dès leur jeunesse, sont-ils l'unique fondement des mauvaises idées, qui se sont perpétuées sur son comte. Il mourut en 1626, âgé de trente-six ans; &, pour peu que l'on réfléchisse, on ne se persuadera pas aisément que qui n'a vécu que jusquà cet âge, & ne s'est, en se livrant aux plaisirs, occupé que de Poèsie, ait eu le tems de lier dans sa tête un système suivi d'Athéisme ou de Déisme, & de se mètte en état d'en faire des leçons. Mais que THÉOPHILE ait formé quelques disciples à la Volupté, j'y consens; & j'ai peine à croire que SAINT-PAVIN ait été de ce nombre. La chose pouroit être vraie de CHARLE SANGUIN, l'un de ses Parens, auquel THÉOPHILE écrivit une *Lètre Latine*, qui se trouve parmi ses *Lètres* publiées par MAYRET en 1642. L'erreur sur ce point vient sans doute de ce qu'on a mal entendu GUI PATIN, lorsqu'il a dit que SAINT-PAVIN étoit *grand Camarade de* DES BARREAUX. Qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'ils étoient connus l'un & l'autre pour deux Voluptueux, qui secouoient volontiers le joug de la Morale de l'Evangile? Ils le reprirent à peu près dans le même tems. On le peut inférer avec BAYLE de ces paroles de GUI PATIN (1). « Il est mort ici depuis peu de jours » un grand serviteur de Dieu, nommé M. DE

(1) LETTRE du 11 d'Avril 1670.

» SAINT-PAVIN, grand Camarade de DES » BARREAUX, qui est un autre fort illustre. » ISRAÉLITE, *si credere fas est* ». BAYLE ajoute: *Ce discours insinue assés clairement, ce me semble, que l'un & l'autre de ces deux fameux Libertins voulurent passer pour convertis.* Pourquoi douter s'ils revinrent tous deux sincèrement à Dieu? Le fait est certain pour DES BARREAUX, malgré cette EPIGRAMME, que BAYLE rapporte, & qui vraisemblablement est de LIGNIERE.

DES BARREAUX, ce vieux Débauché,
Affecte une réforme austère.
Il ne s'est pourtant retranché
Que ce qu'il ne sauroit plus faire.

La conversion de SAINT-PAVIN est attestée par ADRIEN VALOIS, quoiqu'il se trompe dans l'époque & dans les circonstances. M. DE SAINT-PAVIN, dit-il (1), *étoit disciple de THÉOPHILE. Ce qui fut cause de sa conversion, fut que, la nuit que THÉOPHILE mourut, SAINT-PAVIN, étant dans son lit, entendit sur son escalier THÉOPHILE, qui l'appelloit d'un ton de voix épouvantable. SAINT-PAVIN, qui savoit que THÉOPHILE étoit à l'extrémité, en fut fort surpris; &, se jetant hors du lit, appella son Valet de Chambre, & lui demanda s'il n'avoit rien en-*

(1) VALESIANA, *Paris*, in-12 1695. p. 32.

tendu. Son Valet lui répondit qu'il avoit entendu une voix horrible sur l'escalier. Ah, *dit* SAINT-PAVIN ! C'est THÉOPHILE, qui m'est venu dire adieu ; &, *le lendemain matin, on lui vint dire que* THÉOPHILE *étoit mort la veille à onze heures du soir, qui étoit l'heure même qu'il avoit entendu cette voix.* Ce Conte ridicule s'assortit mieux à l'imbécille crédulité des Auteurs du PÉDAGOGUE CHRETIEN, qu'au jugement d'un homme éclairé, tel qu'ADRIEN VALOIS. Quand même on voudroit admètre la réalité du fait, on ne pouroit en faire l'occasion ou le motif de la conversion de SAINT-PAVIN, qui survêcut 44 ans à THÉOPHILE, & qui ne songea qu'il étoit une autre vie, que quand il fut près du terme de la siène. S'il se fût converti dès 1626, DESPRÉAUX se seroit rendu coupable d'une horrible calomnie, lorsqu'en 1666, il fit imprimer pour la première fois ses SATIRES, dans l'une desquels il dit :

Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On poura voir la *Seine* à la *Saint-Jean* glacée,
ARNAUD à *Charenton* devenir *Huguenot*,
SAINT-SORLIN *Janséniste* & SAINT-PAVIN *Bigot*(1).

Il ne me reste plus quà dire un mot de cette

(1) SAT. I.

M. DE VOLTAIRE dans son SIECLE de LOUIS XIV, dit en parlant de SAINT-PAVIN, qu'*il étoit au nombre des Hommes de mérite, que* DESPRÉAUX

Edition. Je ne done rien qui n'ait déja vu le jour à *Paris*, avec Privilége dans le RECUEIL *de* SERCY (1), dans celui *de* BARBIN (2) & dans d'autres Livres. C'eſt ma première réponſe à ceux qui, ſur la foi de quelques Ecrivains (3), s'imaginent que les *Poëſies* de SAINT-PAVIN, ſe reſſentent des défauts qu'on lui reprochoit avec juſtice. J'ajoute qu'il faut être *bien aveugle ou bien éclairé*, pour y voir autre choſe à

confondit dans ſes Satires *avec les mauvais Ecrivains*. Ces paroles feroient croire que DESPRÉAUX a traité SAINT-PAVIN de mauvais Poëte. Il n'a jamais cenſuré que le peu de religion.

(1) POESIES CHOISIES *de Meſſieurs* CORNEILLE, BOISROBERT, &c. *Paris, chés de* SERCY, 1655, &c. 5 Vol. *in*-12.

(2) RECUEIL *des plus belles Pièces des* POETES FRANÇOIS, *depuis* VILLON *juſqu'à M.* BENSERADE, *Paris, Claude* BARBIN, 1692, 5 Vol. *in*-12.

(3) BRUZEN DE LA MARTINIERE, dans ſon NOUVEAU RECUEIL *des* EPIGRAMMATISTES FRANÇOIS *Anciens & Modernes*, AMSTERDAM, 1720, 2. Vol. *in*-8°, dit, T. I. p. 133 : *On trouve à la vérité dans ſes Ouvrages* (de SAINT-PAVIN) *des marques de cette impiété.*

M. LE FORT DE LA MORINIERE, que je veux croire avoir jugé par lui-même, parle ainſi de notre Poëte, p. 379 du I. Tome de l'Edition *in*-4° de ſa BIBLIOTHEQUE POETIQUE : *Ses Vers ont tout à la fois une naïveté charmante, une grande délicateſſe & une fineſſe de goût qui ne ſe trouve pas dans les Poëtes du commun. Heureux s'il eût retranché de ſes Ouvrages certains traits libertains, pour ne pas dire impies, qui ont doné lieu de croire que l'Auteur n'avoit pas beaucoup de religion.*

reprendre que quelques-uns de ces traits du langage Païen, que nos Poëtes conſervent toujours; & quelques maximes voluptueuſes, que l'on eſt dans l'habitude de leur paſſer, parceque les principes d'une éducation chrétiène doivent prémunir ſuffiſamment contre ce qu'elles pouroient avoir de dangéreux.

SAINT-MARC.

POESIES
DE
SAINT-PAVIN.

I.

EPIGRAMME

Contre un POETE, *qui tiroit vanité de la promtitude avec laquelle il composoit ſes Vers.*

TIRCIS fait cent Vers en une heure ;
Je vais moins vîte, & n'ai pas tort.
Les ſiens mourront, avant qu'il meure ;
Les miens vivront après ma mort.

II.

SONNET

Sur le mauvais état de ſes affaires.

LA FORTUNE qui me maltraite,
Ne bornera jamais ſon cours.
Les Araignées, tous les jours,
Font leur toile dans ma pochète.

MA Garderobe eſt tantôt nète,
Je n'ai plus d'habits de Velours,
Mes Chevaux reſſemblent des Ours;
Mon Caroſſe devient Charète.

MES Laquais tirent à la fin;
Et ce qui reſtoit de mon train
A pris congé pour récompenſe.

ET, n'étoit ceux à qui je doi,
On ne verroit point d'homme en *France*,
Qui fût moins viſité que moi.

III.

SONNET

C'eſt un Homme, ruiné par le jeu, qui parle.

SANS reſſource à ce coup le malheur me terraſſe ;
Je vois bien, mais trop tard, que le Jeu m'eſt fatal.
Je ne puis réſiſter à mon deſtin brutal ;
Chers AMIS, c'en eſt fait, il faut quiter la place.

AU moins, ſouvenés-vous que j'ai fraïé la trace,
Par où les Gens d'honeur s'en vont à l'Hôpital.
Celui qui bien dépenſe & n'emprunte pas mal,
Ne doit point s'affliger de porter la beſace.

JE ne ſuis plus nouri que par mes Créanciers,
Qui tâchent, pour tirer paiment de leurs deniers,
De me faire ſurvivre à tous ceux dont j'hérite.

QUE mes jours ſont ſuivis d'une bizare fin !
Les dètes me font vivre ; &, quand je ſerai quite,
Je prévois qu'il faudra que je meure de faim.

* *

SONNET
DE
BENSERADE,

Mis ici par rapport au ſuivant.

JOB, *de mille tourmens atteint;*
Vous rendra ſa douleur connue;
Et raiſonablement il craint
Que vous n'en ſoïés point émue.

VOUS *verrés ſa miſère nue;*
Il s'eſt lui-même ici dépeint.
Accoûtumés vous à la vue
D'un homme, qui ſouffre & ſe plaint.

BIEN *qu'il eût d'extrêmes ſouffrances*
On voit aller des patiences
Plus loin que la ſïène n'alla.

IL *ſouffrit des maux incroïables;*
Il s'en plaignit, il en parla.
J'en connois de plus miſérables.

IV.

IV.

SONNET.

Patience ſupérieure à celle de JOB.

JOB eut des biens en abondance ;
On le vit en tout proſpérer.
Le Ciel voulut les retirer,
On admira ſa patience.

SI toutefois dans la ſouffance
On le voit un peu murmurer ;
Celui qui meurt, ſans ſoûpirer,
Témoigne encor plus de conſtance.

DANS les plus fâcheux accidens,
Il ſe dona des Confidens ;
Il n'eut point de maux incurables.

SON tourment ne fut point caché ;
On le ſut, on en fut touché.
J'en connois de plus miſérables.

V.

RONDEAU.

Il ſe plaint de la cruauté de ſa MAÎTRESSE, *& de ce qu'il ne peut ceſſer de l'aimer.*

QUOI ! Me voïant le cœur bleſſé
Des traits que vos yeux m'ont lancé,
PHILIS, vous n'en faites que rire !
Quand pour vous un Amant ſoûpire,
N'eſt-il pas mieux recompenſé ?

Je me croïois, pauvre Inſenſé !
Dans un poſte plus avancé ;
Et j'eſpérois, je n'oſe dire
Quoi.

De vous quiter j'ai balancé :
Mais, à dire vrai, j'ai penſé
Que mon mal en deviendroit pire.
Pour empêcher qu'on ſe retire,
Vous avés trop de je ne ſai
Quoi.

VI.

MADRIGAL.

Que l'Amour est de tous les maux que l'on peut souffrir, celui qui cause le plus de tourmens.

Iris ne dort ni nuit ni jour,
Incessamment elle soupire ;
Cependant ce n'est point d'amour
Qui de tous les maux est le pire.
Ceux qu'elle a l'ont mise si bas,
Que je la plains & les partage,
De celui seul qu'elle n'a pas,
Hélas ! je souffre davantage.

VII.

SONNET.

Déclaration d'amour, & louange détournée du Roi Louis XIV.

AMOUR, vis-tu jamais un si parfait ouvrage?
Que ces beaux ieux sont doux, que leurs traits sont perçans;
Et qu'il est malaisé d'empêcher que mes sens
Ne soûmètent mon ame aux loix de son servage;

JAMAIS une Beauté ne piqua d'avantage.
Elle me plaît en tout; & ses charmes puissans
Sont plus à redouter, plus ils sont innocens;
Et moins elle y consent, & plus elle m'engage.

SA grace & son esprit ensemble également
Partagent le pouvoir d'acquérir un Amant;
Ses rares qualités la rendent sans seconde.

ET pour dire quelle est cette merveille, AMOUR;
Elle porte le nom du plus grand Roi du monde,
Joint à celui qu'au Ciel il aura quelque jour.

VIII.

EPIGRAMME.

Ruse d'une INFIDELE *pour se débarasser de l'*AMANT *qu'elle trompoit.*

CATIN est une fine bête ;
Pour m'empêcher de faire le brutal
Elle se plaint du mal de tête,
Quand je la trouve seule avecque mon Rival.
Sitôt que je les abandone ;
Elle en guérit, & me le done.

IX.

LETRE

A une Dame.

Il s'excuse de ce que le mauvais tems l'avoit empêché de l'aller voir à sa Campagne.

Recevés dans cette Légende
L'humble pardon, que vous demande
Un pauvre Galant morfondu,
A *Livri* longtems attendu.
S'il vous a manqué de parole,
Il faut en accuser Eole,
Qui dans la plus belle saison,
A contretems & sans raison,
A voulu déchaîner Borée,
Qui, ravageant cette contrée,
N'a pu souffrir depuis huit jours
Qu'aucun Galant parût au Cours.
Zéphire, qui couroit la prée
Que Flore vous avoit parée,
Voulant aux champs vous attirer,
Est contraint de se retirer,
Et de céder à l'insolence
D'un Brutal qui, toujours l'offense.

Dans ce désordre général
Monter sur mon petit cheval ;
Pour aller en galanterie,
M'eût attiré la raillerie
D'un tas de Courtisans fâcheux,
Qui nous eût fait honte à tous deux.

J'ai donc jugé, belle AMARANTE ;
Tandis qu'il pleut, tandis qu'il vente ;
Qu'il fait sale, qu'il fait vilain,
Que l'air est grossier & malin,
Tandis qu'il tombe pêle-mêle
Et de la nége & de la grêle,
Tems fâcheux pour les Fluxions
Et pour les foibles Passions ;
Qu'il valoit mieux rêver sans peine,
Envelopé d'une *Indiène*,
Dans une chambre auprès du feu,
Et faire mon métier du Jeu ;
Que de courre aux champs où vous êtes,
Pour vous dire quelques fleurètes,
Qu'il m'importe de vous conter,
Comme à vous de les écouter.

Ce n'est pas que le soin me quite
De respecter votre mérite ;

Je n'aurai ni chaleur ni pouls ;
Quans je ceſſerai d'être à vous.
Si j'entreprenois, à mon âge,
De vous en dire d'avantage,
Vous me pouriés dire ſouvent :
Autant en emporte le vent.

X.

EPITAPHE

POUR UN HOMME,

Qui s'étoit enté ſur une autre Famille que la ſiéne.

CI gît qui dupa tout *Paris*,
Et trompa juſques à ſa Mère.
Il ſe fit à trente ans le Fils
D'un, qui ne fut jamais ſon Père.

XI.

SONNET

Sur ce qu'il ne peut ceſſer d'aimer une INFIDELE.

JE ſers une ingrate Maîtreſſe,
Qui tous les jours change d'humeur ;
Elle m'avoit promis ſon cœur,
Et n'a pas tenu ſa promeſſe.

POUR mon Rival elle s'empreſſe ;
Par tout elle s'en fait honeur ;
Elle m'écoute avec froideur,
Et répond mal à ma tendreſſe.

CE procédé capricieux
Me fait enfin ouvrir les ieux ;
Je vois qu'elle m'eſt infidèle.

LES mêmes ieux, ſans me guérir,
Me diſent auſſi qu'elle eſt belle ;
Et c'eſt ce qui me fait mourir.

XII.

SONNET

Sur une belle Perſone, qui ne répondoit point aux Billets qu'elle recevoit tous les jours.

CLARINTE, à qui toute la Cour
Rend un reſpectueux hommage,
Des plus illuſtres de notre âge
Reçoit des Billets chaque jour.

QU'ILS ſoient ou d'intrigue ou d'amour,
Jamais la Belle ne s'engage;
Et ne leur donne autre avantage,
Que de les lire tour à tour.

QUELQUEFOIS elle prend la plume;
On croiroit, ſelon la coûtume,
Qu'elle rend Billet pour Billet.

A TOUTE autre choſe elle penſe.
Veut-on ſavoir ce qu'elle fait?
Elle n'écrit que ſa dépenſe.

XIII.

AUTRE EPITAPHE,

POUR L'HOMME.

Qui s'étoit enté sur une autre Famille que la sienne.

Ci gît un Prodige du tems.
Sa naissance fut un mistère.
Tous les Pères font leurs Enfans;
Cet Enfant avoit fait son Père.

XIV.

SONNET.

Il s'applaudit de son amour, malgré les rigueurs de sa MAITRESSE.

JE ne me plaindrai point, aimable CÉLIMENE,
Que vous m'aïés doné de trop sévères loix.
Je cours aveuglément à ma perte certaine;
Ma passion le veut, je fais ce que je dois.

PUISQUE j'ai consenti que mon ame trop vaine
Se portât hardiment à faire un si beau choix;
Je souffre constamment, trop heureux dans ma peine,
Si j'osois devant vous soûpirer quelquefois!

ON done aux Immortels le cœur & la pensée;
De ces mêmes présens vous êtes offensée.
Rien ne peut à mes maux vous faire compâtir.

QUOIQUE vous défendiez la plainte & l'espérance;
Il est si glorieux d'être votre martir,
Que de mourir pour vous tient lieu de récompense.

XV.

SONNET.

La JALOUSIE punie par elle-même.

D'UNE troupe de jeunes Fous
IRIS ſe trouvant accablée,
Pour guérir mon eſprit jaloux,
Chés elle aux champs s'en eſt allée.

CE départ, qui les ſurprit tous,
Raſſura mon ame troublée :
Mais, abſent d'un objet ſi doux,
Je ſens ma peine redoublée.

SEUL coupable de tous mes maux,
En me vangeant de mes Rivaux,
Je me ſuis vangé ſur moi-même.

MES plus doux plaiſirs ſont perdus ;
Elle fait bien voir qu'elle m'aime ;
Mais, hélas ! je ne la vois plus.

XVI.

MADRIGAL

Sur l'abſence prochaine d'une BELLE, *qui relevoit de maladie.*

QUE mon eſprit eſt agité!
Le retour de votre ſanté
Vous fera partir tout à l'heure.
Hélas! Que dois-je ſouhaiter?
Ne ſauriés-vous vous bien porter,
Sans faire auſſi-tôt que je meure?

XVII.

SONNET.

Il avertit une BELLE *de ne pas tirer vanité du mal, que ſon abſence alloit cauſer à ſon vieux Amant.*

TEL que votre humeur le ſouhaite,
Un Bon-homme étoit votre Amant ;
Il vous ſervoit fidèlement,
Sa flâme étoit pure & diſcrète.

VOUS allés en être défaite ;
Votre cruel éloignement
Va mètre dans le monument
Et ſon amour & ſa lunète.

AMARANTE, ne tirés pas
Avantage de ſon trépas ;
Peu de gloire vous en demeure.

VOTRE départ le fait périr :
Mais, en le différant d'une heure,
De vieilleſſe il alloit mourir.

XVIII.

SONNET.

Il s'enhardit à faire connoître son amour.

SOUPIR impatient, que prétendés-vous faire?
Vous m'irés décrier, quand vous serés parti.
IRIS poura s'en plaindre; arrêtés, Téméraire.
Au moins, ne dites pas que je l'ai consenti.

VOUS pensés l'attendrir, vous serés le contraire;
Son orgueil jusqu'ici ne s'est point démenti:
Mais non, faites du bruit; si je vous ai fait taire,
SOUPIR, déja cent fois je m'en suis repenti.

SOUS le nom d'amitié vous osâtes paroître.
Etes-vous moins hardi, quand l'amour vous fait naître?
Il s'explique par vous; faites vous écouter.

QUI ne perd le respect qu'à force de tendresse,
Gagne plus qu'il ne perd auprès d'une Maîtresse.
Parlés, hazardés tout; il est tems d'éclater.

XIX.

EPIGRAMME.

Il s'excuſe de ce qu'il ne va pas lui-même recevoir les adieux d'une Perſone, qui partoit; & de ce qu'il s'acquite de ce devoir par un Billet.

Si, quand vous partés de ce lieu,
Je ne vais pas vous dire adieu,
Il ne faut pas qu'on s'en étone.
De la façon que je ſuis fait,
Je m'aquite mieux par Billet
Que je ne puis faire en perſone.

XX.

LETRE EN STANCES

A M. DE SAINT-GERMAIN.

Il le félicite sur sa manière de vivre.

HEUREUX, ô mon cher SAINT-GERMAIN,
Dont l'esprit & le corps sain
Se rit des peines qu'on se done,
Vivant, à l'abri des Exploits,
Dans un Païs de qui les Loix
Ne font jamais trembler personne!

LA, ton génie avec raison
A mis tes sens à l'abandon
De tout ce qui leur fait envie;
Et, franc de crainte & de desirs,
On t'y voit goûter les plaisirs,
Où la Nature te convie.

Tu passes tes jours sans regret ;
Ta Maison est ton Cabaret,
Ton Cours & ton Académie.
Tes Penseurs font ton entretien ;
Et les Sots n'y peuvent en rien
Troubler ta bone compagnie.

AINSI j'admire ton bonheur ;
Et te promets, si ma douleur
Me peut laisser quelque bone heure,
Que j'irai la passer chés toi,
Pour y goûter, comme je doi,
Les plaisirs avant que je meure.

XXI.

SONNET.

Il se reproche de survivre à l'infidélité de sa MAITRESSE.

IRIS, qu'autrefois à vous voir
Je passois de douces journées !
Que dans les heures fortunées
Vos beaux ieux flatoient mon espoir !

MALHEUREUX ! Pouvois-je prévoir
Que mes cruelles destinées,
De tant d'espérances données,
Quelque jour me feroient déchoir.

OU sont les sermens, les promesses,
Qui m'assuroient de vos tendresses ?
Hélas ! Que sont-ils devenus ?

CEPENDANT, aimable INFIDÈLE,
Vous êtes la moins criminelle ;
Je vis, & vous ne m'aimés plus.

XXII.

SONNET

Contre quelqu'un, qui vouloit passer pour Savant & pour Buveur.

CLÉON, faux en tout ce qu'il fait,
Chés les Buveurs à toute outrance
Fait le sobre; & du peu qu'il sait,
Fatigue toute l'assistance.

A TABLE ailleurs, quand on le met
Sur quelque haut point de science,
En homme prudent, il se tait;
Et prend du vin en abondance.

ON juge à peine ce qu'il est;
Chaque jour, selon qu'il lui plaît,
Il prend différente figure.

SON foible ne m'est point caché:
Il est adroit dans l'imposture:
Mais ni Savant, ni Débauché.

XXIII.

MADRIGAL.

Que les maux, qu'on ſouffre en aimant, n'égalent point le malheur de ne pas aimer.

QU'ON a de peine à ſe guérir
D'une amoureuſe frénéſie !
En vain, quand l'Ame en eſt ſaiſie,
La RAISON vient la ſecourir.
Elle a beau conter, & nous dire
Qu'un Sage jamais ne ſoûpire ;
Les Amans en font peu de cas.
Ce mal eſt grand, il eſt à craindre :
Mais je trouve bien plus à plaindre
Celui qui ne le ſouffre pas.

XXIV.

SONNET.

Que les rigueurs de ſa MAITRESSE *n'épuiſeront pas ſa conſtance.*

TOUT le monde ſait que je t'aime.
Je te l'ai dit ; ſi tu le crois,
La juſtice, que tu me dois,
T'engage à me traiter de même.

MES ſoûpirs, mon viſage blême,
Les triſtes accens de ma voix,
Ne te parlent tous à la fois
Que de ma paſſion extrême.

As-tu beſoin d'autres témoins ?
Regarde mes reſpects, mes ſoins.
N'en eſt-ce pas aſſés, CLIMENE ?

VEUX-tu m'obliger à mourir ?
Ne va pas ſi vîte, Inhumaine ;
Je ne ſuis pas las de ſouffrir.

XXV.

SONNET

SUR L'INCONSTANCE.

AIMER avec attachement
Eſt toujours d'une Ame petite.
La défiance du mérite
Fait la conſtance d'un Amant.

L'AMOUR craint tout engagement;
Il ne peut ſouffrir de limite.
Qui le veut captiver, l'irrite;
Il ne ſe plaît qu'au changement.

CE Tiran, ſans choix de perſone,
Aſpire à plus d'une Couronne;
Et veut jouir du bien d'autrui.

CE qu'il poſſède l'importune;
Il ne met ſa bonne fortune,
Qu'à tout ce qui n'eſt point à lui.

XXVI.

EPIGRAMME

*Sur une visite faite à l'*Abbé DE BOISROBERT, *malade de la Goute.*

HIER, j'allai voir notre Ami ;
Que je trouvai mort à demi
Des accidens, dont sa goute est suivie.
Le Médecin désespéroit ;
Et, pour toute marque de vie,
Le pauvre Malade juroit.

XXVII.

SONNET

A UNE JEUNE PERSONE.

Il s'excuse de ce qu'il n'obéit pas à l'ordre de ne la point aimer

QUITÉS cette dévote humeur ;
Ne faites pas tant la mauvaise ;
Car je prétens, ne vous déplaise,
Une place dans votre cœur.

A SOIXANTE ans, un Directeur
Prêche les gens bien à son aise.
Vous n'en avés que quinze ou seize ;
Trop tôt le Diable vous fait peur.

ME défendre que je vous aime,
C'est vous faire tort à vous-même ;
Malgré vous, je vous aimerai.

Rarement la Jeunesse est sage.
Quand vous serés un peu sur l'âge,
Alors je vous obéirai.

XXVIII.

SONNET

SUR UNE JEUNE PERSONE VERTUEUSE.

Il la soupçone de n'être pas Maîtresse de son cœur.

IRIS, ainsi que les Novices,
Croit tout avec simplicité;
Fuit des Plaisirs, comme des Vices
Qui tentent la fragilité.

JAMAIS des amoureux caprices
Son esprit ne fut agité;
Les soins, les respects, les services
N'ébranlent point sa fermeté.

SA vertu par tout est connue:
Mais j'en doute, après l'avoir vue
Pleurer aux pieds d'un Confesseur.

DE quoi se repent cette Belle?
C'est assurément que son cœur
N'est pas bien d'accord avec elle.

XXIX.

MADRIGAL.

L'*Innocence criminelle, & les Crimes innocens*

CALISTE, ſans deſſein de faire des Amans,
Laiſſe aller ſes regards charmans,
Qui coûtent à nos cœurs des bleſſures mortelles;
Et, quand on oſe ſoûpirer,
On s'attire mille querèles.
La Belle s'en offenſe & ne peut l'endurer.
Sommes-nous plus coupables qu'elle?
Si l'on en juge de bon ſens,
Son innocence eſt criminelle;
Et nos crimes ſont innocens.

XXX.

SONNET

Sur une Absence.

BELLE IRIS, je ſuis aux abois;
Hélas! Qu'êtes-vous devenue?
Je vous aime autant que je dois;
Et votre abſence continue.

SANS m'avoir écrit une fois,
Depuis que je ne vous ai vue,
Vous avés paſſé plus d'un mois.
Demandés-vous ce qui me tue?

PLEIN de langueur, je vous attens.
Pouvés-vous ſouffrir plus longtems
Qu'en ce triſte état je demeure?

QUE mes Rivaux ſeront heureux!
Si vous tardés encore une heure,
Vous ne reviendrés que pour eux.

XXXI.

SONNET

Sur LA PUCELLE de CHAPELAIN.

JE vous dirai ſincèrement
Mon ſentiment de LA PUCELLE.
L'Art & la Grace naturelle
S'y recontrent également.

ELLE s'explique fortement ;
Ne dit jamais de bagatelle ;
Et ſa conduite paroît telle,
Qu'on la peut louer hautement.

ELLE eſt ſuperbe & bien parée ;
Sa beauté ſera de durée,
Son éclat nous peut éblouir.

MAIS enfin, bien qu'elle ſoit belle ;
Rarement on ira chés elle,
Quand on voudra ſe réjouir.

XXXII.

EPITAPHE

D'UNE DAME GALANTE.

CI gît DORALISE, qui fut
Une merveille ſans ſeconde.
Comme elle plut à tout le monde,
Auſſi tout le monde lui plut.

XXXIII.

LETRE EN STANCES

A une Prude,

Sur ce que le bruit couroit qu'ils étoient bien enſemble.

Iris, on fait courre le bruit
Que chés vous je fais mon réduit,
Et que nous ſommes bien enſemble.
S'il eſt vrai, vous le ſavés bien.
Chacun le croît : mais il me ſemble
Que tous deux nous n'en croïons rien.

Cependant votre honeur eſt mis
A tout moment en compromis,
Pour avoir manqué de conduite,
Il ne faloit point m'engager
A vous rendre ſouvent viſite,
Sans le deſſein de m'obliger.

Pour avoir voulu façoner,
Vous nous avés fait ſoupçoner
D'une ſecrète intelligence.
Il ne pouvoit arriver pis,
Que ce qu'a fait la Médisance,
Pour complaire à nos ennemis.

VOTRE Jaloux s'en eſt douté ;
Le menſonge & la vérité
Donent les mêmes défiances.
Pour agir en Femme d'eſprit,
Il faut ſauver les apparences,
Et ſe moquer de ce qu'on dit.

TOUT vous plaît indifféremment ;
Et, ſans faire choix d'un Amant,
Vous ſouffrés que chacun vous voie.
Belle IRIS, vous vous méprenés.
Un Heureux done plus de joie,
Que cent Galans infortunés.

PARMI vos bones qualités,
C'eſt ſans raiſon que vous comtés
Celle d'être fort complaiſante.
Ne l'être pas au dernier point,
N'eſt pas une choſe obligeante ;
Il vaudroit mieux ne l'être point.

QUI ne vous verroit qu'une fois
En ſix ſemaines ou deux mois,
Vous trouveroit aſſés commode :
Mais qui vous verroit plus ſouvent,
Ne ſauront vivre à votre mode,
Sans enrager en vous ſervant.

Vous êtes civile d'abord ;
Chacun vous plaît, vous plaisés fort ;
Vous donés quelques espérances ;
Et de cent petits agrémens,
Qui sont de trompeuses avances,
Vous n'êtes pas chiche aux Amans.

Cet air de vivre ne produit
Que le chagrin d'être éconduit ;
Si-tôt qu'on presse d'avantage,
Les faveurs, que vous accordés,
Sont celles par où l'on engage ;
Des autres vous vous défendés.

Vous êtes Prude, je le voi :
Mais pour votre bien, croïés-moi,
Toute autre faites-vous connoître,
Si vous tardés, vous aurés tort ;
Sans doute vous le pourrés être,
Malgré vous, jusques à la mort.

L'age coule insensiblement ;
Il nous dérobe l'agrément ;
Dans peu vous serés moins charmante,
Quelquefois malheureusement
On pense à devenir Amante,
Quand on ne trouve plus d'Amant.

JE vous aime, vous le savés ;
Les preuves, que vous en avés,
Devroient assés vous satisfaire.
Je crois pourtant qu'un vieux Perclus
Ne s'acquiert le bonheur de plaire,
Qu'avec quelque chose de plus.

IRIS, prenés créance en moi ;
Je ferai tout ce que je doi,
Pour mériter que je vous serve.
Si-tôt qu'on a doné le cœur,
On jète aisément sans réserve
Le reste aux pieds de son Vainqueur.

SOUVENT la honte & la fierté
Ont fait que l'on a rebuté
Des offres de cette nature.
Ne tombés pas dans cette erreur ;
On est à plaindre, je vous jure,
Quand on n'est riche que d'honeur.

RÉSOLVÉS-vous, sans m'amuser,
D'accepter ou de refuser
Le parti, que je vous propose.
Il n'est point d'homme sans défaut.
Chacun est bon à quelque chose ;
Je le suis à ce qu'il vous faut.

XXXIV.

SONNET.

Que la COQUETE *eſt préférable à l'*INHUMAINE.

AMANS, qui vous plaignés ſans ceſſe
De trouver peu de ſureté
Dans les faveurs d'une Maîtreſſe,
Qui de tout tems a coqueté ;

SACHÉS qu'un plus grand mal me preſſe.
Je ſers une injuſte Beauté,
De qui mes ſoins & ma tendreſſe
Juſqu'ici n'ont rien mérité.

POUR tous également cruelle,
Je ne puis rien eſpérer d'elle,
Qui flate un peu ma vanité ;

TROP heureux ſi, l'aiant ſervie,
Je pouvois en toute ma vie
L'accuſer d'infidélité !

XXXV.

SONNET.

Qu'il faut choisir entre la GALANTERIE *& la* DÉVOTION.

N'ÉCOUTÉS qu'une Passion ;
Deux ensemble, c'est raillerie.
Souffrés moins la GALANTERIE,
Ou quités la DÉVOTION.

Par tant de contradiction
Votre conduite se décrie ;
Avec moins de bizarerie
Suivés votre inclination.

TOUT le monde se met en peine
De vous voir toujours incertaine,
Sans savoir à quoi vous borner.

VOUS finirés comme une Sote ;
Vous ne serés jamais Dévote,
Vous ne pourés jamais aimer.

XXXVI.

MADRIGAL.

*Ce qu'il faut craindre de la maladie d'*IRIS.

QUOIQUE la jeune IRIS, dans un lit retenue,
Languisse & souffre nuit & jour,
Et que sa beauté diminue,
Sans nous flatter d'un prompt retour;
AMANS, qui la plaignés dans cet état funeste,
Ne craignés rien pour ses appas;
Elle en aura toujours de reste.
Tremblés pour ses rigueurs, qui ne finiront pas.

XXXVII.

SONNET.

Il regrète une Paſſion éteinte.

CALISTE, vos rigueurs ont laſſé ma conſtance ;
J'ai peine à me connoître en l'état où je ſuis.
Sans beaucoup de chagrin, je ſouffre votre abſence ;
Et, loin de vous chercher, CRUELLE, je vous fuis.

JE ne regarde plus qu'avec indifférence
Ce qui fit autrefois ma joie & mes ennuis.
Au repos de mon cœur inceſſamment je penſe ;
Et, pour me l'aſſûrer, je fais ce que je puis.

DES folles Paſſions mon eſprit ſe dégage.
Les plaiſirs, que je prens, ont rapport à mon âge
Et les plus innocens ſont pour moi les plus doux.

JE ne ſoupire plus, du moins pour une Ingrate :
Mais, de quelque douceur dont mon ame ſe flate,
Je vivois plus heureux quand je vivois pour vous.

XXXVIII.

EPIGRAMME

Sur une FILLE, *qui craignoit le Mariage.*

IRIS tremble qu'au premier jour
L'HIMEN, plus puissant que l'AMOUR,
N'enlève ses trésors, sans qu'elle ose s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis;
Si la Belle les eût suivis,
Elle n'auroit plus rien à craindre.

XXXIX.

SONNET.

CONTRE DESPREAUX.

DESPRÉAUX, grimpé sur *Parnasse*
Avant que persone en sût rien,
Trouva REGNIER avec HORACE
Et rechercha leur entretien.

SANS choix & de mauvaise grace,
Il pilla presque tout leur Lien;
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

JALOUX des plus fameux Poëtes,
Dans ses *Satires* indiscrètes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

EN vérité, je lui pardone;
S'il n'eût mal parlé de persone
On n'eût jamais parlé de lui.

* *

EPIGRAMME
DE DESPREAUX,
Pour répondre au SONNET précédent.

SAINT-PAVIN, *assis dans sa chaise,*
Médisant du Ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi,
Je ris de ses discours frivoles;
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas Articles de Foi.

XL.

SONNET.

Il s'excuſe d'avoir rendu ſon amour public par les plaintes, qu'il a faites des rigueurs de ſa MAITRESSE.

IRIS, je vous aime; on le ſait.
Votre rigueur continuelle
Me force peu d'être diſcret;
Je me ſuis plaint, plaignés-vous d'elle.

NE blâmés point ce que j'ai fait.
D'une amour ſi pure & ſi belle
On peut découvrir le ſecret,
Sans vous faire voir criminelle.

CEPENDANT un Parent jaloux,
Qui voit les ſoins que j'ai pour vous,
En juge mal & ſe méconte.

JE ſai qu'il n'en parle pas bien:
Mais la MÉDISANCE, à ma honte,
Eſt plus diſcrète, & n'en dit rien.

XLI.

SONNET.

Rupture.

Il ne faut point tant de miſtère ;
Rompons, Iris, j'en ſuis d'accord.
Je vous aimois, vous m'aimiés fort ;
Cela n'eſt plus, ſortons d'affaire.

Un vieil amour ne ſauroit plaire ;
On voudroit déja qu'il fût mort.
Quand il languit, ou qu'il s'endort,
Il eſt permis de s'en defaire.

Ce n'eſt plus que dans les *Romans*,
Qu'on voit de fidèles Amans ;
L'inconſtance eſt plus en uſage.

Si je vous quite le dernier,
N'en tirés pas grand avantage ;
Je fus dégoûté le premier.

XLII.

MADRIGAL.

Ce qui fait le plus parfait Amant.

J'AI soupiré cent fois pour l'ingrate SILVIE ;
Sans fléchir son cœur rigoureux.
J'étois le plus parfait de ceux qui l'ont servie,
Car j'étois le plus amoureux.

XLIII.

SONNET

Sur une PERSONE *aimable, & jamais contente d'elle-même.*

IRIS a la taille mignone,
L'air noble & le beau tour d'eſprit ;
On ne voit rien de mieux écrit,
Que ce que ſa plume nous done.

ELLE eſt généreuſe, elle eſt bone ;
Modeſte en tout ce qu'elle dit.
La Vertu jamais ne ſe fit
Plus reſpecter qu'en ſa perſone.

PARMI tous ces talens ſi beaux,
Elle ſe cherche des défauts ;
Et ſouvent médit d'elle-même.

ON n'y trouve rien à blâmer.
Chacun l'admire, chacun l'aime ;
Elle ſeule ne peut s'aimer.

XLIV.

SONNET

A une jeune Personne.

Il lui témoigne le chagrin, qu'il a de ce qu'on parle de la marier ; & lui propose pour la suite une sorte d'arrangement.

Iris, quel subit changement !
Je vous aimois, sans vous déplaire ;
Et, par l'ordre de votre Mère,
Vous écoutés un autre Amant.

Donerés-vous votre agrément
En faveur de ce Téméraire ?
Ce que mon amour n'a pu faire,
L'obtiendra-t-il du Sacrement ?

Mais, quand vous y serés forcée,
Souffrés que mon ame offensée
Se vange au moins de cet Epoux.

Que son bonheur lui soit funeste !
J'en ferai peut-être un Jaloux ;
Vous pouriés bien faire le reste.

XLV.

EPIGRAMME

Contre des Billets, écrits avec trop de soin.

TES Billets me rendent confus,
Je n'y trouve pas de quoi rire.
Mon cher DAMON, ne m'écris plus;
On enrage, quand on admire.

XLVI.

SONNET

CONTRE UNE COQUETE.

JE commence à vous méconnoître.
Vous me fuïés, INGRATE ! Eh quoi !
Votre cœur, si tendre pour moi,
Pouroit-il bien ne le plus être ?

JE crains bien que ce petit Traître
Ne m'ait déja manqué de foi.
On le croit souvent tout à soi,
Qu'on n'en est pas toujours le maître.

LE changement vous est si doux,
Que, quand on est bien avec vous,
On n'ose s'en doner la gloire.

CELUI qui peut vous arrêter,
A si peu de tems pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

XLVII.

SONNET.

Ce qui prouve que deux Perſones s'aiment.

QUAND d'un eſprit doux & diſcret,
Toujours l'un à l'autre on défère ;
Quand on ſe cherche ſans affaire,
Et qu'enſemble on n'eſt point diſtrait ;

QUAND on n'eut jamais de ſecret,
Dont on ſe ſoit fait miſtère ;
Quand on ne cherche qu'à ſe plaire ;
Quand on ſe quitte avec regret ;

QUAND, prenant plaiſir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne penſe dire,
Et ſouvent moins qu'on ne voudroit :

QU'APPELLES-vous cela, la BELLE ?
Entre nous deux, cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

XLVIII.

LETRE

A MADAME LA MARQUISE DE SEVIGNÉ.

Il l'invite à revenir de BRETAGNE *paſſer l'Hiver à* PARIS.

PARIS vous demande juſtice,
Vous l'avés quité par caprice.
A quoi bon de tant façoner?
MARQUISE, il y faut retourner.
L'Hiver approche; & la Campagne,
Mais ſurtout celle de *Bretagne*,
N'eſt pas un aimable ſéjour
Pour une Dame de la Cour.
Qui vous retient? Eſt-ce pareſſe?
Eſt-ce chagrin? Eſt-ce fineſſe;
Ou pluſtôt quelque Métaïer,
Devenu trop lent à païer?
De vous revoir l'on meurt d'envie;
On languit ici, l'on s'ennuie;
Et les plaiſirs déconcertés
Vous y cherchent de tous côtés.
Votre abſence les déſeſpère;
Sans vous, ils n'oſeroient nous plaire.
Si vous étiés ici demain,
La Cour quiteroit *Saint-Germain*.

Et les JEUX, les RIS & les GRACES;
Qui marchent toujours sur vos traces,
Y rendroient l'AMOUR déformais
Plus galant qu'il ne fut jamais.

Ce discours, fait à des Coquètes,
Leur passeroit pour des fleurètes.
Pour vous, jugés-en autrement,
Je suis Ami, sans être Amant.
Ceux qui me donent plus de gloire,
Ont quelquefois peine à le croire.
Lorsque je pris congé de vous,
Notre adieu me fit des Jaloux.
Il fut si touchant & si tendre,
Que mes ieux, forcés de se rendre,
Vous parlèrent de bone foi.
Vous fûtes moins sage que moi;
Et c'êtoit gâter notre affaire.
Notre commerce est un mistère,
Qu'il ne faut pas trop expliquer.
Mais à propos, sans vous choquer,
Peut-on vous demander, MARQUISE,
Si quelque *Breton*, par surprise,
N'auroit point touché votre cœur?
Auriés-vous bien changé d'humeur,
Jusqu'à vous rendre complaisante
A leur manière peu galante?
Non, vous aimés les Beaux-Esprits;
Vous n'aurés eu que du mépris.

Pour ces Buveurs à rouge trogne,
Un Perclus vaut bien un Ivrogne.
Laiſſons en repos les *Bretons*,
Et revenons à nos moutons.

Le bruit court que votre Etourdie,
Qui depuis longtems étudie
L'Eſpagnol & *l'Italien*,
Juſques ici n'y comprend rien.
Eſt-elle toujours mal-bâtie !
Sans jugement, ſans modeſtie !
Conſolés-vous de tout cela;
Quoique tard, l'eſprit lui viendra.
Force gens diſent qu'à ſon âge,
Vous n'en aviés pas d'avantage;
Et toutefois juſques ici
Vous avés aſſés réuſſi.

Il faut quiter ce badinage.
Votre Fille eſt le ſeul ouvrage,
Que la Nature ait achevé.
Dans les autres elle a rêvé.
Auſſi la terre eſt trop petite,
Pour y trouver qui la mérite;
Et la Belle, qui le ſait bien,
Mépriſe tout, & ne veut rien.

G'eſt aſſés pour cet Ordinaire,
Et trop peut-être pour vous plaire.

S'il eſt vrai, gardés le ſecret;
Et donés ma Lettre à LORET,
Je crois qu'en *Bretagne* on ignore
S'il eſt mort, ou s'il vit encore;
Ménagés bien mon intérêt.
Si par hazard elle vous plaît,
Ma veine, encore aſſés féconde,
Vous en promet une ſeconde;
Où, d'un ſtile moins réſervé,
Ni trop bas, ni trop relevé,
J'eſpère vous faire connoître,
Si je ſai faire un coup de maître;
Et le tout, pour vous divertir:
Mais auſſi ſongés à partir.

La réponſe la plus touchante
Ne ſauroit païer mon attente;
Tout le plaiſir eſt à ſe voir,
Les Sens ſe peuvent émouvoir;
Tel eſt vieux & n'oſe paroître,
Qui, vous voïant, ne croit plus l'être.
Travailés donc à revenir,
Pour mieux dire, à me rajeunir.
Ce ſeroit une choſe rare,
Qu'on me montrât
Reſſuſcité de votre main.
Ma foi, la Foire *Saint-Germain*
Me vaudroit bien quelque Piſtole.
Tout beau, MUSE! Tu deviens folle.

XLIX.

SONNET

A MADAME LA MARQUISE DE ***

Il la reprend de son excès de complaisance.

CHANGES l'air de votre entretien,
Ou permetés que je vous quite.
La fade complaisance irrite ;
Soufrire à tout n'oblige en rien.

EGALEMENT dire du bien
D'une chose bien ou mal dite,
Pour établir votre mérite,
Me paroît un foible moïen.

C'EST toutefois votre méthode.
Il n'est rien de plus incommode,
Qu'une louange à contretems.

J'AIME beaucoup mieux qu'on me fronde.
Qui cherche à plaire à tout le monde,
Ne plaît pas aux Honêtes-Gens.

L.

SONNET

Que l'on peut, quoiqu'il soit âgé, n'être pas insensible à l'amour qu'il témoigne.

QUAND à mon âge je soûpire ;
Le cœur percé de mille coups ;
L'un me plaint, & l'autre m'admire
D'avoir des sentimens si fous.

S'IL m'étoit permis de leur dire
Que je ne souffre que pour vous ;
Loin de condamner mon martire,
Sans doute ils en seroient jaloux.

JE sais bien que les Destinées
Ont mal compassé nos années ;
Ne regardés qu'à mon amour.

PEUT-ETRE en serés-vous émue ;
Il est jeune ; & n'est que du jour,
Belle IRIS, que je vous ai vue.

LI.

EPIG.. AMME

Contre un mauvais Livre.

LÉANDRE, j'ai bien acheté
Le Livre, que tu m'as prêté;
Et pourtant je te le renvoie.
Je l'ai lu fort exactement;
Il ne m'a doné que la joie
De le renvoïer promtement.

LII.

SONNET

A UN SOT ABBÉ DE QUALITÉ.

ABBÉ, vous avés la naiſſance,
La bone mine & l'air des Grands;
Ces avantages apparens
Cachent beaucoup d'inſuffiſance.

MAIS la longue perſévérance
A ne rien dire de bon ſens,
Fait enfin découvrir les gens;
Vous devés garder le ſilence.

POUR rendre parfait votre corps,
NATURE fit tous ſes efforts;
Et lui dona tant d'avantage,
Que celui qui forma l'eſprit,
En fut jaloux, & de dépit
Refuſa d'achever l'ouvrage.

LIII.

SONNET.

Qu'on ne doit point s'informer de l'âge d'une belle Perſone.

QUAND on diſpute de l'âge
Des plus aimables du tems;
Pour CLARINTE on ſe partage,
Si-tôt qu'elle eſt ſur les rangs.

L'UN dit qu'elle a le viſage
D'une Fille de quinze ans;
L'autre lui croit d'avantage,
A lui voir tant de bon ſens.

SANS décider la querèle,
Rendons juſtice à la Belle;
Traitons-la comme les Dieux.

ON les ſert, on les adore;
Et l'on ne ſait pas encore,
S'ils ſont, ou jeunes, ou vieux.

LIV.

EPIGRAMME.

Contre une COQUETE *entêtée de sa beauté.*

TOUS les matins dans son miroir
CALISTE se trouve si belle,
Qu'elle me met au désespoir ;
Elle n'a d'amour que pour elle.
Dans un Commerce tout va mal,
Quand la Maîtresse est le Rival.

L. V.

EPIGRAMME.

L'Amant mauvais Ménager.

Mon Médecin chaque jour,
Sachant que je meurs d'amour
Pour la petite SILVIE,
Me dit que si je la voie
En un mois plus d'une fois,
Il m'en coûtera la vie.
Je me suis mal ménagé,
Vivant au jour la journée ;
En quatre jours, j'ai mangé
Les douze mois de l'année.

LVI.

LETRE

A MONSIEUR DE ***,

Dans laquelle il lui fait son PORTRAIT.

MON cher TIRSIS, que t'ai-je fait,
Pour me demander mon Portrait?
Veut-on qu'à mon désavantage
Ma main travaille à cet ouvrage;
Et qu'avec si peu d'agrémens,
On me montre *chés les Flamans*
Soit à ma honte, ou à ma gloire,
J'ai peine à faire mon Histoire.
Je vais pourtant, sans me flater,
Me peindre pour te contenter.

MA mine est fort peu cavalière,
Mon visage est fait de manière,
Qu'il tient moins du beau que du laid,
Sans être choquant tout-à-fait.

Dans mes deux noires prunelles
Brillent de malotes étincelles.

J'ai le nés pointu, je l'ai long,
Je l'ai mal fait: mais je l'ai bon;

Et je ſens venir toutes choſes
De plus loin qu'on ne ſent les roſes,
Enfin je puis dire, en un mot,
Que je n'ai pas le nés d'un Sot.

Malgré les ans & la fortune,
Ma chevelure eſt encor brune.

Soit par hazard, ou par dépit
La NATURE injuſte me fit
Court, entaſſé, la panſe groſſe.
Au milieu de mon dos ſe hauſſe
Certain amas d'os & de chair,
Fait en pointe comme un Clocher.
Mes bras d'une longueur extrême
Et mes jambes preſque de même,
Me font prendre le plus ſouvent,
Pour un petit Moulin à vent.

Je ſuis compoſé de matière
Fort combuſtible & peu groſſière

Je ne ſuis point homme borné.
Mon eſprit n'eſt pas mal tourné;
Je l'ai vif dans les reparties
Et plus piquant que les orties.
Je ne laiſſe pas en effet
D'être complaiſant & coquet:
Mais ce n'eſt pas pour la Coquête.
D'elle fort peu je m'inquiète;

Et je croirois passer pour fat,
Si je n'étois plus délicat.

Je suis tantôt gueux, tantôt riche;
Je ne suis libéral, ni chiche;
Je ne suis ni facheux, ni doux;
Sage, ni du nombre des fous;
Et je suis cela tout ensemble,
Sans que persone me ressemble;
Et, sans faire ni bien ni mal,
Je mène un train de vie égal.

La Coûtume, à qui l'on défère
Comme l'Enfant fait à sa Mère,
Ne peut, toute forte qu'elle est,
M'entraîner qu'à ce qui me plaît.

L'ambitieuse Frénésie,
La Vangeance, la Jalousie,
Grands trouble-fêtes de l'esprit,
Ont sur le mien peu de crédit.

J'aime à railler, mais sans médire;
A réjouir, sans faire rire;
Parler, sans me faire écouter;
Et plaire, sans pourtant flater.
Je ne suis pas l'homme du monde
Le plus ennemi de la fronde;
Aussi je ne suis pas de ceux
Qui partout, d'un esprit hargneux,

Cherchent ſans ceſſe ſur qui mordre;
Et ne prêchent que le déſordre.

Le repos & la liberté
Eſt le ſeul bien que j'ai goûté.
Je hais toutes ſortes d'affaires;
Je ne me fais point de chimères,
Et n'ai l'eſprit embaraſſé
De l'avenir, ni du paſſé.

Ce qu'on dit de moi, peu me choque,
De force choſes je me moque;
Et, ſans contraindre mes deſirs,
Je me done entier aux plaiſirs.
Le Jeu, l'Amour, la Bone-Chère
Ont pour moi certain caractère,
Par qui tous mes ſens ſont charmés;
Et je les ai toujours aimés.
Toutefois, ce n'eſt qu'à ma mode,
Dans un air de vivre commode.
C'eſt rarement qu'un vieux Garçon
En uſe d'une autre façon.

Pour me divertir, je compoſe,
Tantôt en Vers, tantôt en Proſe;
Et, quelquefois aſſés heureux,
Je réuſſis en tous les deux.

Mon humeur eſt aſſés facile,
J'aime les Champs, je hais la Ville;

Et je penſe moins à la Cour,
Que je ne fais à ton retour.

Voilà ma Peinture parfaite ;
Et je ſuis quite de la dète,
A quoi je m'étois engagé.
Regarde ſi je ſuis changé
D'humeur, d'eſprit ou de viſage,
Depuis le tems de mon jeune âge.
De quelque façon que je ſois,
Aime moi, TIRSIS, tu le dois.

TABLE
DES POESIES
DE SAINT-PAVIN.

AVERTISSEMENT. page 3.

I. EPIGRAMME

Contre un POETE, *qui tiroit vanité de la promtitude avec laquelle il composoit ses Vers.*

TIRSIS fait cent Vers en une heure. p. 13

REC. de BARBIN : Edition 1692 ; T. IV, VIE de SAINT-PAVIN, Edit. de Paris, 1652 ; T. V, p. 136.

II. SONNET

Sur le mauvais état de ses affaires.

LA FORTUNE qui me maltraite. p. 14.

REC. de SER. T. IV, p. 265. REC. de BAR. Ed. 1692 ; T. IV, p. 383. Edit. de

GALLET ; T. IV, p. 337. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 157.

TERSET I, V. 3.

A pris congé *pour* recompense.

REC. *de* SER.

A pris congé *sans* recompense.

TERS. II.

Et n'étoit ceux à qui je doi,
Ou ne verroit point d'homme en France,
Qui fût moins visité que moi.

REC. *de* SER.

Et, hors de ceux à qui je doi,
Il n'eſt point d'Hermites en France
Qui ſoient moins viſités que moi.

III. SONNET.

C'eſt un Homme ruiné par le jeu, qui parle.

SANS reſſource à ce coup le malheur me terraſſe. p. 15.

REC. *de* SER. T. I, p. 83. REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 379. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 333. *Ed. Paris*, 1752 ; T. V, p. 153.

Ce SONNET diffère beaucoup dans les RECUEILS DE SERCY & de BARBIN, & n'eſt correct ni dans l'un ni dans l'autre. J'ai choiſi ce qu'il y avoit de mieux dans tous deux ; & je les ai même abandonés, quand il l'a falu.

QUATRAIN I; V. 2.

Je vois bien, mais trop tard, que le *Jeu* m'eſt fatal.

REC. *de* BARB. les trois *Edit.*

Je vois bien, mais trop tard, que le *Ciel* m'eſt fatal;

ce qui ne fait point de ſens.

QUATRAIN II, V. 1.

Au moins ſouvenés-vous que j'ai *fraïé la trace*

REC. *de* SER.

Au moins ſouvenés-vous que j'ai *rompu la glace*;

ce qui ne fait point de ſens avec ce qui ſuit.

V. 3.

Celui qui bien dépenſe & n'emprunte pas mal.

REC. *de* SER.

Qui dépenſe ſon bien & n'emprunte pas mal.

REC. *de* BARB. 3 Edit.

Celui qui dépend bien & n'emprunte pas mal.

La leçon du REC. *de* SER. eſt néceſſairement fauſſe, parceque l'Auteur a voulu mètre en oppoſition les deux Adverbes *bien* & *mal*. La leçon du REC. *de* BARB. eſt, je crois, la véritable; & je ne l'ai pas ſuivie, parceque *dépendre*, dans le ſens de *dépenſer*, eſt ſi fort vieilli, qu'il en eſt choquant. Le REC. *de* SER. m'a fourni *dépenſe*; &, tournant d'une autre manière le premier Hémiſtiche, j'ai conſervé les deux Adverbes.

TERSET I, V. 2.

Qui tâchent, pour tirer paiment de *leurs* deniers.

REC. de BARB. Ed. 1692. Ed. de GALL.

Qui tâchent pour tirer payement de *mes* deniers.

L'*Ed. Paris* 1752, n'en diffère qu'en ce qu'elle écrit *payment*.

TERS. II, V. 1.

Que mes jours ſont ſuivis d'une bizare fin!

REC. de SER.

Que ma miſère eſt grande, & mon ſort inhumain!

**SONNET DE BENSERADE,

Mis ici par rapport au ſuivant.

JOB, *de mille tourmens atteint.* p. 16.

Je le donne tel qu'il eſt dans l'Edit. des ŒUVRES DE MONSIEUR DE BENSSERADE, *Paris*, SERCY, 1697, T. I, p. 174; & c'eſt ainſi que BENSERADE l'avoit fait. On y trouve dans quelques Recueils des différences aſſés conſidérables: mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en rendre comte.

Au reſte, c'eſt-là ce fameux SONNET, qui partagea la Cour & la Ville avec le SONNET de VOITURE, lequel commence par

IL faut finir mes jours en l'amour d'URANIE;

ce qui forma les deux Partis des URANINS & des JODELINS. Il eſt vraiſemblable que SAINT-PAVIN ſe déclara pour VOITURE; & que, pour montrer que BENSERADE n'a-

voit pas bien traité son sujet, il essaïa de le traiter à sa manière.

IV. SONNET.

Patience supérieure à celle de JOB.

JOB. eut des biens en abondance. p. 17.

Rec. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 398. Ce SONNET manque dans l'*Ed. de* GALL. & dans celle *de Paris* 1752; ce qui me fait appercevoir, que j'ai dit d'une manière trop générale dans la TABLE DES POESIES DE LALANE, que cette *Edition de* 1752 étoit une copie de celle de BARBIN de 1692. Elle a suivi pour les POESIES de SAINT-PAVIN, celle de GALLET.

V. RONDEAU.

Il se plaint de la cruauté de sa MAITRESSE, *& de ce qu'il ne peut cesser de l'aimer.*

QUOI! Me voïant le cœur blessé. p. 18.

Rec. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV. p. 411. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 354. *Ed. Pari* 1752; T. V, p. 183.

V. 12.

Pour empêcher *qu'on se* retire.

Il faudroit, *qu'on ne se retire*: mais nos Poëtes ont été longtems dans l'usage de supprimer cette Négation; ce qui fait que ce n'est pas une faute dans le Stile Marotique.

VI.

VI. MADRIGAL.

Que l'Amour eſt de tous les maux, que l'on peut ſouffrir, celui qui cauſe le plus de tourmens.

IRIS ne dort ni nuit ni jour. p. 19.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 418. Ed. de GALL. T. IV, p. 357. Ed. Paris 1752; T. V, p. 189.

VII. SONNET.

Déclaration d'amour, & louange détournée du Roi LOUIS XIV.

AMOUR, vit-on jamais un ſi parfait ouvrage? p. 20.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 382; Ed. de GALL. T. IV, p. 336; Ed. Paris 1752; T. V, p. 156.

QUAT. II, V. 2 & 3.

& ſes charmes puiſſans
Sont plus à redouter, plus ils ſont innocens.

REC. de BAR. les 3. Edit.

& ſes charmes puiſſans
Sont plus à redouter, qu'ils ſemblent innocens.

Cette Phraſe ne forme point de Sens. L'Auteur doit avoir voulu dire: *Ses charmes puiſſans ſont d'autant plus à redouter, qu'ils ſemblent innocens.* C'eſt ce que j'ai tâché de dire, en réformant ce Vers; & peut-être ne l'ai-je pas dit aſſés bien.

VIII. EPIGRAMME.

Ruse d'une INFIDELE *pour se débarasser de l'*AMANT, *qu'elle trompoit.*

CATIN est une fine bête. p. 21.

REC. *de* BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 418. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 357. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 190.

IX. LETRE A UNE DAME.

Il s'excuse de ce que le mauvais tems l'avoit empêché de l'aller voir à sa Campagne.

RECEVÉS dans cette Légende. p. 22.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 402. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 349. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 176.

P. 22; V. 11.

N'a pu souffrir depuis huit jours.

REC. *de* BAR. les trois *Edit.*

Ne put souffrir depuis huit jours.

Le Sens & la Grammaire demandent *n'a pu* dans cette place.

P. 23; V. 15.

Qu'il *valoit* mieux rêver sans peine.

REC. *de* BAR. les trois *Edit.*

Qu'il *faloit* mieux rêver sans peine.

Ce *faloit* doit être une faute d'impression.

X. EPITAPHE

Pour un Homme, qui s'étoit enté sur une autre Famille que la sienne.

CI gît qui dupa tout *Paris*. p. 25.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 420. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 358. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 591.

XI. SONNET

Sur ce qu'il ne peut cesser d'aimer une Infidele.

Je sers une ingrate Maîtresse. p. 16.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 400. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 347. *Ed. Paris*, 1752; T. V, p. 174.

XII. SONNET.

Sur une belle Personne, qui ne répondoit point aux Billets qu'elle recevoit tous les jours.

Clarinte à qui toute la Cour. p. 27.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 390. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 341. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 164.

XIII. AUTRE EPITAPHE,

Pour l'Homme, qui s'étoit enté sur une autre Famille que la sienne.

Ci gît un prodige du tems. p. 18

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 420.

Ed. de GALL. T. IV, p. 359. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 192.

XIV. SONNET.

Il s'applaudit de son amour, malgré les rigueurs de sa MAITRESSE.

JE ne me plaindrai point, aimable CELIMENE. p. 29.

REC. *de* BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 385. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 338. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 159.

XV. SONNET.

La JALOUSIE *punie par elle-même.*

D'UNE troupe de jeunes Fous. p. 30.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 399. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 347. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 173.

XVI. MADRIGAL

Sur l'absence prochaine d'une BELLE, *qui relevoit de maladie.*

QUE mon esprit est agité! p. 31.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 416. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 356. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 187.

XVII. SONNET.

Il avertit une BELLE *de ne pas tirer vanité du mal, que son absence alloit causer à son vieux Amant.*

TEL que votre humeur le souhaite. p. 32.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 388. Ed. de Gall. T. IV, p. 340. Ed. Paris 1752; T. V, p. 162.

XVIII. SONNET.

Il s'enhardit à faire connoître son amour.

SOÛPIR impatient, que prétendés-vous faire? p. 33.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 381. Ed. de Gall. T. V, p. 335. Ed. Paris 1752; T. V, p. 155.

XIX. EPIGRAMME.

Il s'excuse de ce qu'il ne va pas lui-même recevoir les adieux d'une Personne, qui partoit; & de ce qu'il s'acquite de ce devoir par un Billet.

SI, quand vous partés de ce lieu. p. 34.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 417. Ed. de Gall. T. IV, p. 357. Ed. Paris 1752; T. V, p. 188.

XX. LETRE EN STANCES A M. DE SAINT-GERMAIN.

Il le félicite sur sa manière de vivre.

HEUREUX, ô mon cher SAINT-GERMAIN! p. 35.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 409. Ed. de Gall. T. IV, p. 350. Ed. Paris 1752; T. V, p. 181.

XXI. SONNET.

Il se reproche de survivre à l'infidélité de sa MAITRESSE.

IRIS, qu'autrefois à vous voir. p. 37.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 401. Ed. de GALL. T. IV, p. 348. Ed. Paris 1752; T. V, p. 175.

XXII. SONNET.

Contre quelqu'un, qui vouloit passer pour SAVANT *& pour* BUVEUR.

CLÉON, faux en tout ce qu'il fait. p. 38.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 387. Ed. de GALL. T. IV, p. p. 340. Ed. Paris 1752; T. V, p. 161.

XXIII. MADRIGAL.

Que les maux, qu'on souffre en aimant, n'égalent point le malheur de ne pas aimer.

QU'ON a de peine à se guérir. p. 39.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 413. Ed. de GALL. T. IV, p. 354. Ed. Paris 1572; T. V, p. 185.

XXIV. SONNET.

Que les rigueurs de sa MAITRESSE *n'épuiseront pas sa constance.*

TOUT le monde sait que je t'aime. p. 40.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 393. Ed. de GALL. T. IV, p. 343. Ed. Paris 1752; T. V, p. 167.

XXV. SONNET

Sur l'Inconstance.

AIMER avec attachement. p. 41.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 396. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 345. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 170.

XXVI. EPIGRAMME

*Sur une visite faite à l'*Abbé DE BOIS-ROBERT, *malade de la Goute.*

HIER, j'allai voir notre Ami. p. 42.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 419. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 358. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 190.

ANCIEN RECUEIL MANUSCRIT, où la Pièce m'a paru plus correcte, que dans les Imprimés. J'ai suivi ce RECUEIL.

Le Titre, que je donne à cette EPIGRAMME, est une pure conjecture, fondée sur son rapport avec un trait, qu'on lit dans le BOLÆANA. DESPRÉAUX avoit envoié son Valet savoir des nouvelles de l'*Abbé* DE BOIS-ROBERT, à qui la Goute faisoit garder le lit; le Valet lui vint dire que cet *Abbé* souffroit beaucoup. Sur quoi DESPRÉAUX lui dit: *Il jure donc bien*; & le Valet répartit: *Hélas, Monsieur! Il n'a plus que ce plaisir-là.*

V. 1.

HIER, *j'allai voir* notre Ami.

Rec. de Bar. les trois *Edit.*

HIER, *je visitai* notre Ami.

V. 3.

Des accidens, dont *ſa goute* eſt ſuivie.

Les mêmes.

Des accidens dont *ſa gale* eſt ſuivie.

V. 6.

Le pauvre Malade juroit.

Les mêmes.

Son pauvre Malade juroit.

XXVII. SONNET

A UNE JEUNE PERSONE.

Il s'excuſe de ce qu'il n'obéit pas à l'ord de ne la point aimer

QUITES cette dévote humeur. p. 4

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 377
Ed. de Gall. T. IV, p. 332. *Ed. Paris* 1752; T. V p. 165.

XXVIII. SONNET

SUR UNE JEUNE PERSONE VERTUEUSE.

Il la ſoupçone de n'être pas Maîtreſſe d ſon cœur.

IRIS, ainſi que les Novices. p. 4

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 377
Ed

Ed. de GALL. T. IV, p. 342. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 165.

XXIX. MADRIGAL.

L'*Innocence criminelle, & les Crimes innocens.*

CALISTE, sans dessein de faire des Amans, p. 45.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 416. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 356. *Ed. Paris*, 1752; T. V, p. 188.

XXX. SONNET.

SUR UNE ABSENCE.

BELLE IRIS, je suis aux abois. p. 46.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 376. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 331. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 150.

XXXI. SONNET

Sur LA PUCELLE *de* CHAPELAIN.

JE vous dirai sincèrement. p. 47.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 378. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 332. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 152.

QUAT. I, V. 2.

Mon sentiment *de* LA PUCELLE.

Ed. Paris 1752.

Mon sentiment *sur* LA PUCELLE.

TERS. II. V. 2.

Rarement on ira chez elle.

REC. de BAR. les trois Ed.

L'on ira rarement chez elle.

Le Vers eſt ſi dur de cette manière, qu'il n'eſt pas croiable que le Poëte l'ait fait ainſi.

XXXII. EPITAPHE
D'UNE DAME GALANTE.

CI gît DORALISE, qui fut. p. 48.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 420. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 358. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 191.

XXXIII. LETRE EN STANCES
A UNE PRUDE.

Sur ce que le bruit couroit qu'ils étoient bien enſemble.

IRIS, on fait courre le bruit. p. 49.

REC. de SER. T. V, p. 204. Avec le Titre: STANCES; & ſans nom d'Auteur.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 405. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 350. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 178.

Dans le REC. de SER. la Pièce a quatorze STANCES. Elle n'en a que treize dans celui de BAR. auquel il manque deux STANCES des quatorze; & le premier n'en a que douze des treize. La Pièce a donc été compoſée de quinze STANCES. Je les done ici toutes, en m'aſſerviſſant à l'ordre du REC. de BAR.

lequel n'eſt pas le même que dans le REC. *de* SER. Il y a de même des différences dans le Texte; & j'ai pris de l'un & de l'autre ce qui m'a paru devoir être la véritable leçon de l'Auteur.

P. 49; ST. I, V. 1.

IRIS, on fait *courre* le bruit.

REC. *de* SER.

IRIS, on fait courir le bruit.

P. 50; ST. I, V. 1.

VOTRE *Jaloux* s'en eſt douté.

REC. *de* BAR.

VOTRE *Mari* s'en eſt douté.

ST. II; V. 3

Vous ſouffrés *que chacun* vous voie.

REC. *de* SER.

Vous ſouffrés *qu'un chacun* vous voie.

ST. III; V. 1 & 2.

PARMI vos bones qualités,
C'eſt ſans raiſon que vous comtés.

REC. *de* SER.

C'eſt ſans raiſon que vous comtés
Parmi vos bones qualités.

V. 4.

Ne l'être pas au dernier point.

REC. *de* SER.

Ne le pas être au dernier point.

P. 50; St. IV.

Elle manque dans le Rec. *de* Ser.

P. 51; St. III & IV.

Elles manquent dans le Rec. *de* Bar.

St. III. V. 1.

Vous êtes Prude, je le *voi.*

Rec. *de* Ser.

Vous êtes Prude, je le *croi.*

Je le croi, ne peut être qu'une faute d'impression. Le Sens demande *je le voi*, d'autans plus qu'il y a *croïés-moi* dans le Vers suivant.

St. IV. V. 3.

Dans peu vous ſérés moins *charmante.*

Rec. *de* Ser.

Dans peu vous ſerés moins *galante.*

Le Sens demande *charmante.* Il s'agit ici des agrémens, qui ſe perdent par l'âge.

P. 52; St. I. V. 3.

Devroient aſſés vous ſatisfaire.

Rec. *de* Bar.

Vous devroient aſſés ſatisfaire.

J'ai préféré la leçon du Rec. de Ser. comme rendant le Vers plus doux & plus harmonieux.

St. III. V. 3.

Des offres de cette nature.

REC. *de* BAR.

Les offres de cette nature.

REC. *de* SER.

Des *effets* de cette nature.

Ce mot *effets* eſt ſans doute une faute de Copiſte.

ST. IV, V. 1.

Réſolvés-vous ſans m'amuſer.

REC. *de* SER.

Réſolvés-vous ſans *murmurer*.

Faute d'impreſſion. *Murmurer*, outre qu'il rime mal avec *refuſer*, ne peut avoir aucun ſens dans cet endroit.

V. 6.

Je le ſuis *à* ce qu'il vous faut.

REC. *de* SER.

Je le ſuis *pour* ce qu'il vous faut.

Pour ſatisfaire ceux qui pouront ſouhaiter de lire la Pièce telle qu'elle eſt dans le REC. *de* SER. La voici, mais purgée des fautes d'impreſſion, que j'ai remarquées.

STANCES.

IRIS, on fait courir le bruit
Que chés vous eſt mon réduit,
Et que nous ſommes bien enſemble.
S'il eſt vrai, vous le ſavés bien.
Chacun le croit: mais il me ſemble
Que tous deux nous n'en croïons rien.

CEPENDANT votre honeur eſt mis
A tout moment en compromis,
Pour avoir manqué de conduite.
Il ne faloit pas m'engager
A vous rendre ſouvent viſite,
Sans le deſſein de m'obliger.

POUR avoir voulu façoner,
Vous nous avés fait ſoupçoner
D'une ſecrète intelligence
Il ne pouvoit arriver pis,
Que ce qu'a fait la Médiſance,
Pour complaire à nos ennemis.

VOTRE Jaloux s'en eſt douté;
Le Menſonge & la Vérité
Donent les mêmes défiances.
Pour agir en Femme d'eſprit,
Il faut ſauver les apparences;
Et ſe moquer de ce qu'on dit.

TOUT vous plaît indifféremment;
Et, ſans faire choix d'un Amant,
Vous ſouffrés qu'un chacun vous voie.
Belle IRIS, vous vous méprenés.
Un Heureux done plus de joie,
Que cent Galans infortunés.

Vous êtes civile d'abord ;
Tout vous plaît, vous plaisés fort ;
Vous donés quelques espérances ;
Et de cent petits agrêmens,
Qui sont de trompeuses avances,
Vous n'êtes pas chiche aux Amans.

C'est sans raison que vous comtés
Parmi vos bones qualités,
Celle d'être fort complaisante.
Ne le pas être au dernier point,
N'est pas une chose obligeante ;
Il vaudroit mieux ne l'être point.

Cet air de vivre ne produit
Que le chagrin d'être éconduit,
Si-tôt qu'on presse d'avantage.
Les faveurs, que vous accordés,
Sont celles par où l'on s'engage ;
Des autres vous vous défendés.

Vous êtes Prude, je le voi :
Mais pour votre bien, croïés-moi,
Tout autre faites-vous connoître.
Si vous tardés, vous avés tort ;
Sans doutes vous le pourés être,
Malgré vous, jusques à la mort.

L'AGE coule insensiblement ;
Il nous dérobe l'agrément ;
Dans peu vous serés moins charmante.
Quelquefois malheureusement
On pense à devenir Amante,
Quand on ne trouve plus d'Amans.

Je vous aime, vous le savés ;
Les preuves que vous en avés,
Devroient assés vous satisfaire.
Je crois pourtant qu'un vieux Perclus
Ne s'acquiert le bonheur de plaire,
Qu'avec quelque chose de plus.

IRIS, prenés créance en moi ;
Je ferai tout ce que je doi,
Pour mériter que je vous serve.
Si-tôt qu'on a doné le cœur,
On jète aisément sans réserve
Le reste aux pieds de son Vainqueur.

SOUVENT la honte & la fierté
Ont fait que l'on a rebuté
Des offres de cette nature.
Ne tombés pas dans cette erreur ;
On est à plaindre, je vous jure,
Quand on n'est riche que d'honeur.

RÉSOLVÉS-vous, sans m'amuser,
D'accepter ou de refuser
Le parti que je vous propose.
Il n'est point d'homme sans défaut.
Chacun est bon à quelque chose ;
Je le suis pour ce qu'il vous faut.

XXXIV. SONNET.

Que la COQUETE *est préférable à l'*INHUMAINE.

AMANS, qui vous plaignés sans cesse. p. 53.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 397. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 346. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 171.

XXXV. SONNET.

Qu'il faut choisir entre la GALANTERIE *& la* DÉVOTION.

N'ÉCOUTÉS qu'une passion. p. 54.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV. p. 384. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 338. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 158.

XXXVI. MADRIGAL.

*Ce qu'il faut craindre de la maladie d'*IRIS.

QUOIQUE la jeune IRIS, dans un lit retenue. p. 55.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 415. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 356. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 187.

XXXVII. SONNET.

Il regrette une Passion éteinte.

CALISTE, vos rigueurs ont lassé ma constance. p 56.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 394. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 344. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 168.

XXXVIII. EPIGRAMME

Sur une FILLE, *qui craignoit le Mariage.*

IRIS tremble qu'au premier jour. p. 57.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 417. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 357. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 189.

XXXIX. SONNET.

CONTRE DESPRÉAUX.

DESPRÉAUX, grimpé sur *Parnasse*. p. 58.

Cette Pièce manque dans le REC *de* BAR. *Ed.* 1692. Ce fut sans doute par considération pour DESPRÉAUX, qu'on ne l'y mit pas. BARBIN étoit de ses amis. On la trouve dans l'*Ed. de* GALL. T. IV, p 346; & dans l'*Ed. Paris*, 1752; T. V, p. 172. Elle est aussi dans les *Notes* de BROSSETTE sur DESPRÉAUX; & c'est-là que je l'ai prise. J'en ai d'ailleurs une ancienne *Copie manuscrite*.

SAINT-PAVIN fit ce SONNET pour se venger d'avoir vu sa conversion mise par DESPRÉAUX au rang des impossibilités mo-

rales dans les Vers que j'ai rapportés dans l'AVERTISSEMENT. Quoique ce SONNET soit très bien fait & très ingénieux, on est fâché d'y voir un homme d'esprit & de sens adopter le reproche, que DESMARETS DE SAINT-SORLIN, PRADON & d'autres Censeurs, non moins injustes, font à DESPRÉAUX, de n'avoir fait que piller HORACE & les autres Poètes Satiriques qui l'avoient précédé. Jamais reproche n'eut si peu de fondement.

DESPRÉAUX *grimpé* sur Parnasse.

REC. *de* BAR. *Ed. de* GALL, & *Paris* 1752.

SILVANDRE *monté* sur Parnasse.

COP. MAN.

BOILEAU *monté sur le* Parnasse.

TERSET I, V. 2.

Dans *ses Satires* indiscrètes.

COP. MAN.

Dans *des Satires* indiscrètes.

** EPIGRAMME *de* DESPRÉAUX.

Pour répondre au SONNET précédent.

SAINT-PAVIN, *assis dans sa chaise.* p. 59.

Cette EPIGRAMME a pour titre dans les Editions de DESPRÉAUX, *contre un* ATHÉE: mais le Poète n'y mit jamais le nom de SAINT-PAVIN, au lieu duquel on voit dans toutes ces Editions celui d'ALIDOR; &

l'on n'a su contre qui DESPRÉAUX l'avoit faite que quand BROSSETTE l'a dit.

XL. SONNET.

Il s'excuse d'avoir rendu son amour public par les plaintes, qu'il a faites des rigueurs de sa MAITRESSE.

IRIS, je vous aime, on le sait. p. 60.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 386. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 339. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 160.

XLI. SONNET.

RUPTURE.

Il ne faut point tant de mistère. p. 61.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 373. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 329. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 147.

ANCIENE COPIE MANUSCRITE.

TERS. I, V. 3.

L'*inconstance* est plus en usage.

COP. MAN.

La constance n'est plus d'usage.

XLII. MADRIGAL.

Ce qui fait le plus parfait AMANT.

J'ai soupiré cent fois pour l'ingrate SILVIE. p. 62.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 413. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 355. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 184.

XLIII. SONNET

Sur une PERSONE *aimable, & jamais contente d'elle-même.*

IRIS a la taille mignone. p. 63.

Rec. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 389. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 341. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 163.

XLIV. SONNET

A UNE JEUNE PERSONE.

Il lui témoigne le chagrin, qu'il a de ce qu'on parle de la marier; & lui propose pour la suite une sorte d'arrangement.

IRIS, quel subit changement! p. 64.

Rec. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 375. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 330. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 149.

XLV. EPIGRAMME

Contre des Billets, écrits avec trop de soin.

TES Billets me rendent confus, p. 65.

Rec. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 414. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 355. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 185.

V. 2.

Je n'y trouve, *pas* de quoi rire.

Les trois Editions ont *point*, qui sans doute est de l'Auteur, parcequ'il a plus de force

que *pas*, que j'ai laiſſé paſſer par diſtraction.

XLVI. SONNET.

CONTRE UNE COQUETE.

JE commence à vous méconnoître, p. 66.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 372. Ed. de GALL. T. IV, p. 328. Ed. Paris 1752; T. V p. 146.

QUAT. II. V. 3 & 4.

On le croit ſouvent tout à ſoi,
Qu'on n'en eſt *pas toujours* le maître,

Je panche à croire que l'Auteur avoit fait ainſi le dernier Vers.

Qu'on n'en eſt *déja plus* le maître.

La Penſée ſeroit parlà rendue avec plus de juſteſſe.

XLVII. SONNET.

Ce qui prouve que deux Perſones s'aiment.

QUAND d'un eſprit doux & diſcret. p. 67.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 371. Ed. de GALL. T. IV, p. 328. Ed. Paris 1752; T. V, p. 145.

XLVIII. LETRE A MADAME LA MARQUISE DE SEVIGNÉ.

Il l'invite à revenir de BRETAGNE *paſſer l'Hiver à* PARIS.

PARIS vous demande juſtice. p. 68.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 366. Ed. de Gall. T. IV, p. 325. Ed. Paris 1752; T. V, p. 151.

On voit par les *Lètres* de *Madame de* Sevigné qu'elle alloit souvent en *Bretagne* ; & l'on sait toutes les louanges, qu'elle done à Madame de Grignan sa Fille. C'est ce qui m'a fait imaginer que cette Letre s'adressoit à Madame de Sevigné. Les *trois Editions* ne donent pour tout titre à cette Pièce, que Letre.

P. 69 ; V. 4.

Plus galant qu'il *ne* fut jamais.

Il faut *n'y*, comme il y a dans les *trois Editions*. Le *ne* est ici une faute d'impression, qui m'est échapée.

P. 71 ; V. 2.

Et donés ma Lètre à Loret.

C'est-à-dire, *donés ma Lètre pour être de* Loret. On voit par-là que Saint-Pavin faisoit assés peu de cas des Gazètes en Vers de ce Poète. Elles sont toutes écrites en forme de Letres, en Vers de huit Sillabes. Leur Recueil forme trois petits *in-folio*. Loret n'étoit pas un homme sans talent, mais il rimoit avec une facilité, dont il abusoit. Parmi beaucoup de choses ennuieuses & platement écrites, on trouve dans ses Letres des traits ingénieux, &

par-ci par-là des morceaux bien pensés, bi
écrits, & bien versifiés. En général son St
n'est ni Marotique, ni Burlesque, & tient
peu de tous les deux.

P. 71 ; V, 20.

Qui, vous voïant, *croit ne* plus l'être.

Les *trois Edit.* portent *ne croit plus.* P
inattention j'ai déplacé ces deux mots.
faute est peu considérable, le Sens ni l'Ha
monie n'y perdent rien.

XLIX. SONNET

A MADAME LA MARQUISE DE ***

Il la reprend de son excès de complaisance.

CHANGÉS l'air de votre entretien. p.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 3
Ed. de GALL. T. IV, p. 334. *Ed. P*
1752 ; T. V, p. 154. Le Titre, A MAD
ME LA MARQUISE DE * * * manque d
cette *Edition.*

L. SONNET.

Que l'on peut, quoiqu'il soit âgé, n'être insensible à l'amour qu'il témoigne.

QUAND à mon âge je soûpire. p.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 3
Ed. de GALL. T. IV, p. 330 ; *Ed. de P*
1652 ; T. V, p. 148.

Qu

QUAT. I, V. 4.

D'avoir des sentimens si fous,

Ed. de GALL.

D'avoir des sentimens si *doux.*

Ce doit être une faute d'impression.

LI. EPIGRAMME

Contre un mauvais Livre.

LÉANDRE, j'ai bien acheté. p. 74.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 415; *Ed. de* GALL. T. IV, p. 355; *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 186.

LII SONNET

A UN ABBÉ DE QUALITÉ.

ABBÉ, vous avés la naissance. p. 75.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 392. *Edit. de* GALL. T. IV, p. 343. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 165.

LIII. SONNET.

Qu'on ne doit point s'informer de l'âge d'une belle Personne.

QUAND on dispute de l'âge. p. 76.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 395. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 345; *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 169.

LIV. EPIGRAMME.

Contre une COQUETE *entêtée de sa beauté.*

TOUS les matins dans son miroir. p. 77

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV. p. 414; *Ed. de Gall.* T. IV, p. 355. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 186.

LV. EPIGRAMME.

L'Amant mauvais Ménager.

Mon Médecin chaque jour. p. 78.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 412. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 354. *Ed. Paris* 1752; T. V. p. 184.

LVI. LETRE A Monsieur de ***,

Dans laquelle il lui fait son Portrait.

Mon cher Tirsis, que t'ai-je fait. p. 79.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV. p. 361. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 321. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 137. Le Titre dans les *trois Editions* est Portrait de Monsieur de Saint-Pavin.

Deux Vers déplacés m'ont quelque tems embaraſſé dans cette Pièce. J'étois étoné d'y voir de ſuite dans un endroit quatre Vers féminins ſur deux Rimes, & dans un autre quatre Vers maſculins auſſi ſur deux Rimes; & ce n'eſt qu'après pluſieurs lectures, que je me ſuis apperçu du déplacement de deux Vers féminins. La faute eſt dans les trois Editions.

P. 80 ; V. 17-20.

Je suis composé de matière
Fort combustible & peu grossière.
Je ne suis point homme borné.
Mon esprit n'est pas mal tourné.

Voici comme cet endroit se lit dans les *trois Editions*.

Je suis composé de matière
Fort combustible & peu grossière.
Je hais toutes sortes d'affaires.
Je ne me fais point de chimères.
Je ne suis point homme borné.
Mon esprit n'est pas mal tourné.

Le troisième & le quatrième de ces Vers sont ces deux Vers féminins, que j'ai dit que l'on avoit déplacés.

P. 81 ; V. 7.

Et je suis *cela tout* ensemble.

Je n'ai pas fait difficulté de mettre ainsi, quoiqu'on lise dans les *trois Editions*,

Et je suis *tout cela* ensemble.

P. 82 ; V. 3-8.

Le repos & la liberté
Est le seul bien que j'ai goûté.
Je hais toutes sortes d'affaires ;
Je ne me fais point de chimères,
Et n'ai l'esprit embarassé
De l'avenir ni du passé.

Ed. 1692; *Ed. de* GALL.

Le repos & la liberté
Eſt le ſeul bien que j'ai goûté.
Et n'ai l'eſprit embaraſſé
De l'avenir ni du paſſé.

Voilà les quatre Vers maſculins ſur deux Rimes, dont j'ai parlé. L'on voit d'abord que le ſens étant complet au ſecond de ces Vers, l'*Et* qui commence le troiſième annonce que c'eſt une fin de Phraſe, dont le commencement manque. Ce commencement n'eſt autre que ces deux Vers féminins, qu'on avoit déplacés:

Je hais toutes ſortes d'affaires;
Je ne me fais point de chimères,
Et n'ai l'eſprit, &c.

Tout ſe ſuit, comme l'on voit.

Dans l'*Ed. Paris* 1752; on a pris l'*Et* du troiſième des quatre Vers maſculins, rapportés cideſſus, pour une faute d'impreſſion, & l'on a mis:

Le repos & la liberté
Eſt le ſeul bien que j'ai goûté.
Je n'ai l'eſprit embaraſſé, &c.

DANS l'EDITION de GALLET, les POESIES de SAINT-PAVIN, ſont terminées par ce qui ſuit.

Mr. le Prince DE CONDÉ *aiant promis mille écus à celui qui feroit des Vers sur ses Victoires pour mètre comme une* INSCRIPTION *sur la porte du Château de* Chantilli; *un* GASCON *fit ce* QUATRAIN *sur ce sujet.*

POUR célèbrer tant de Vertus,
Tant de hauts Faits & tant de Gloire;
Mille écus? Morbiu, mille écus!
Ce n'est pas un sol par Victoire.

FIN.

Encor qu'elle eût pu voir, considérant ses charmes,
Son esprit, sa vertu, mes respects & mes larmes,
Qu'elle étoit la Beauté dont parloit la Chanson;
Et que j'étois l'Amant traité de la façon.
Mais que tous ces malheurs, qu'alors j'avois à plaindre,
Sont peu de chose au prix de ceux que je dois craindre!
Je me persuadois alors que sa rigueur
Etoit le plus grand mal, que pût souffrir mon cœur;
Parmi ceux dont ma mort pouroit être avancée,
Sa fièvre n'étoit point venue en ma pensée.
Je n'imaginois rien pour elle que des biens;
Et mes maux m'empêchoient de concevoir les siens:
Mais aux miens à présent mon esprit impassible,
Pour le sien seulement est devenu sensible.
Je ne puis supporter qu'un feu contagieux
Infecte un sang si pur, touche à de si beaux yeux;
Et qu'avec son venin il attaque une vie,
Que n'attaqua jamais le venin de l'Envie.

Cessés de murmurer dans les adversités,
Populaires VERTUS, *ordinaires* BEAUTÉS;
AMINTE *vous apprend comme les plus parfaites*
Aux injures du Sort en tout tems sont sujettes.

Vous, ornemens des prés, Oeillets, Roses & Lis,
Qui sous un tas de nége êtes ensevelis,
Consolés-vous du tort que vous fait la Nature.
Vous ne filtrez jamais qu'une foible peinture.

Des roſes & des lis & de mille autres fleurs ;
*Dont le beau teint d'*AMINTE *eut les vives couleurs ;*
Et cependant ces lis & ces roſes ſi vives,
Sous un amas d'ordure à préſent ſont captives.
Eh ! Plût aux juſtes Dieux qu'elles puſſent l'Eté
Reprendre, comme vous, leur première beauté ;
Et que de ce venin le dangereux paſſage
Ne dût point y laiſſer des marques de ſa rage !
Que j'offrirois alors d'Agneaux aux Immortels ;
Et de combien d'encens fumeroient leurs Autels !

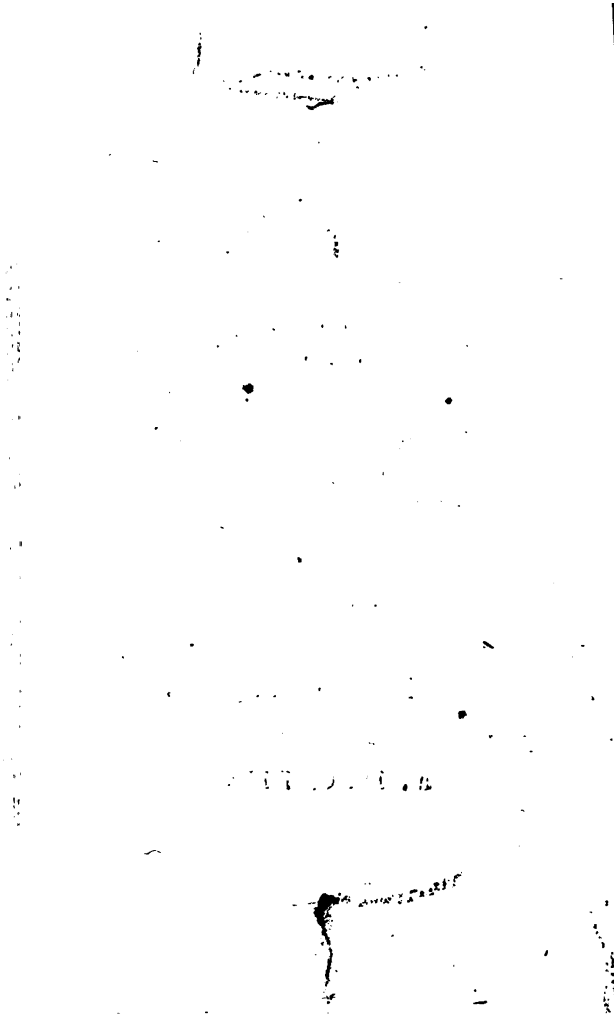
Mais, s'ils veulent m'ôter une Nimphe ſi belle,
Soit par haine pour moi, ſoit par amour pour elle ;
Ne penſés pas, BERGERS, *me revoir ences lieux.*
Je veux d'un prompt trépas la ſuivre dans les Cieux.
Là, dans ce ſacré Temple où rien d'impur n'arrive ;
Voïant après ma mort ma paſſion ſi vive
Et ne pouvant alors douter de ſa beauté ;
Elle aura du regret de m'avoir maltraité ;
Et, voïant que là haut les Ames fortunées
Sont par des nœuds étroits l'une à l'autre enchaînées ;
Et que tout le monde aime en cet heureux ſéjour,
Elle pourra pour moi brûler enfin d'amour.

TIRSIS alloit pourſuivre ; & par ſon beau langage,
Bien moins que par ſes pleurs, prétendoit l'avantage ;
Si le ſage ALEXIS, les voïant s'émouvoir,
N'eût, pour les arrêter, employé ſon pouvoir.

POESIES
DE
CHARLEVAL.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LIX.



AVERTISSEMENT.

NEVEU, Frère, Oncle de Premiers Préſidens du Parlement de *Normandie*, JEAN-LOUIS FAUCON DE RIS, Seigneur de CHARLEVAL, naquit dans cette Province, en 1612 ou 1613. Sa Famille, originaire d'*Italie*, étoit venue s'établir en *France* dès le règne de CHARLE VIII. Elle a doné quatre Premiers Préſidens au Parlement de *Normandie*, & l'on en voit un auſſi de ce nom au Parlement de *Bretagne*. CHARLEVAL, dont JEAN-LOUIS porta le nom, eſt un Village conſidérable, qui s'appelloit auparavant *Noïon-ſur-Andelle*. En 1572, CHARLE IX y fit bâtir un Château, parceque l'endroit lui parut commode pour chaſſer dans la Forêt de *Lions* & dans les environs; & lui dona le nom de CHARLEVAL. Il s'en dégouta dans la ſuite; & Meſſieurs DE RIS en firent l'acquiſition.

Le Poète CHARLEVAL *étoit d'une complexion ſi foible*, dit VIGNEUL-MARVILLE, *qu'on ne penſoit pas qu'il dût vivre. Cependant, par ſon bon régime, il a prolongé ſes jours juſqu'à quatre-vingts ans, amuſant tout doucement ſes héri-*

tiers, qui regardoient, dès son enfance, sa succession comme une chose toute prête. La nature, qui lui avoit doné un corps si délicat & si bon tout ensemble, lui avoit fait l'esprit de même. Il aima toute sa vie les Belles-Lètres avec tendresse, & les possèda avec jalousie, ne se communiquant pas facilement à tout le monde. Les gens de son tems les plus polis chérissoient sa personne, & recherchoient la douceur de son entretien. La pluspart lui ont doné des louanges. M. SARASIN, *entre autres l'a immortalisé dans le fameux* SONNET D'ADAM & D'EVE, *où il a choisi de dire une vérité dure aux Femmes, pluſtôt que de les flater mollement. M.* SCARRON, *qui étoit ami particulier de M.* DE CHARLEVAL, *disoit, parlant de la délicatesse de son esprit & de son goût, que les Muses ne le nourissoient que de Blanc-manger & d'Eau de Poulet. Désocupé de toutes choses, excepté des soins d'un grand amour propre, il demeura illustre Paresseux & sans emploi. Sur la fin de sa vie, il se repentit d'une si grande négligence pour l'avancement de sa fortune, qu'il auroit pu rendre meilleure, en s'évertuant d'avantage. Il écrivoit poliment & avec beaucoup de fineſſe en Vers & en Proſe. Le recueil de ſes Lètres & de ſes Poèſies; eſt tombé entre les mains de M. le Premier Préſident* DE RIS, *ſon Neveu: mais ce Magiſtrat, je ne ſais par quel tour de penſée, n'a point voulu enrichir le public de ſi beaux Ouvrages, s'imaginant que le nom d'Auteur, joint à celui de* CHAR-

LEVAL, *ſeroit une tache dans ſa Famille.*

Ce Recueil de *Lètres* & de *Poëſies* n'exiſte plus, ou du moins on ignore ce qu'il eſt devenu. Vers la fin de la Guerre, qui précéda la paix d'Utrecht, un Officier de diſtinction, Parent de Mrs DE RIS, aiant emprunté, du dernier poſſeſſeur, ce Recueil qu'il avoit peut-être intention de faire imprimer, fut obligé de partir précipitamment pour l'Armée. Il fut tué dans une bataille; & le Manuſcrit, que l'on croit qu'il avoit emporté, n'a point reparu depuis.

VIGNEUL-MARVILLE vient de nous repréſenter CHARLEVAL comme un *illuſtre Pareſſeux*, qui n'étoit occupé que de lui-même. C'eſt à quoi la foibleſſe de ſa ſanté l'obligeoit. Elle le rendoit auſſi fort réſervé ſur l'uſage des plaiſirs, qu'il aimoit; mais auxquels il craignoit de ſe livrer. Ce qu'on va voir de ſes *Poëſies*, n'a preſque que l'amour pour objet: mais on y trouvera plus de Penſées que de Sentimens. CHARLEVAL étoit galant, & n'étoit point tendre. Nous apprenons d'une *Epître* de BOISROBERT, qu'il n'avoit que des *attachemens coquets*, & qu'il aimoit un peu trop le Jeu.

BOISROBERT, SARASIN & SCARRON n'étoient pas ſes ſeuls amis. Il comtoit dans ce rang la Femme de ce dernier, depuis *Marquiſe* DE MAINTENON, la célèbre NINON DE LENCLOS, la *Comteſſe* DE LA SUZE, CHAPELAIN,

THEVENOT, Sous-Bibliothécaire du Roi, CONRART & MAYNARD. Ce dernier le consultoit sur ses Vers. La douceur de son caractère, la solidité de son esprit, & la sureté de son commerce le rendoient extrêmement cher à tous ses amis.

Quoiqu'il fût peu riche, il donna plusieurs fois des marques de sa générosité. C'étoit surtout pour les Gens de Lettres qu'il s'intéressoit; & sa bourse s'ouvroit volontiers à leurs besoins. On en a la preuve dans ce qu'il fit à l'égard de M. & de Mde DACIER. Peu de mois après leur mariage, ne se croïant pas en état de subsister honorablement à Paris, ils eurent dessein de se retirer à *Castres*, patrie de M. DACIER. CHARLEVAL, qui sentit vivement le motif de leur résolution, alla sur le champ leur porter dix mille livres en or, & fit toutes les instances possibles pour les forcer de les accepter.

Il n'avoit pas fait beaucoup d'étude des Anciens. Il croïoit que c'étoit les Hommes, qu'il faloit principalement étudier. On ne peut pas dire cependant que l'Antiquité lui fut inconnue. Son *Discours sur* HORACE, que M. DACIER a mis à la tête de sa Traduction de ce Poète, prouve du moins qu'il faisoit ses délices d'HORACE.

Exact observateur d'un régime sage, il poussa sa carrière jusqu'à quatre-vingts ans, sans avoir eu de maladies considérables. Vers la fin de sa vie, s'appercevant que son estomac s'affoiblis-

soit, il le voulut fortifier par un usage fréquent de la Rhubarbe. Son estomac s'en trouva bien; mais au bout de quelque tems ce remède alluma son sang, & lui dona la fièvre. On le saigna plusieurs fois. A la dernière saignée, la fièvre se trouvant considérablement diminuée, les Médecins s'applaudirent de la cure, qu'ils comtoient avoir faite; & dirent en présence de THEVENOT : *Enfin voilà la fièvre qui s'en va.* THEVENOT, leur laissant à peine le tems d'achever, leur répliqua brusquement : *Et moi, je vous dis que c'est le Malade, qui s'en va.* CHARLEVAL mourut une heure ou deux après.

Le *RECUEIL de BARBIN* de *1692*, m'a fourni cinquante Pièces de CHARLEVAL, auquel j'en ai joint quelques autres *tirées du RECUEIL de SERCY*, que j'ai fait connoître dans la TABLE des POESIES de LALANE; d'un RECUEIL d'AIRS DE COUR imprimé chés LOYSON en *1666*; & d'*Anciens RECUEILS manuscrits de* PIECES DIVERSES, où les Auteurs sont quelquefois nommés. CHARLEVAL ne l'est nulle part dans le *RECUEIL de SERCY :* mais quelques Pièces y sont marquées CH. J'ai cru qu'il pouvoit être Auteur de celles que je me suis assuré n'être point de CHAPELLE, de CHEVREAU, ni de CHAPELAIN. Le même RECUEIL en offre un grand nombre d'autres, signées simplement C. J'en ai pris quelques-unes; & pour le choix, je n'ai fait qu'une légère attention au caractère de la Ver-

sification & du Stile. Ils ont du néceſſairement varier ſous la plume d'un Ecrivain, de qui dans le cours d'une vie de de 80 ans, les Vers ont pu faire l'amuſement pendant plus de 60. Je ne me ſuis preſque arrêté qu'à la manière de penſer. CHARLEVAL à cet égard eſt délicat & fin: mais il tend un peu vers le rafinement; & ſe laiſſe quelquefois aller au mauvais goût des *Pointes*, durant le règne deſquelles il avoit commencé d'écrire. En conſéquence je lui revendique, ou, ſi l'on veut, je lui prête celles d'entre ces Pièces ſignées C. où j'ai vu quelques nuances de la ſorte d'Eſprit, que je viens de craïoner. Si l'on en trouve quelques-unes de plus foibles que les autres, on doit les conſidérer comme des fruits de la jeuneſſe de leur Auteur.

Au reſte, je puis fort bien m'être fait illuſion à moi-même dans l'application de la règle, que je m'étois preſcrite; & je ſouſcris d'avance à la cenſure, que l'on poura faire de mon manque, ou d'attention, ou de goût.

SAINT-MARC.

POESIES
DE
CHARLEVAL.

I.

MADRIGAL,
OU
STANCES;

Sur l'éloignement prochain de ſa MAITRESSE.

CRUELLE, qui trouvés des charmes
A me faire toujours ſouffrir;
Ces beaux lieux, non plus que mes larmes,
Ne pourront-ils vous retenir?

Allés sur la terre & sur l'onde
Porter l'éclat de vos feux ;
Vous ne trouverés par au monde
Un autre, qui vous aime mieux.

Si, quand le Soleil se retire,
La Terre n'a rien que d'affreux ;
Hélas! Quel sera mon martire,
Lorsque j'en aurai perdu deux ?

II.

ELÉGIE

A une DAME, *qui se promenant au* COURS DE LA REINE *avec quelques autres Dames, fut attaquée par des* VOLEURS.

AU milieu de ce Cours, qu'une puissante Reine
Planta pour nos plaisirs sur le bord de la *Seine* ;
Dans ce superbe Rond, où l'éclat de vos yeux
A charmé tant de fois les Hommes & les Dieux,
Et rendu, par un sort tout couroné de gloire,
Chaque arbre le témoin de plus d'une victoire ;
Au point que le Soleil alloit finir son tour,
AMINTE, vous goûtiés le reste d'un beau jour:
Quand deux Hommes, armés de fer & d'insolence,
Retinrent vos chevaux avecque violence ;
Et, d'un ton plein d'audace & plein d'emportement,
S'écrièrent fort haut : LA *Bourse, & promtement !*

Alors, les sens troublés & l'ame toute en transe,
Vous pensâtes, dit-on, à votre conscience ;
Et, craignant le succès de ce rencontre-ci,
A tout hazard au Ciel vous criâtes merci ;
Et vos yeux négligeant le souci de leurs charmes,
De remors ou de peur, versèrent quelques larmes.

Alors le vermillon fit place à la pâleur.
Tout se sentit en vous des traits de ce malheur.
Vous changeâtes d'humeur. Jamais esprit de Fière
Devant de jeunes gens ne parut moins sévère ;
Et, vous voïant réduite à cette extrémité,
Il ne vous souvint plus d'orgueil, ni de fierté.
Tout changea dans l'instant, jusqu'à l'air du visage ;
Vos attraits n'eurent plus leur glorieux usage ;
Et vos yeux, devenus plus doux de la moitié,
Tendirent à l'amour bien moins qu'à la pitié.
Mais quoi ! Sur de tels Cœurs l'amour n'a point d'empire.
En vain, pour les gagner, tant de beauté conspire.
Il semble que ces gens bravent tant de beauté,
Pour vanger vos Amans de votre cruauté ;
Et montrer, affectant si peu de révérence,
Qu'il est tel qui vous voit avec indifférence.

Enfin de ces Marauts le moins considérant,
Sollicite & menace, il fouille, il pille, il prend ;
Et, saisi d'une Bourse & de quelque Monoie,
Ne pense qu'à sauver sa personne & sa proie.

L'autre, mal satisfait de ces amusemens,
Jure qu'il veut avoir Perles & Diamans ;
Badine quelque tems autour de votre oreille ;
Vous déchire un Mouchoir : mais, ô rare Merveille !
Au lieu de ces Bijous, qu'il cherchoit à tâtons.
Ce trop heureux Voleur rencontra vos Tetons ;
Et, sans peur que le tems trahit son entreprise,
Il tint longtems ses mains sur cette belle prise.

Si bien que, le voïant à ce point s'oublier,
On douta s'il cherchoit la Gorge ou le Collier.
Par cet attouchement son ame chatouillée
Est de son arrogance à l'instant dépouillée.
A peine il lui souvient de quel métier il est,
Tant ce nouveau penser & le charme & lui plaît:

SAUVE, dit-il, COCHER, *mon cœur de cette Belle;*
Emmène-là bien vite, & ma crainte avec elle.
Contre elle je défens trop mal ma liberté;
Et tout Voleur est mort, lorsqu'il est arrêté.
Songe que mon trépas est joint à cette flamme;
Et, si quelque pitié reste encor dans son ame,
Touche, & garanti-moi, dans ce funeste jour,
De ce petit Archer, que l'on appelle AMOUR.

A ces mots, le Cocher, laissant aller sa bride,
Vous traîne aveuglément où sa fraieur le guide;
Et fait si bien agir & la main & la voix,
Qu'il vous tire de mal & de crainte à la fois.

Voilà votre avanture, adorable Merveille,
Et l'effet d'une Gorge, à nulle autre pareille.
Admirés, admirés l'orgueil de ces Tetons,
Qui, parmi des Filoux armés de mousquetons,
Au plus méchant d'entre eux ont fait rendre les armes;
Et conservé par tout l'empire de vos charmes:
Mais ne les cachés plus avecque tant de soin,
Puisque les découvrir vous sert tant au besoin.

III.

MADRIGAL.

Il veut posséder seul le cœur de sa MAITRESSE.

SI vous voulés que toujours je vous aime,
Il faut vous donner tout à moi.
L'AMOUR impose cette loi ;
Car pour vous ma flâme est extrême,
Pour vous seul je fais des vœux ;
Et, quand vous m'aimerés de même,
Vous n'en pourés pas aimer deux.

IV.

STANCES.

M. DE G. se plaint de sa Mère, qui s'opposoit à son amour pour Mad^lle. DE P*.*

C'EST par trop consulter la Raison importune,
Chimériques RESPECTS, Phantômes, éloignés-vous;
SENTIMENS d'une ame commune,
Conseillers fâcheux & jaloux,
Ne vous engagés pas aux soins de ma fortune.

MERE de ma douleur, toi dont l'amour me presse,
De règler aujourd'hui mon amour à ton choix;
Il faut que ton empire cesse.
La NATURE perdit ses droits,
Alors qu'elle forma les ieux de ma Maîtresse.

AH! N'espère donc plus d'ébranler ma constance;
N'attaque plus mon ame avecque tant d'effort,
Laisse agir ma persévérance;
Et ne me done point la mort
Par le droit, que sur moi t'a doné ma naissance.

Si tu veux ajouter à l'excès de ma peine,
Viens détruire ce cœur, que j'ai reçu de toi;
A ton propre sang inhumaine,
Fais voir aujourd'hui si je doi
Ma vie à ton amour, & ma mort à ta haine.

C'est à tort que tu veux changer mon avanture.
Quels droits as-tu sur moi, si tu m'ôtes le jour?
Non, non, dans le mal que j'endure;
Je ne reconnois que l'Amour;
Et n'ai plus de respect pour rendre à la Nature.

Qui peut donc faire ombrage à ton humeur altière?
Quoi! Pour être ton Fils, ton ame sans pitié
Peut-elle m'ôter la lumière;
Et, si je t'en dois la moitié,
Cruelle, voudrois-tu me l'ôter toute entière?

V.

SONNET

Sur le danger de voir les ieux d'Iris.

ALORS que le Soleil commence ſa carrière,
Et que de ſes clartés on voit rougir les cieux,
On le peut regarder ; & ſa foible lumière
De raïons éclatans n'offenſe point les ieux.

AINSI, divine IRIS, en leur clarté premiére
Vos regards tourpuiſſans étoient moins radieux ;
Vos beaux ieux reluiſoient d'un éclat glorieux :
Mais l'on ſouffroit leur feu, ſans baiſſer la paupière.

IMPRUDENT que je ſuis ! J'ai cru que leur ſplendeur
N'exciteroit jamais une cruelle ardeur,
Et qu'il ne brûleroient que d'une douce flame.

MAIS leurs traits aujourd'hui ne ſont plus innocens.
Leurs raïons lumineux pénètrent juſqu'à l'ame ;
Et troublent plus l'Eſprit, qu'ils ne troublent les Sens.

VI.

STANCES

Présentées par un PHANTHÔME *vêtu en* EGIPTIENE, *à un* CAVALIER *Prisonier à la* BASTILE, *lequel pensoit voir une belle* DAME *à travers une grille.*

CAVALIER, que la *Parque* joue;
A qui les *Destins* font la moue,
N'es-tu pas berné par tes ieux;
Et ta vaine attente dupée,
Ne rend-elle pas en ces lieux
Ton nés plus long que ton Epée.

Tu pensois que ton ame ardente
Verroit la flame étincellante,
Dont luit un Astre sans pareil;
Et, voïant ma face si sombre,
Au lieu de trouver ton Soleil,
Tu n'as rencontré que son ombre.

Ne ris pas pourtant de ma mine.
Je suis la fameuse Devine,
A qui Phébus son art apprit.
Je suis laide : mais je suis sage ;
Et le jour est dans mon esprit,
Si la nuit est sur mon visage.

Je sais la Science magique
Bien mieux que cette Urgande antique ;
Je lis ce qui n'est que pensé.
Les choses, faisables, ou faites
Du présent, futur ou passé,
Sont écrites dans mes tablètes.

Je sais quel Astre en ta naissance
A répandu son influence ;
Je sais quels furent tes destins ;
Je sais que tu viens d'un bon Père,
Et que tu n'as pas tant de mains
Qu'en avoit autrefois ta Mère.

La *Hollande* a vu ton courage,
Croissant à l'égal de ton âge,
Faire nargue à tous les hazards ;
Et ta valeur victorieuse
Te marquer dans le champ de Mars
D'une balafre glorieuse.

L'ESTIME de tes faits de guerre
Galopoit par toute la terre;
Quand la *France*, à ce bruit nouveau,
Te voïant si brave & fidèle,
Pour bien défendre ce Château
T'y voulut mètre en sentinelle.

DEPUIS j'ai vu ta vigilance
Faire bon guet pour sa défense;
Rien n'a diverti tes travaux;
Mais je vois dans mes Prophéties,
Que, n'y soûtenant point d'assauts;
Tu voudrois faire des sorties.

JE sais que ton humeur guerrière
Dans une plus grande carrière
Veut tes proüesses étaler;
Et que, pour courir aux batailles,
Tu voudrois pouvoir avaler
Les obstacles de ces murailles.

MAIS console tes destinées;
La girouëte des années
S'en va tourner à d'autres vents;
Et l'Almanach de ta fortune
Te promet changement de tems,
Au premier quartier de la Lune.

Le Dieu, qui régit cet Empire,
Trouvant ta valeur à redire,
Voit bien qu'il lui reſte ce point ;
Et qu'un Cavalier d'importance,
Que tu caches ſous ton pourpoint,
Manque à la gloire de la *France*.

Bientôt te mêtant en campagne,
Il fera trembler l'*Allemagne* ;
Et, s'il te renferme aujourd'hui,
C'eſt une marque avantageuſe,
Puiſqu'il te garde en cet étui,
Comme une Pierre précieuſe.

Attendant ta grandeur future,
Jouis de ta bone avanture ;
La Cour a rendu ſes Arrêts ;
Et je jure ma tête noire
Que, ſi mes diſcours ne ſont vrais,
Je ſerai plus blanche qu'ivoire.

Cependant, morgue ta triſteſſe,
Fais voir qu'elle a trop de foibleſſe
Pour ton eſprit chevaleureux.
Songe à bien chanter ton ramage ;
Et tu verras le jour heureux,
Que tu ſortiras de ta cage.

VII.

SONNET.

L'Image qu'il se forme de la beauté de sa MAITRESSE, *étant dans l'impossibilité de la voir, ne sert qu'à redoubler son tourment.*

GÉMISSANT sous le faix d'une triste avanture,
Désespérant de voir celle pour qui je meurs;
Je m'en fais un tableau, pour tromper mes douleurs,
Des plus rares objets que produit la Nature.

JE vois dans le Soleil ses regards en peinture,
L'éclat de son beau teint dedans l'émail des Fleurs.
Sa jeunesse paroît dans la belle verdure,
Que produit le Printems par ses douces chaleurs.

MAIS ce tableau, bien loin d'adoucir mes ennuis,
Ne fait rien qu'augmenter la douleur où je suis,
En donant plus d'ardeur au desir qui me presse.

VOUS, qui la faites voir avecque tant d'appas,
FLEURS, PRINTEMS, beau SOLEIL, rendés-moi ma Maitresse,
Ou, si vous ne pouvés, ne me la montrés pas.

VIII.

STANCES.

Il presse sa MAITRESSE *de chercher, pour le satisfaire, à tromper la vigilance d'un Mari jaloux.*

JE ne mentirai point ; & ma tristesse extrême
Qui croît de jour en jour,
Et mes secrets soûpirs, & cette couleur blême,
Sont des effets d'amour.

DES que je vis l'objet que ma constance fâche,
Je me vis enflamé.
Depuis ma passion n'a point eu de relâche,
Et j'ai toujours aimé.

ON dit qu'AMOUR est doux, & que dans son Empire
Règne la VOLUPTÉ :
Mais, si quelque douceur tempère son martire,
Je n'en ai rien goûté.

ON a vu dans les fers ma pauvre Ame asservie,
Sans m'avoir consolé ;
Et je n'ai jamais eu qu'un baiser en ma vie,
Encor l'ai-je volé.

IL eſt vrai que je pris ſur deux vermeilles roſes
Des biens ſi précieux,
Qu'on ne pouroit prétendre à de plus belles choſes;
Si l'on pilloit les Cieux.

MAIS cette volupté, qui ne faiſoit que naître
Incontinent mourut,
Ne donant pas loiſir de ſe faire connoître
Quand elle diſparut.

EH! C'eſt bien aiſément que ces courtes délices
Sont miſes en oubli.
Facilement de plaiſir dans un an de ſupplices
Peut être enſeveli.

A QUOI me ſert le jour que je reſpire encore?
Ne dois-je pas mourir,
Puiſque, malgré ſes vœux, la Beauté, que j'adore,
Ne me peut ſecourir?

QU'EN ſaurois-je eſpérer, penſât-elle ſans ceſſe
A guérir mon ennui?
Elle peut tout ſur ſoi; mais eſt-elle maîtreſſe
Des paſſions d'autrui?

UN

UN Mari défiant veille toujours sur elle,
Il éclaire ſes pas ;
Et, quelques lieux ſecrets qu'éclaire cette Belle,
Il ne la quite pas.

ESPOIR faux & trompeur, ſors de ma fantaiſie ;
En vain j'ai combatu,
Puiſqu'elle eſt ſi peu libre, & que la JALOUSIE
A l'œil ſur ſa vertu.

PAR les ſubtilités, dont une Femme abonde,
Les Jaloux ſont vaincus ;
Et l'on peut bien trouver des pavots dans le monde
Pour les cent ieux d'ARGUS.

HEUREUX eſt le projet, qui ſur l'AMOUR s'appuie !
Son pouvoir ſouverain
Trouve bien le ſecret de faire entrer la pluie
Dans une Tour d'airain.

VOUS pouriés plus, INGRATE ; & vous auriés la force
De plaire à mon ardeur,
Sans courir aucun blâme, & ſans faire divorce
Avec votre pudeur.

Votre ame hait l'amour, elle le le propoſe
Comme un ſale péché.
Eh! Ne ſavés-vous pas que c'eſt ſi peu de choſe,
Quand il eſt bien caché?

Je ſais que, ſans rougir, vous ne ſauriés comprendre
Le bien que je voudrois:
Mais, pluſtôt que de voir ma miſérable cendre,
Rougiſſés une fois.

A vos rares beautés mon ame eſt aſſervie:
Mais que ſervent ces fleurs,
Si vous n'en jouiſſés; & que me ſert la vie,
Si je la paſſe en pleurs?

Croïés-moi, faiſons mieux; les ſoûpirs & les larmes
Sont pour un autre tems.
Nous vieillirons tous deux. Vous aurés moins de charmes;
Et moi, plus de vingt ans.

Lors je ſentirai moins la ſévère puiſſance
De ce Dieu mon vainqueur;
Et lors, ſi mon amour n'a plus de patience,
Aïés plus de rigueur.

IX.

IMITATION

Non achevée de ces Vers de CATULLE:

Soles occidere & redire poſſunt:
Nobis cum ſemel occidit brevis lux,
Nox eſt perpetua una dormienda.

BIENTÔT ma vie achevera ſon cours;
Le tems pour moi va finir toutes choſes.
Le Soleil tombe & remonte toujours;
L'on voit mourir & renaître les roſes.
Il n'en eſt pas ainſi de nos beaux jours.

X.

CHANSON.

LE JALOUX.

JE ſuis l'exemple des Jaloux,
S'il faut que ce malheur m'aviène,
Lorſque je m'entretiens de vous,
Qu'un autre Amant vous entretiène.

XI.

STANCES

A des Religieuſes réfugiées à PARIS.

OTRES charmantes Priſonières,
Que vos regards ont de lumières!
Que vos ieux ſont pleins de clarté!
Mais quelle entrepriſe eſt la vôtre?
Dès qu'on vous rend la liberté,
Vous nous venés ôter la nôtre.

TRIOMPHÉS, divine CLIMENE.
Je ne ſaurois garder la miène;
Je vous la rens ſans diſputer.
Vos liens me plaiſent plus qu'elle;
Et je ne veux jamais quiter
Une captivité ſi belle.

J'ABHORRE les Afféteries;
Je dédaigne les Pierreries,
Les Velou.s & les Paſſemens.
Tout cela n'a rien que je priſe;
Et je hais tous les ornemens,
Auprès de votre Robe griſe.

Avec cette simple nature,
Qui n'a ni pompe ni dorure,
Il ne vous faut qu'un seul regard,
Pour faire avouer aux Coquètes
Qu'elles sont, avec tout leur fard,
Beaucoup moins belles que vous n'êtes.

Laissés donc vos prisons ouvertes,
Laissés-là vos grilles désertes,
Ne vous cachés plus des Mortels;
Et, si votre bel œil s'afflige
De perdre un Temple & des Autels,
Souffrés que je vous en érige.

XII.

SONNET EN BOUTS-RIMÉS

Sur la mort du PERROQUET *de Madame* DU PLESSIS-BELLIERE.

CI gît qui n'eut jamais un eſprit de . . *chicane*;
Qui ne dona jamais, ni ne reçut . . . . *capot*;
Qui jamais ne porta ſalade, caſque, . . *pot*;
Et ne vêtit jamais ni robe, ni . . . . . *ſoutane*;

DE qui l'habillement fut d'un verd . . . *diafane*,
Et la langue pourtant noire comme un . . *tripot*;
Qui n'étoit pas muet, ainſi qu'eſt un . . . *Chabot*;
Dont le diſcours n'étoit ni ſacré, ni . . . *profane*.

IL ſe tenoit debout, ainſi qu'un . . . . *Coquemard*;
Et, bien plus enjoué que n'eſt un . . . *Jaquemard*,
Il appelloit, Colin, Nicole, Jeanne . . *Barbe*.

C'ETOIT un PERROQUET, dont le fatal . . *débris*
Fait que de déſeſpoir je m'arrache la . . . *barbe*,
Et tapiſſe de deuil juſques à mes . . . . *lambris*.

XIII.

EPIGRAMME

*A M. ***, qui demandoit une Jupe.*

CLORIS, cherchés ailleurs vos dupes.
Me prenés-vous pour un Lourdaut des champs ?
J'aime bien à lever des jupes :
Mais ce ne fut jamais chés les Marchands.

XIV.

MADRIGAL.

Sur une belle GUEUSE.

AMARANTE, riche en beautés,
Mais pauvre des biens de fortune
Demande ses néceſſités
D'une grace ſi peu commune,
Qu'il faut à ſes attraits, qui charmeroient les Dieux,
Ou qu'on ouvre la bourſe, ou qu'on ferme les ieux.

XV.

CHANSON

A une DAME, *soupçonée d'avoir un engagement*

IRIS, montrés-moi, de grace,
Le chemin de votre cœur.
Pour y trouver une place,
Aurois-je assés de bonheur ;
Non ; je sais tout ce qui s'y passe.
Un autre en est le vainqueur.

CET Amant, que j'appréhende,
Seroit-il si fortuné !
Ah ! Que sa victoire est grande,
Si vos mains l'ont couroné !
Ah ! Ce Cœur, que je vous demande,
Ne l'avés-vous point doné !

XVI.

CHANSON.

Nécessité d'aimer.

Que fais-tu dans ce beau séjour ?
Tu pers ton tems, Silvie.
Sans goûter les plaisirs d'Amour,
Veux-tu passer ta vie ?
Ne veux-tu pas songer
A choisir un Berger ?

On vivroit toujours en langueur,
Si l'on étoit si sage ;
Et la Beauté sur la Laideur
N'auroit point d'avantage.
Ne veux-tu pas songer
A choisir un Berger.

XVII.

CHANSON.

Que l'amour ne s'entretient que par l'uſage, que l'on fait des ſentimens, qu'il inſpire.

SOUS vos loix l'AMOUR me range ;
Je vous ai doné ma foi :
Mais c'eſt une choſe étrange
Qu'un pauvre Amant ſans emploi.
Il faut enfin que je vous change,
Si vous ne changés pour moi.

XVIII.

EPIGRAMME

A un RIVAL, *très bon Ecrivain.*

ECLAIRÉS-moi d'une ſeule étincelle
De ce beau feu, qui brille en votre eſprit.
Si, comme vous, je couchois par écrit ;
Je coucherois, comme vous, avec elle.

XIX.

VAUDEVILLE

Sur l'Air des Je le crois bien, *&c.*

QUE CÉSAR autrefois ait subjugué la France
Par sa sage conduite & sa rare prudence ;
Je le crois bien :
Mais qu'il eût entrepris d'en faire la conquête,
S'il eût en son chemin trouvé LOUIS en tête ;
Je n'en crois rien.

QUE des plus grands Héros & des plus grands Monarques
On voie en MONSEIGNEUR briller toutes les marques ;
Je le crois bien :
Mais que, quel qu'il puisse être, il n'ait pas fort à faire,
A marcher dignement sur les pas de son Père ;
Je n'en crois rien.

XX.

SONNET

Sur la maladie & la guériſon de de M. L. M.

AMANS, qui dans les maux, dont MANON eſt atteinte,
Perdés le ſouvenir de ceux que vous ſentés ;
Ce n'eſt plus à préſent contre ſes cruautés,
Mais c'eſt contre le Ciel, que ſe fait votre plainte.

DANS les rigoureux froids, d'où ſa chaleur éteinte
Se rallume aux ardeurs de ſes ſens agités,
Vous ſouffrés beaucoup plus, qu'alors que ſes beautés
Vous brûloient d'eſpérance & vous geloient de crainte.

JE vous annonce, AMANS, de finir vos douleurs,
De bannir vos ſoûpirs, & de ſécher vos pleurs.
Mon charme eſt enfermé dans trois mots de nouvelle.

EN vos plus grands malheurs ne vous plaignés de rien.
Ne vous écriés plus: *Que* MANON *eſt cruelle* !
Vous êtes trop heureux ; MANON ſe porte bien.

XXI.

SONNET

Sur le même sujet.

MANON se porte mieux. Ah! Quel sujet de joie!
Ainsi qu'avant son mal, son visage est charmant;
Je vous l'annonce, AMANS. Ah! Quel étonement,
Qui, sans la foi des ieux, ne permet pas qu'on croie!

SI la Fièvre en son corps toute sa rage emploie,
Les roses & les lis dans tout ce changement
N'ont sèché ni flétri, non pas même un moment,
Dans les feux & glaçons dont elle étoit la proie.

LES beautés de MANON ont le destin des Cieux.
Les Vapeurs quelquefois les dérobent aux ieux:
Mais ne touchent jamais à leur grace immortelle.

APRES que le Soleil s'est quelque tems caché
Dans l'horreur d'une nuit qui nous semble éternelle,
Il se lève aussi beau, comme il s'étoit couché.

XXII.

SONNET IRRÉGULIER

Sur une BELLE PERSONE *affligée de la mort de ſon Frère.*

CALISTE, aimable en toutes choſes,
Embellit même les douleurs.
La triſteſſe éclate en ſes roſes,
Et ſes leux ſont rire les pleurs.

IL ſemble à voir ſes nouveaux charmes,
D'un beau jour voiſin de la nuit;
Que l'Aurore verſe des larmes;
Ou qu'il pleut, quand le Soleil luit

CETTE belle Mélancolique
Plaint la perte d'un Frère unique;
Qui n'eut point de comparaiſon:

MAIS, à voir ſa grace adorable,
On peut dire avecque raiſon
Quelle porte un deuil agréable.

XXIII.

CHANSON.

Il se plaint de n'obtenir aucune faveur de sa MAITRESSE.

INGRATE rien ne vous touche,
Ni mes pleurs, ni mes soûpirs.
Vous défendés à ma bouche
D'aller où vont mes desirs.
Quités cette humeur farouche,
Qui s'oppose à mes plaisirs.

XXIV.

MADRIGAL.

Il demande qu'aucun autre AMANT *de sa* MAITRESSE *ne soit mieux traité que lui.*

C'EN est fait; il me faut mourir,
Et le seul désespoir s'offre à me secourir:
Mais, puisqu'à vos faveurs je ne dois plus prétendre;
Accordés du moins à ma foi
Le souhait du Grand ALEXANDRE.
Que jamais Conquérant n'aille plus loin que moi!

XXV.

SONNET

Sur une belle QUÊTEUSE.

DE quel charme nouveau, mon AME, es-tu bleſſée?
Quelle Divinité, paroiſſant en ces lieux,
T'arrache des regards que tu ne dois qu'aux Dieux,
Et dérobe aux Autels ta vue & ta penſée?

A QUELLE extrémité te vas-tu voir forcée?
PHILIS nous tend les mains: mais ſes ſuperbes ieux
Captivent les *Eſprits les plus ambitieux.*
Evite, évite-là, ſi tu n'es inſenſée.

CIEL! Qui peut éviter des attraits ſi puiſſans?
Ils ont frapé mon cœur auſſi-tôt que mes ſens.
Je croiois ma franchiſe à l'abri dans un Temple,
Fondé ſur les reſpects, qu'on doit aux Immortels:
Mais cet Ange mortel, qui n'eut jamais d'exemple,
M'en a ravi l'uſage aux pieds de leurs Autels.

XXVI.

CHANSON.

Qu'il eſt dangereux de voir une BELLE, *& que c'eſt un danger agréable.*

JE ſens naître en mon cœur
Une douce langueur.
Ah, belle INHUMAINE!
Tu me veux enflamer.
Détourne tes yeux, CLIMENE;
Ils forcent d'aimer.

POUR détourner tes yeux,
Mon cœur n'en eſt pas mieux,
Que c'eſt une peine
Bien douce à ſouffrir!
Encore un regard, CLIMENE,
Duſſai-je en mourir!

XXVII.

ODE

Imitée de celle d'HORACE :

Ulla si juris tibi pejerati
Pœna, BARINE, nocuisset unquam, &c.

J'AI reconnu, PHILIS, ton humeur infidèle
Et tes déguisemens.
Si, pour fausser ta foi, tu paroissois moins belle ;
Je croirois tes sermens.

POUR toi le nom d'Ingrate est une foible injure ;
Et, pour ne point mentir,
C'est dans la trahison, que ton ame parjure
Cherche à se divertir.

MAIS ton crime te plaît ; &, quoi que je te die
De ta légèreté,
Tu crois qu'elle te pare, & que ta perfidie
Relève ta beauté.

La foule des Amans, pour être si changeante,
Ne te presse pas moins.
En secret, en public, la Jeunesse galante
Te done tous ses soins.

Mille Cœurs de vingt ans te rendent leurs hommages;
Et soûpirent pour toi;
Quand les premiers Amans, qui sont entre deux âges,
Te conservent leur foi.

Les Pères ont souvent ces amours décriées;
Ils tremblent pour leur Fils.
Tu tiens en crainte aussi les jeunes Mariées
Pour leurs jeunes Maris

XXVIII.

ODE EN DIALOGUE,

Imitée de celle d'HORACE :

DONEC gratus eram tibi, &c.

TIRCIS.

QUAND tes beaux ieux me trouverent aimable ;
Quand tes faveurs étoient toutes pour moi,
A mon bonheur rien n'étoit comparable.
J'étois, IRIS, plus heureux que le Roi.

IRIS.

LÉGER TIRCIS, que ta plainte eſt cruelle !
Ne me dis point que j'ai manqué de foi.
Quand je croïois ta paſſion fidèle,
J'étois encor plus heureuſe que toi.

TIRCIS.

LE luth, la voix, la beauté de SILVIE
Font aujourd'hui ma joie & mes amours ;
Et je voudrois, pour allonger ſa vie,
Finir la mienne au plus beau de mes jours.

IRIS.

LE beau DAPHNIS m'aime avecque tendreſſe ;
Et pour DAPHNIS mon cœur n'eſt pas cruel.
Mon cher Amant ſait bien que ſa Maîtreſſe
Mourroit cent fois pour le rendre immortel.

TIRCIS.

TREVE d'aigreur ! Moi-même, je me blâme
De perdre un tems propre à faire la paix.
Si je pouvois règner ſeul en ton ame,
Tu me ſerois plus chere que jamais.

IRIS.

BIEN que tu ſois inconſtant & colère,
Et que DAPHNIS ait de quoi me charmer ;
Ingrat AMANT, prens le ſoin de me plaire ;
Je ſuis encore toute prête à t'aimer.

XXIX.

CHANSON

A MADEMOISELLE DAUMALE.

Vous prêchés dans la Cabale
Contre le Dieu des Amours:
Mais ſa bonté ſans égale
Vous le pardone toujours;
Car vos attraits, très divine DAUMALE,
Détruiſent tous vos diſcours.

XXX.

CHANSON

Sur le retour du PRINTEMS.

Les fleurs & la verdure
Sont déja de retour;
Et toute la NATURE
Se pare pour l'AMOUR.

XXXI.

STANCES

Pour M. L. C. D. P.

A une DAME ANGLOISE réfugiée en FRANCE, pendant les troubles de son païs.

SI je vis sous les dures loix
De vos ieux, ces beaux ieux Anglois;
Dont la rigueur me désespère;
Mes sens n'en sont point ébahis.
IRIS, vous êtes étrangère;
Mais l'amour est de tout païs.

Le souvenir est effacé
De tout le désordre passé,
Et de nos batailles sanglantes.
Je ne connois pour mon repos
Que deux Nations différentes,
Les Honnêtes-Gens & les Sots.

Mais, BEAUX IEUX, qui causés ma mort,
Usés de votre passeport
Avec un peu moins de licence;
Et gardés que votre beauté
Ne viole dans notre *France*
Le droit de l'Hospitalité.

SANS exposer tant de *François*
A la cruauté de vos loix,
Retournés dans votre Province;
Et faites sentir mon tourment
Aux Ennemis de votre Prince,
Aux Rebelles du Parlement.

XXXII.

EPIGRAMME

Contre un MÉDISANT.

BIEN que PAUL soit dans l'indigence;
Son envie & sa médisance
M'empêchent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre.
Il ne trouve plus à manger:
Mais il trouve toujours à mordre.

XXXIII.

EPIGRAMME.

La Conquête aisée.

J'ai trouvé dans mon voisinage
Des ieux doux, un teint délicat,
Une Inhumaine de Village,
Qui, pour un panier de Muscat,
Adoucit son humeur sauvage,
Quand elle est loin d'un Avocat
Qui la recherche en mariage.

* *

EPIGRAMME,

En réponse à la précédente.

DIEUX! *Que je plains cet Avocat;*
Qui veut avoir en mariage
Votre Inhumaine de Village,
Car celle qui, pour du Muscat,
Adoucit son humeur sauvage,
Peut, pour un mets plus délicat;
En accorder bien d'avantage.

XXXIV.

SONNET.

Moïen d'accorder la VERTU *&* le VICE.

A LA fin votre indifférence
Ne s'oppose plus à mes vœux ;
Et j'obtiendrai la récompense,
Que prétend mon cœur amoureux.

MAIS certain point de conscience
Rend encor mon bonheur douteux.
Hélas! Qu'un peu de violence
Nous feroit grand bien à tous deux!

QUAND l'amour fougueux me transporte,
Si je vous prenois à main forte ;
Après avoir bien combattu,
Vous auriés, aimable CLARICE,
Le mérite de la Vertu,
Et le plus doux plaisir du Vice.

XXXV.

SONNET.

Que sa bone santé sera la cause de sa mort.

PHILIS, d'un petit mal voulant borner le cours,
S'en va prendre des Eaux pour devenir plus saine ;
Et moi, dont la douleur est toujours inhumaine,
Je demeure en ces lieux dépourvu de secours.

CE triste éloignement abregera mes jours;
En se voulant guérir, elle augmente ma peine.
Je n'ai guère à souffrir ; & ma mort est certaine,
Puisque je vois partir l'objet de mes amours.

QUE n'ai-je quelque mal, pour faire ce voïage !
Mes ieux verroient toujours la Beauté, qui m'engage ;
Ce seroit un sujet d'accompagner ses pas.

POUR me porter trop bien, ma douleur est mortelle ;
Et dans ma passion mon avanture est telle,
Qu'à la fin ma santé causera mon trépas.

XXXVI.

EPIGRAMME

Contre une COQUETE.

BIEN qu'IRIS m'ait promis une amitié parfaite,
A mille autres Amans elle fait les doux ieux.
Ah! C'eſt être haï des Dieux,
Que d'être aimé d'une Coquète!

XXXVII.

EPIGRAMME

A la même.

La Promenade à contretems.

JE ne ſaurois vous pardoner
Le régal, qu'à Saint-Cloud PAUL vient de vous doner;
C'eſt le plus dégoutant de tous les Eſprits fades.
Vous aimés trop les promenades,
IRIS; allés vous promener.

XXXVIII.

EPITRE EN STANCES

A MONSIEUR SARAZIN,

Pour l'inviter à dîner.

AMI, je te demande au vrai
Si tu ne vis plus en *Europe*.
Pour savoir quand je te verrai,
J'ai fait tirer ton horoscope.

SARAZIN, quand je t'appeçoi,
Mon cœur ressent mille allegresses ;
Et, si tu viens manger chez moi,
Je te mangerai de caresses.

NOUS n'aurons ni poisson ni ris :
Mais nous aurons de bone viande ;
Et tu repaîtras nos esprits
De nouriture plus friande.

NOUS ne sommes pas de ces Sots,
Que les Jeûnes rendent éthiques.
Nos Estomacs sont Huguenots :
Mais nos Cœurs sont bons Catholiques.

ENTRE les Vins & les Jambons,
Disputons peu de la colère
Des Autriches & des Bourbons,
Des Barberins & du Saint Père.

LES Sages, qui suivent les loix
Du grand & divin EPICURE,
Cherchent moins les secrets des Rois,
Que les secrets de la Nature.

MON plaisir, le verre à la main
Et la serviète sur la tête,
Te fera connoître soudain
Quel est le Dieu de notre fête.

DE moi, je chanterai des mieux,
Bien que ma voix soit pitoïable,
Que l'AMOUR est entre les Dieux,
Un Dieu qui ne vaut pas le Diable.

PUISQU'ON ne voit plus à Paris
Que des Maitresses infidèles;
Il faut décoiffer ses CLORIS,
Et ne se coiffer jamais d'elles.

APRES que nous aurons chanté,
Nous dirons Sonnets & Ballades;
Et boirons tant à ta santé,
Que nous en serons tous malades.

XXXIX.

SONNET.

Que sa MAITRESSE *est pour lui toute chose.*

JE possède, il est vrai, des Maisons à la Ville,
Des Jardins aux Faubourgs, & des Terres aux Champs;
J'ai l'estime du Peuple & la faveur des Grands;
Et, & comtant mes Aïeux, j'en comte plus de mille.

IL est vrai, j'ai l'esprit agréable & fertile;
Oui, ma Prose & mes Vers doivent forcer les ans,
Et des siècles futurs faire mes partisans:
Mais ce comble de biens m'est un faix inutile.

CES trésors éclatans de la Terre & des Cieux
Ne valent pas, SOPHIE, un regard des beaux ieux,
Dont je sens les effets & respecte les causes.

VOUS êtes toute seule, & ma gloire, & mon bien;
Et, comme vous avoir, c'est avoir toutes choses,
Posséder tout, sans vous, c'est ne posséder rien.

XL.

CHANSON A BOIRE.

Qu'on trouve dans l'Amour & dans le Vin le remède à toutes ſes peines.

NOUS blâmons les Ambitieux,
Contens de l'état où nous ſommes.
La Gloire eſt faite pour les Dieux;
Les Plaiſirs ſont faits pour les Hommes.
Le moïen de paſſer un jour,
Sans boire & ſans faire l'amour!

DU bon tems prenons notre part;
Chaque Saiſon *nous y convie.*
L'on ne peut trop tôt ni trop tard
Goûter les douceurs de la vie.
L'on ne ſauroit vivre content
Qu'en buvant, mangeant & chantant.

DEITÉS, de qui les Mortels
Reçoivent des faveurs ſi grandes,
Si vous voulés que vos Autels
Soient parfumés de nos offrandes;
Donés-nous toujours la Santé,
Chère entière & la Liberté.

TACHONS d'échaper aux malheurs,
Dont notre vie eſt traverſée.
Changeons les épines en fleurs;
Et mètons-nous dans la penſée,
Que le Jeu, l'Amour & le Vin
ſont les ennemis du Chagrin.

CHERS AMIS, buvons à longs traits.
Enivrons nos corps & nos ames,
Afin d'oublier nos procès
Et les méchans tours de nos Femmes.
Pour ſe conſoler, il eſt bon
D'étourdir par fois la Raiſon.

QUAND on peut règler ſes deſirs,
Le Bon-Sens fait voir, ce me ſemble,
Que la Sageſſe & les Plaiſirs
Me s'accordent pas mal enſemble;
Et que l'Amour & le bon Vin
Sont les ennemis du Chagrin.

XLI.

CHANSON.

Simptômes d'amour.

Vous n'êtes pas heureuſe
Dans ce charmant ſéjour !
Êtes-vous amoureuſe ?
Vous rêvés tout le jour !
Ah ! L'on n'eſt pas ſi rêveuſe,
Quand on n'a point d'amour.

XLII.

EPIGRAMME

A une DAME *en réputation de piété, en lui envoïant les* Œuvres de CLEMENT MAROT, *qu'elle lui demandoit.*

Les Œuvres de Maître CLÉMENT
Ne ſont pas gibier à Dévote.
Je vous les prête ſeulement,
Gardés bien qu'on ne vous les ôte.
Si quelqu'un vous les eſcamote,
Je le done au Diable ASTAROT.
D'autres ſont fous de leur MAROTE;
Moi, je le ſuis de mon MAROT.

XLIII.

MADRIGAL,

OU

CHANSON.

Danger de voir & d'entendre une BELLE PERSONE, *qui chantoit bien.*

MES IEUX, vous regardés CLORIS ;
Mon CŒUR, vous songés à ſes charmes ;
Vous l'entendés chanter ; hélas ! vous êtes pris.
Rendés, rendés les armes.
Ah, mon CŒUR ! Ah, mes IEUX ! c'étoit trop hazarder,
Que de l'entendre & de la regarder.

* *

SONNET

D'UN AUTEUR INCONNU.

Raiſon de craindre également d'apprendre ſi l'on eſt aimé, ou ſi l'on ne l'eſt pas.

IL faut donc vous aimer, adorable INHUMAINE,
Et ſoûmètre à vos loix mon eſprit & mes ſens;
Et, ſans rien eſpérer que mépris & que haine,
Adorer pour jamais vos charmes tout-puiſſans.

BEAUX IEUX, *doux Enchanteurs, Aſſaſſins innocens*
Interprètes divins des penſers de ma Reine,
Doux & cruels Auteurs des tourmens que je ſens,
Dites-moi quel ſera le ſuccès de ma peine.

*M'*AIMERA-*t-elle, ou non? Ah! Ne le dites pas;*
Si vous vous déclarés, je trouve le trépas.
BEAUX IEUX, *ne parlés point, encor que je vous preſſe.*

NE contentés jamais mon funeſte deſir;
Car ſi vous dites, Non, *je mourrai de triſteſſe;*
Et ſi vous dites, Oui, *je mourrai de plaiſir.*

XLIV.

MADRIGAL

Sur le même fond de PENSÉE, *que le* SONNET *précédent.*

Je mourrai de trop de desirs,
Si je la trouve inexorable.
Je mourrai de trop de plaisirs,
Si je la trouve favorable.
Ainsi rien ne me peut guérir
De la douleur qui me possède.
Je suis assuré de périr
Par le mal, ou par le remède.

XLV.

CHANSON.

Que l'Amour lui fait oublier sa mauvaise santé.

AIMÉS, charmante BLONDE.
Goûtés le doux plaisir.
De tous les Cœurs du monde,
Vous avés à choisir.

CELUI, je m'imagine,
Qui vivroit sous vos loix,
Cueilleroit plus d'épine,
Qu'il n'en croît dans nos bois.

TOUT le monde est malade,
En voïant vos beaux ieux.
Moi, je me persuade
Que je m'en porte mieux.

XLVI.

MADRIGAL

A une DAME, *en lui renvoïant des Vers de* SARAZIN.

APRES les Vers, que j'ai lus
IRIS, je n'en ferai plus?
Qui méritent votre eſtime;
Ma MINERVE eſt en priſon.
SARAZIN m'ôte la Rime,
Et vous m'ôtés la Raiſon.

XLVII.

CHANSON.

Jalousie causée par l'absence.

OLIMPE, je n'ai point de paix,
Absent de vos beautés parfaites;
Et je ne sais ce que je fais,
Quand je ne sais ce que vous faites.

XLVIII.

EPIGRAMME

Contre une Dame, qui l'avoit offensé.

LISE a beau faire la mignarde;
Chaque jour elle s'enlaidit.
Ce n'est pas que je la regarde:
Mais tout le monde me le dit.

XLIX.

CHANSON.

Inquiétude d'une AMANTE, *sujet de* JALOUSIE.

TIRCIS voïoit un jour sa Bergère inquiète ;
Et lui disoit : « Ingrate ANNETE,
» C'est un autre Berger qui cause votre ennui.
» Vous n'aimés plus que sa Musète.
» Si vous portés cette Houlète,
» Peut-être qu'elle vient de lui.
» Quand vous allés dans cette plaine,
» Quand vous cherchés ces troupeaux avec soin ;
» Ah ! vous n'êtes que trop certaine,
» Que le Berger n'en est plus loin ».

L.

EPIGRAMME

Contre un AMI IMPRUDENT.

J'AI de ton amitié des preuves malheureuses.
Ton zele, cher AMI, me perd absolument.
Que les Vertus sont dangereuses,
Dans un Homme sans jugement !

LI.

CHANSON.

*Que l'on ne doit pas se plaindre de l'*AMOUR.

C'EST bien à tort que l'on se plaint d'AMOUR.
Quoique je brûle nuit & jour,
PHILIS, mon bonheur est extrême.
Rien ne fâche les vrais Amans.
Je ne ressens point de tourmens;
Ou, si j'en ressens, je les aime.

LII.

SONNET.

Puissance des PLEURS *d'une* FEMME.

PHILIS, que des Oiseaux charme le doux ramage,
A nourir un Linot mètoit tous ses plaisirs :
Mais un jour, par malheur, lorsqu'elle ouvrit sa cage,
Sa fuite fut pour elle un sujet de soûpirs.

On le vit s'éloigner jusqu'au prochain bocage,
Porté, ce diroit-on, sur l'aile des Zéphirs.
Que devint lors PHILIS; & quel fut son courage,
Voïant qu'elle perdoit l'objet de ses desirs?

L'ŒIL en pleurs, *Où cours-tu, beau* FUGITIF, dit-elle?
Peut-être en des gluaux embarasser ton aile?
Ces mots pour le Linot furent si plein d'apas,
Qu'en sa prison, chantant, il retourna sur l'heure.
Que cette nouveauté ne vous surprène pas!
C'est le moindre pouvoir d'une Femme qui pleure.

LIII.

SONNET.

Qu'un Homme peut être aimable ſans être beau.

COMTESSE, dont l'indifférence
Me perſécute au dernier point,
Sans ceſſe je penſe & repenſe
D'où vient que vous ne m'aimés point.

EST-ce à cauſe de ce Viſage,
Que Nature n'a pas fait beau?
En récompenſe, je ſuis ſage;
Et de plus, doux comme un Agneau.

JE ſai railler, je ſais médire;
Et, pour peu que vous vouliés rire,
Auſſi-tôt j'y fais tous mes efforts.

FAUT-il, pour demi-pied de face,
Faire enrager cinq pieds de corps,
Qui vaut bien qu'on le ſatisfaſſe!

LIV.

MADRIGAL

A Monsieur CONRART, *Secrétaire de l'*ACADÉMIE FRANÇOISE.

QUE sert l'Esprit, que sert la Probité,
Quand la Douleur nous met à la torture?
Illustre AMI, permets que je murmure,
Ton mal te traite avec indignité;
Et la Vertu reproche à la Nature
Le peu de soin qu'elle a de ta santé.

* *

RÉPONSE

De Monsieur CONRART aux Vers précédens.

DANS les douleurs, dont je suis tourmenté;
Je ne fais plus ni plainte, ni murmure;
Car tes beaux Vers, par leur douce imposture,
Mettent l'Esprit en telle liberté,
Que, bien qu'on ait le Corps à la torture,
On croit le Mal plus doux que la Santé.

LV.

STANCES

A UNE DAME.

Il lui rend comte de sa maladie, qui n'affoiblit point sa passion.

VOTRE bonté me persuade
Que vous plaindrés un Malheureux ;
Qui, dans un Corps foible & malade,
Conserve un Esprit amoureux.

LA Joie est un bien, que j'ignore ;
Je me sens tout prêt d'expirer ;
Cependant il me reste encore
La force de vous desirer.

QUELQUE douleur qui me tourmente,
J'aimerai jusques au trépas ;
Et, si ma vie est languissante,
Mon affection ne l'est pas.

POUR adoucir mes destinées,
J'oppose l'amoureuse ardeur
A ces Vapeurs empoisonées,
Qui sans cesse attaquent le cœur.

SANS vous, dans ce triste martire
J'aurois déja perdu le jour.
Si je parle, si je respire,
Je dois ma vie à mon amour.

CEPENDANT, s'il faut que je meure
Dans ces pitoïables langueurs,
Voudrés-vous, à ma dernière heure,
Mouiller mon chevet de vos pleurs?

NE prendrés-vous point l'épouvante,
Quand je vous tendrai foiblement
Une main glacée & mourante,
Prêt à tomber au monument?

POUR un secours si nécessaire,
Où la feinte est hors de saison,
La plus sage ne garde guère
De mesure avec la Raison.

Méprisés la peur & la honte
Des reproches de vos Censeurs.
Vous retrouverés votre comte
Dans l'innocence de vos mœurs.

Ma mort ne sera pas sans joie ;
Si vous contentés mon desir ;
Heureux, pourvu que je vous voïe,
En rendant le dernier soûpir !

LVI.

QUATRAIN.

Préférer ceux qui conseillent à ceux qui flatent.

Ouvre librement ton cœur
A l'Ami qui te conseille ;
Et songe que le Flateur
Tend un piége à ton oreille.

LVII.

INSCRIPTION

Pour la première face du Pied-d'Eſtal d'une Statue d'APOLLON, placée dans un Jardin.

Le Dieu parle.

PARMI ces arbres & ces fleurs
Je cherche une Beauté cruellement armée,
DAPHNÉ, que j'ai pour ſes rigueurs
En Laurier transformée.
Le ſouvenir de mon amour
Me cauſe une douleur profonde.
Je ne puis lui rendre le jour,
Moi ! qui le done à tout le monde.

LVIII.

INSCRIPTION

Pour la ſeconde face.

CE Dieu viſible, auteur de la lumière,
Se montre à nous du matin juſqu'au ſoir :
Mais JUPITER eſt la cauſe première,
Que nul ne peut ni comprendre ni voir.

LIX.

INSCRIPTION

Pour la troisième face.

APOLLON amoureux de LEUCOTHOÉE.

LA Nimphe a mis APOLLON dans ses fers.
Ce Dieu, capable de foiblesse,
Ne donne plus qu'à sa Maîtresse
Les soins, qu'il doit à l'UNIVERS.

LX.

INSCRIPTION

Pour la quatrième face.

FRAGMENT.

OMBRE du Créateur & lumière du monde.

* * * * * * * *
* * * * * * * *
* * * * * * * *

LXI.

INSCRIPTION

Pour une Statue de DIANE *au milieu d'un bois.*

L'AMOUR, en chaſſant même, occupe ſa penſée;
Et, malgré toute ſa pudeur,
Cette chaſte Déeſſe eſt encore bleſſée
Du trait, qu'ENDIMION a laiſſé dans ſon cœur.

LXII.

CHANSON.

*L'*INDIFFÉRENCE *préférable à la* HAINE.

QUOI! Sans vous ſouvenir de moi ni de ma peine,
Vous pouvés paſſer tout un jour!
Haïſſés-moi pluſtôt, CLIMENE.
L'Indifférence eſt en amour
Moins dangereuſe, que la haine.

LXIII.

SONNET

Contre la Cour.

UNE troupe servile, inconstante, folâtre,
Au service d'autrui passe ses plus beaux jours;
Et croit avoir grand'part à la splendeur des Cours
Où l'on voit que le Luxe a doré jusqu'au plâtre.

MAIS, si la Vertu n'est là que Vertu de théâtre,
Le Vice y tient l'empire & porte le velours;
Les Fourbes sont adroits; les Bons, des Esprits lourds
Enfin, pour s'avancer, il faut être Idolâtre.

POUR moi, je m'en retire, instruit à mes dépens
Que de vivre en Esclave est un malheur extrême,
Qu'accompagnent toujours mille soucis flotans.

AUX autres j'ai vécu; je veux vivre à moi-même,
Sans avoir de mes faits l'Univers pour témoin.
Si j'ai moins de plaisir, je n'ai pas tant de soin.

LXIV.

EPIGRAMME.

A une DAME, *qu'une foule d'Amans grossiers assiégeoit à la Campagne.*

ALLEZ, mes VERS, entretenir ce soir
La jeune IRIS, qui fait ma destinée ;
Et dites-lui quel est mon désespoir
De la trouver toujours environée
De cent Fâcheux, qui toute la journée
M'ont dérobé le plaisir de la voir.
Tant de trésors, si précieux, si rares,
Ne sont pas faits pour d'indignes Amans ;
Mais c'est ainsi que, parmi les Barbares,
L'on va chercher l'or & les diamans.

LXV.

CHANSON.

BIEN que mes eſpérances vaines
Faſſent naître en mon cœur d'inutiles deſirs ;
Bien que tes loix ſoient inhumaines ;
AMOUR, tous les autres plaiſirs
Ne valent pas tes peines.

BIEN que ſous l'amoureux empire
Je pouſſe nuit & jour mille & mille ſoûpirs,
Et que mon mal je n'oſe dire ;
Je crois tous les autres plaiſirs
Moins doux que mon martire.

LXVI.

SONNET.

Inconstance des Ieux.

Quand j'apperçus Daphné si pompeuse & si belle,
Dont le brillant éclat eût pu charmer les Dieux,
Ma fidèle Cloris, il est vrai que mes Ieux
Parlèrent à mon Cœur de vous être infidèle.

Il combatoit pourtant cette flame nouvelle,
Et déja du combat sortoit victorieux;
Lorsque votre beauté, qui parut en ces lieux,
Vint punir mes regards d'un dessein si rebelle.

Le Cœur vous fut constant: mais les Ieux trop légers,
Pour avoir admiré des apas étrangers,
M'exposent au danger de perdre votre estime.

Adorable Cloris, seul objet mon vainqueur,
Si jamais la Vertu peut effacer un crime,
Pardonés à mes Ieux pour l'amour de mon Cœur.

LXVII.

STANCES.

A une DAME, *qui demeuroit à* CACHAN *près d'*ARCUEIL, *& qu'il se plaint de ne pas voir.*

NE verrai-je point aujourd'hui
Cette Beauté spirituelle,
Qui fait ma joie & mon ennui,
Qui m'est si douce & si cruelle?

MOQUONS-nous des Esprits malins,
Qui troublent notre destinée.
Faut-il, à force d'être fins,
Ne se voir que deux fois l'année?

TOUS vos raisonemens sont bons:
Mais, n'en déplaise à la Prudence,
Je ne peux goûter des raisons,
Qui me conseillent votre absence.

VOTRE Cœur doit s'émanciper.
Etes-vous encore ignorante
Du plaisir qu'on a de tromper
Une Famille défiante?

Procurés-moi votre entretien,
Dont la privation me tue.
Je borne mon souverain bien
Au seul plaisir de votre vue.

Ah ! Que vous êtes belle à voir ;
Et qu'heureuse seroit ma flâme,
Si j'avois autant de pouvoir
Sur vos sens, que j'ai sur votre ame !

LXVIII.

STANCES

A la même DAME.

BELLE INGRATE, puiſque mes ſoins
Ne touchent point votre tendreſſe ;
Ma conſtance marqueroit moins
De fermeté, que de foibleſſe.

JE ſais le prix de vos apas :
Mais n'en faites point tant la vaine.
Mes cheveux ne blanchiront pas
Au ſervice d'une Inhumaine.

SI votre empire n'eſt plus doux,
Je méditerai ma retraite.
Oui, je me déferai de vous,
Qui triomphés de ma défaite.

C'EST pouſſer trop loin votre orgueil.
Prétendés-vous avec vos charmes,
Voir tarir les ſources d'*Arcueil*,
Pluſtôt que celles de mes larmes ?

JAMAIS je n'irai vous cherchant
Deſſus les bords de ſes Fontaines;
Jamais les Echos de *Cachan*
Ne vous raconteront mes peines.

QUELQUES ſenſibles déplaiſirs
Que vous m'aïés cauſés, SILVIE,
Je n'ai perdu que des ſoûpirs,
Où mille autres perdent la vie.

LXIX.

QUATRAIN,

Sur le SOUVERAIN BIEN.

CELUI-LA goûte en paix le ſouverain bonheur;
Qui peut, ſans embaras ni d'Enfans ni de Femme,
Joindre des lumières de l'Ame
Avec l'innocence du Cœur.

LXX.

MADRIGAL.

A une jeune & belle PERSONE.

CELUI qu'Amour n'a jamais fu charmer,
Pour son repos doit craindre ta présence ;
Et si quelqu'un, IRIS, cesse d'aimer,
En te voïant, il faut qu'il recommence.

LXXI.

EPIGRAMME

Contre les COQUETES.

AU dedans ce n'est qu'Artifice ;
Et ce n'est que Fard au dehors.
Otés-leur le Fard & le Vice ;
Vous leur ôtés l'Ame & le Corps.

LXXII.

STANCES

Pour une jeune FEMME *très coquette.*

QUAND je jure, PHILIS, que vous êtes un Ange,
Je le jure avec vérité :
Mais c'eſt avec regret, puiſque cette louange
Ajoute, s'il ſe peut, à votre vanité.

JE ne m'étone pas de vous voir inſenſible
Au triſte récit de mes maux,
Puiſques vous vous aimés autant qu'il eſt poſſible ;
Et que vous me traités comme un de vos Rivaux.

MON Cœur, que vous brûlés, en ſon ardeur ſurmonte
Tous les Cœurs les plus enflamés.
Il vous cède pourtant ; & confeſſe, ſans honte,
Qu'il vous aime bien moins, que vous ne vous aimés.

MAIS prenés garde enfin qu'en faiſant vos délices
De vous aimer & de vous voir,
Cet amour ne vous mète au nombre des NARCISSES,
Et que vous n'expiriés devant votre miroir.

QUELQU'UN a dit pourtant qu'il vous rend amoureuſe,
Et que vous le rendés heureux;
Et, s'il nous a dit vrai, vous êtes malheureuſe;
Car il n'eſt point aimable, & n'eſt point amoureux.

VOUS pouviés mieux choiſir: mais vous êtes d'un âge,
Où l'on ſe méconte aiſément.
Pour avoir un Mari, l'on n'en eſt pas plus ſage;
Et, tant qu'on eſt Enfant, on eſt ſans jugement.

A VOTRE âge, PHILIS, le mieux en Point de *Gène*
Eſt reçu comme un ADONIS;
Et le plus accompli vous rencontre inhumaine,
Si ſon Habit eſt ſimple, & ſes Canons unis.

LA *Foire* & *Luxembourg*, où l'on vous galantiſe,
Tiènent votre cœur attaché.
Pour vous; manquer au Cours, c'eſt manquer à l'Egliſe;
Et perdre une Aſſemblée, eſt commètre un péché.

LXXIII.

EPIGRAMME.

Accueil hors de ſaiſon.

Voiés à quoi le Sort m'engage
Par un accident tout nouveau!
CLARICE me fait bon viſge,
Quand ſon viſage n'eſt plus beau.
Il faut pourtant que je lui die,
Comme rôle de Comédie,
Quelque petit mot d'amitié.
Je crains l'abord de ſa ruelle;
Et les Dieux ſeront ſans pitié,
Si CLARICE ne m'eſt cruelle.

LXXIV.

SONNET

A une AMIE, *pour l'avertir de ne se point lier avec une* FOLLE.

QUOI que LIVOTINE vous die,
Ne faites point de fondement
Sur l'amitié d'une Etourdie,
Sans honeur & sans jugement.

SA langue a cette maladie,
Qu'elle est toujours en mouvement;
Et son cœur de la perfidie
Fait tout son divertissement.

UN Méchant, s'il n'est sans prudence,
Jamais ne vous fera d'offense,
Qu'il n'ait son profit pour objet.

MAIS un Esprit, qui n'est pas sage,
Vous offensera sans sujet.
Et contre son propre avantage

LXXV.

CHANSON.

NÉCESSITÉ D'AIMER.

AMOUR, je me suis plaint cent fois
Des rigueurs de tes loix.
Ton feu m'étoit insupportable :
Mais, hélas ! je me trompois bien.
Un Cœur est misérable,
Dès le moment qu'il n'aime rien.

LXXVI.

MADRIGAL,

A Madame SCARRON, *depuis* Marquise DE MAINTENON.

BIEN souvent l'Amitié s'enflamme,
Et je sens qu'il est mal-aisé
Que l'Ami d'une belle Dame
Ne soit un Amant déguisé.

LXXVII.

STANCES

A une PRUDE *galante.*

DEPUIS que je porte vos fers,
Tous mes soins ne vont qu'à vous plaire.
On dit que vous aimés les Vers;
Eh bien, IRIS! il en faut faire.

SI je possède le talent
D'une Muse assés délicate,
Et si je puis d'un air *galant*
Dire une vérité qui flate;

JE vai tracer & mètre au jour
Dans ce tableau, que je vous done;
Le mérite de mon amour
Et celui de votre perfone.

AVEC des talens précieux
La Nature vous a formée;
Et vous paroissés à mes ieux
Toute faite pour être aimée.

Vos ieux brûlent toute la Cour,
Malgré vos rigueurs & vos glaces.
Bien que vous soïés sans amour,
Vous en avés toutes les graces.

Vous modérés votre fierté
Par une douceur, qui m'enchante;
Jamais je n'ai vu de Beauté,
Si sévère, ni si galante.

LXXVIII.

CHANSON.

La SÉCURITÉ est le tombeau de l'AMOUR.

Je suis content de vous, CLIMENE;
J'aurois tort d'en être jaloux.
Vous m'ôtés tout sujet de peine;
Cependant je suis las de vous.

QUAND l'Amour est tranquille & sage
Il ne sauroit durer longtems;
Et, pour nous aimer d'avantage,
Vous & moi sommes trop contens.

LXXIX.

STANCES

A MADAME L. M.

L'heureux REFUS.

AVEC tant de beauté vous rejetés mes larmes
Et réſiſtés à mes deſirs,
Que je n'eſpère pas de trouver plus de charmes
Dans vos faveurs & mes plaiſirs.

VOUS avés des rigueurs d'une ſi belle eſpèce,
Que mes deſirs en ſont confus;
Et vous me refuſés avecque tant d'adreſſe,
Que j'en adore ce refus.

Au gré de tous mes ſens, votre rigueur augmente
Votre grace & votre beauté,
De mille autres objets l'humeur la plus charmante
Ne vaut pas votre cruauté.

Vos refus ont l'effet des plus ſenſibles graces.
Ils ont du mérite & du prix ;
Et peuvent embraſer, au milieu de vos glaces,
Les plus indifférens Eſprits.

Si bien qu'en vous faiſant faire ainſi la ſévère,
Votre courroux s'eſt abuſé.
Car, malgré vos rigueurs, PHILIS, au moins j'eſpère
Le plaiſir d'être refuſé.

AINSI je ſuis heureux dedans mon malheur même.
Vos cruautés me font un bien ;
Et donent quelque choſe à mon malheur extrême,
Encor qu'elles ne donent rien.

LXXX.

MADRIGAL.

A une DAME, qui lui reprochoit d'être trop longtems à la Campagne.

AU doux bruit des Ruisseaux, dans les Bois je respire.
C'est là que sur les Fleurs je me viens reposer.
Je ne quiterois pas ces lieux pour un Empire :
Mais je les quiterois, IRIS, pour un Baiser.

LXXXI.

MADRIGAL.

A MADAME M. L. M.

CHACUN parle déja de mon amour extrême ?
Mes soûpirs & mes pleurs le font connoître à tous.
PHILIS, dispensés-moi de le dire moi-même ;
Et croïés que ce bruit ne regarde que vous.

LXXXII.

STANCES

A Madame la Comtesse de la Suze.

COMTESSE, à qui l'AMOUR apprit
L'art d'écrire avecque tendresse,
Et qui seule avés tout l'esprit
Des neuf doctes Sœurs de la *Grèce*;

VOUS consacrés votre loisir
Par des Vers dignes de mémoire
Le *Louvre* en fait tout son plaisir;
Et le *Parnasse* en fait sa gloire.

SAPHO, par son esprit charmant,
S'acquit une gloire immortelle;
Mais rien que le tems seulement
Ne vous fait aller après elle.

VOTRE Ame a de riches trésors ;
Toute la *France* le publie :
Mais, pour songer à ceux du Corps ;
Assés souvent je les oublie.

VOS Vers, qui raviſſent la Cour,
Touchent les Cœurs les plus sauvages.
J'aime pourtant mieux voir l'AMOUR
Dans vos Ieux que dans vos Ouvrages.

L'ESPRIT eſt un rare talent :
Mais il faut que l'objet nous rie.
Si le Viſage n'eſt galant,
Malheur à la Galanterie !

VOUS avés de quoi nous charmer
Sans que la *Muſe* vous ſeconde.
Qui ſait l'art de ſe faire aimer,
Eſt la plus charmante du monde.

TOUT me charme en vous, tout me plaît ;
Votre rare beauté m'enflame.
Pour y prendre trop d'intérêt,
Je n'ai plus de repos dans l'ame.

SOULAGÉS

SOULAGÉS mes desirs pressans ;
Gardés vos rigueurs pour un autre.
Je fus l'esclave de mes sens,
Aussi-tôt que je fus le vôtre.

J'AI beau me vouloir ménager,
En vous racontant mon martire ;
Je mêle au respect d'un Berger
L'impatience d'un Satire.

HÂTÉS-vous donc de recevoir.
Ma flame ardemment témoignée.
Rien ne me met au désespoir
Comme une espérance éloignée.

LXXXIII.

STANCES

A une DAME, *qui soupiroit de l'inconstance d'un* AMANT *& de la mort d'un* AMI.

Au plus fort de votre douleur,
Qui pourtant n'étoit pas sans charmes,
Vous m'avés confié vos larmes
Et le secret de votre cœur.

Vos beaux ieux pleuroient tendrement,
Avec une douleur mortelle,
L'infidélité d'un Amant
Et la mort d'un Ami fidèle.

Vos penſers, ennemis du jour,
Confondoient durant les ténèbres,
Le déſeſpoir de votre amour
Avec des ſouvenirs funèbres.

De votre esprit tout attristé
J'ai vu les lumières ternies ;
Esprit qui, dans les Compagnies,
Brilloit comme un Soleil d'été.

Nos desirs changent à toute heure :
Mais je plains un Cœur désolé,
Qui sent que son amour demeure,
Quand son Amant s'en est allé.

Cependant j'ai beau raisoner ;
Je ne sais pas sur quoi se fonde
L'ingrat, qui peut abandonner
Le Cœur le plus noble du monde.

Avec ce trésor précieux,
Lui seul, en ce siècle où nous sommes,
Possédoit la gloire des Dieux,
Et les souhaits de tous les Hommes.

Il est vrai qu'il est des erreurs,
Dont il ne faut point qu'il s'étone.
Combien a-t-on vu d'Empereurs
Se démètre de leur Courone ?

TRISTE IRIS, ne soûpirés plus
Les malheurs d'une ingrate flâme;
Et des passions de votre ame,
Tâchés d'en faire des vertus.

SANS m'insinuer en Flateur,
Je prens la figure d'un sage
Et scrupuleux Observateur
Des bienséances de son âge.

JE n'en veux qu'à votre amitié;
C'est une faveur singulière.
Ne m'obligés pas à moitié;
Accordés-là moi toute entière

LXXXIV.

STANCES

Sur ce qu'il n'eſt plus d'âge à s'engager dans une grande paſſion.

CHARMANTE IRIS, que vos ieux ont d'attraits!
Je ne vois rien de ſi beau ſur la terre :
Mais, ô BEAUX IEUX! laiſſés-moi vivre en paix,
Ou tout au moins faites-moi bonne guerre.

NE troublés point, par un regard flateur,
Le doux repos, qui règne dans mon ame.
Gardés-vous bien d'y verſer la langueur,
Et d'y porter le déſordre & la flame,

IL faut quiter ces illuſtres amours.
Mon implacable & triſte deſtinée
Vers le déclin précipite mes jours,
Et va fermer ma cinquantième année.

A CINQUANTE ans un Galant eſt défait;
Cet âge veut une apparence grave.
Une Maîtreſſe enfin n'eſt plus mon fait;
Il me faut déſormais qu'une Eſclave.

J'AI consommé le tems des voluptés
Et je rendrois mes amours indiscrètes,
Si je croïois que de jeunes Beautés
Prîssent plaisir à de vieilles fleurètes.

LES doux souris, les regards obligeans
Font grand plaisir à quiconque en profite;
Mais ces faveurs sont pour les Jeunes-Gens.
C'est la Jeunesse aussi qui les mérite.

L'INTÉRÊT seul, qui pouvoit m'animer,
M'a fait souvent négliger mes entrées
Chés ces Beautés, qui, sans vouloir aimer,
Prènent plaisir pourtant d'être adorées.

PERMETÉS-moi ce petit trait d'orgueil;
Chés l'Enjouée & chés la Sérieuse
Mon entretien a trouvé de l'accueil,
Et n'a jamais lassé de Précieuse.

JE n'oserois dire qu'on m'ait aimé;
Je dirois trop: mais, sans que je me flate,
J'étois charmant, lorsque j'étois charmé;
Et pour l'amour j'ai l'ame délicate.

MAIS, quand les ans éteignent nos desirs,
Nous languissons, rien ne nous sauroit plaire;
Et nous trouvons, au bout de nos plaisirs
Une vieillesse oisive & solitaire.

L'ON voit mourir ses Amis confidens,
L'Amant vieillit avecque sa Maîtresse;
Et le plus sage à tous ces accidens
N'oppose rien qu'un masque de sagesse.

CHARMANTE IRIS, toute chose prend fin;
Mais ce penser ne doit point nous abatre.
Il faut par art échaper au Chagrin,
Quand par la force on ne peut le combatre.

VOTRE beauté, les délices des yeux,
Fait bien valoir l'avantage des brunes.
Règnés, règnés; gardés-vous pour les Dieux,
Et méprisés les conquêtes communes.

MAIS, si l'AMOUR vous met sous son pouvoir,
De la pudeur sauvés les apparences.
C'est satisfaire aux loix de son devoir,
Que d'en garder toutes les bienséances.

LXXXV.

SONNET

Au Roi Louis XIV,

Se préparant à faire la conquête de la HOLLANDE *en* 1672.

C'EST trop peu des lauriers qui couronent ta tête,
Et d'avoir mis l'*Escaut* & le *Rhin* sous tes loix.
LOUIS, le Ciel t'appelle à de nouveaux exploits,
Et va guider tes pas de conquête en conquête.

TOUT l'Univers s'émeut, quand ta foudre s'apprête ;
Ou la crainte, ou l'amour, partage tous les Rois;
Et le *Batave*, ingrat & si fier autrefois,
N'observe qu'en tremblant où fondra la tempête.

DE son frivole orgueil, de sa témérité,
Tu dois un grand exemple à la Postérité;
Et son abaissement importe pour ta gloire.

TU le veux; il suffit. Son sort est dans ta main.
De ces Républicains tu vas finir l'Histoire;
Trop heureux mille fois, s'ils t'ont pour Souverain !

LXXXVI.

STANCES

Sur ce que c'eſt que la véritable HABILETÉ.

LIRE & repaſſer ſouvent
Sur *Athènes* & ſur *Rome* ;
C'eſt de quoi faire un Savant :
Mais non pas un Habile-Homme.

MÉDITÉS inceſſamment,
Dévorés Livre après Livre ;
C'eſt en vivant ſeulement,
Que vous apprendrés à vivre.

AVANT qu'en ſavoir les loix,
La clarté nous eſt ravie.
Il faudroit vivre deux fois,
Pour bien conduire ſa vie.

LXXXVII.

STANCES

Sur l'Amour & l'Amitié.

Amour, Démon sans égal,
Ton pouvoir domte le nôtre.
Je ne te dis bien ni mal,
Tu m'as fait & l'un & l'autre.

Eh ! Pourquoi t'égares-tu ?
L'Amitié, qui te ressemble,
Joint les beaux noms de Vertu
Et de Passion ensemble.

Amitié, tout est charmant
Sous ton équitable empire.
On te trouve rarement ;
C'est ce que j'y trouve à dire.

LXXXVIII.

STANCES

Sur les avantages de l'AMITIÉ.

GRANDS Rois, le Destin a mis
Cent biens en votre partage :
Mais, nous donant les Amis,
Il vous en ôte l'usage.

QUE c'est un bien précieux !
Quand je pèse l'un & l'autre ;
Je doute quel vaut le mieux,
Votre partage, ou le nôtre.

LXXXIX.

DISTIQUE.

Sur le bon usage de la SANTÉ.

NON le plus fort, mais le plus sage
En Santé prolonge son âge.

XC.

STANCES

Sur le Souverain Bien.

Qui cherche tant la Beauté,
N'eſt jamais ſans maladie.
Le nom de Félicité
Fait le malheur de la vie.

Modérons nos propres vœux;
Tâchons à nous mieux connoître.
Deſires-tu d'être heureux?
Deſire un peu moins de l'être.

Le fameux Souverain Bien,
En un ſéjour de miſére,
N'eſt qu'un pompeux entretien
Et qu'une noble chimère.

Voici comment j'ai compté
Dès ma plus tendre jeuneſſe;
La Vertu, puis la Santé,
Puis la Gloire, puis la Richeſſe.

XCI.

STANCES CHRETIENES.

LES ombres de la Mort me vont couvrir les ieux ;
Il faut quitter la Terre & m'élever aux Cieux ;
Il faut des Libertins déteſter les maximes,
Et que mon repentir ſoit égal à mes crimes.

PARDON, SEIGNEUR, pardon à ce Pécheur chretien,
Qui fut Homme-d'honneur ſans être Homme-de-bien ;
Et qui, d'une foi morte, ou pluſtôt endormie,
Ne cherchoit ſon ſalut que dans la prudhommie.

PAR ta bonté, SEIGNEUR, mon eſprit éclairé,
Reconnoît qu'autrement tu dois être adoré ;
Et qu'une Ame, au plaiſir par le monde emportée,
N'eſt pas digne du ſang dont tu l'as rachetée.

Fin des Poëſies de Charleval.

TABLE
DES POESIES
DE CHALREVAL.

AVERTISSEMENT. page 3.

I. MADRIGAL, ou STANCES,
Sur l'éloignement prochain de ſa MAITRESSE.

CRUELLE, qui trouvés des charmes p. 9.

REC. *de* SERCY, T. I. p. 47. Avec le Titre: *Adieu*, ſans nom d'Auteur dans le Volume: mais marqué C dans la Table.

P. 10. ST. I. V. 2.

Portés l'eclat *de vos ieux.*

Liſés: *de vos beaux ieux.*

ST. II.

La chûte eſt dans le goût du tems. Ce n'eſt qu'une froide Alluſion du Phiſique au Moral.

I. ELÉGIE

A une DAME, *qui se promenant au* COURS DE LA REINE *avec quelques autres Dames, fut attaquée par des* VOLEURS,

AU milieu de ce Cours, qu'une puissante Reine p. 11.

REC. *de* SER. T. IV, p. 198. Titre: *Pour des* DAMES, *qui étant au* COURS, *furent attaquées par des* VOLEURS. Signé CH.

III. MADRIGAL.

Il veut posséder seul le cœur de sa MAITRESSE.

SI vous voulés que toujours je vous aime, p. 14.

REC. *de* SER. T. II, p. 207. Titre *A. M. L. M.* MADRIGAL. Signé C.

V. 5.

Pour vous seul je fais des vœux.

Lisés: *Pour vous seule.*

IV. STANCES.

M. DE G*. *se plaint de sa Mère, qui s'opposoit à son amour pour Mad^lle.* DE P*.

C'EST par trop consulter la Raison importune, p. 15.

REC. *de* SER. T. II, p. 191. Titre: *Sur l'Amour de M.* DE G* *& de Mad.* DE P*. STANCES. Signé C.

P. 15; St. II, V. 1.

MERE de ma douleur, toi dont *l'amour* me presse.

Rec. de Ser.

MERE de ma douleur, toi dont l'*ame* me preſſe ;
ce qui ne fait point de ſens.

V. SONNET

Sur le danger de voir les ieux d'Iris.

ALORS que le Soleil commence ſa carrière. p. 17.

Rec. de Ser. T. II, p. 193. Titre unique : SONNET. Signé C. dans la Table ſeulement.

Je trouve la Penſée, qui fait le fond de ce *Sonnet*, emploïée dans cette autre petite Pièce qui le ſuit à la même page du *Recueil*, & dont l'Auteur n'eſt point indiqué.

MADRIGAL.

JEUNE & rare BEAUTÉ, dont les merveilleux charmes
Augmentent de l'AMOUR l'empire & le pouvoir ;
J'éprouve à cette fois la force de vos armes,
Et je me vois puni d'avoir oſé vous voir.
Tandis que vos beaux ieux furent dans l'innocence,
Je les conſidérois ſans craindre leur puiſſance :
Mais je ſens aujourd'hui leurs coups victorieux.
J'admirois du Soleil la lumière naiſſante ;
Et je ne ſongeois pas que ſa clarté s'augmente,
Et qu'enfin ſes raïons éblouiſſent les ieux.

VI. STANCES

Présentées par un PHANTÔME *vêtu en* EGIPTIENE, *à un* CAVALIER *Prisonier à la* BASTILLE, *lequel pensoit voir une belle* DAME *à travers une grille.*

CAVALIER, que la *Parque* joue, p. 18.

REC. *de Sér.* T. I, p. 240. Titre : *Un* CAVALIER, *Prisonier à la* BASTILLE, *pensant voir une belle* DAME *au travers d'une grille, n'y trouva qu'un* PHANTÔME *vêtu en* EGYPTIENE, *qui tenoit un papier, où étoient ces Vers.* STANCES. Signé C.

P. 19; ST. I, V. 2.

Bien mieux que cette URGANDE *antique.*

J'ai mis ce Vers à la place de celui-ci :

Plus que cette URGANDE *autentique.*

Je n'ai pas trop deviné ce qu'*autentique* pouvoit signifier là.

P. 20; ST. III. V. 5.

Tu voudrois pouvoir *avaler.*

Il n'est peut-être pas fort nécessaire d'avertir que dans notre vieux Langage *Avaler* signifie quelquefois *Abatre*, *Renverser.*

P. 21; ST. III. V. 1.

Attendant ta grandeur future.

J'ai mis de cette manière au lieu de

Attens donc ta grandeur future ;

ce qui m'a paru se lier mal avec ce qui suit,

VII. SONNET.

L'Image qu'il ſe forme de la beauté de ſa MAITRESSE, *étant dans l'impoſſibilité de la voir, ne ſert qu'à redoubler ſon tourment.*

GÉMISSANT ſous le faix d'une triſte avanture, p. 22.

Rec. de Ser. T. II. p. 28. Titre unique: SONNET. Signé C. Dans cette page & la ſuivante ſont quatre SONNETS ſignés C. Je n'en revendique que trois à CHARLEVAL. Le premier eſt celui dont il s'agit ici. Les deux autres, qu'on trouvera dans la ſuite commencent, l'un par ce Vers:

CALISTE aimable en toutes choſes;

& l'autre par celui-ci:

COMTESSE dont l'indifférence.

Voici le quatrième, *dont* je n'ai pu me perſuader que CHARLEVAL fût l'Auteur.

SONNET.

JE ſuis depuis deux jours cloué ſur un SONNET;
Et je pers tout enſemble & mon tems & ma peine.
Je lui cherche une fin; je veux le mettre au net;
Et tout cela ne ſert qu'à m'épuiſer la veine.

LA Rime en eſt douteuſe, & la Pointe incertaine.
De rage, à coups de pied, j'enfonce un Cabinet;
Et je crois, ſi les Vers coulent d'une Fontaine,
Que le Diable m'en a fermé le Robinet.

D'ABANDONER pourtant, & SONNET, & courage,
Ce seroit, en un mot, chier dessus l'ouvrage.
Il vaut mieux requérir d'une Pointe APOLLON.

CE Dieu la donera, s'il faut qu'on l'en supplie,
En dût-il arracher celle de l'Aiguillon,
Dont il piquoit les Bœufs dedans la *Thessalie*.

Ce SONNET fut fait pour remplir des *Bouts-rimés*.

VIII. STANCES.

Il presse sa MAITRESSE *de chercher, pour le satisfaire, à tromper la vigilance d'un Mari jaloux.*

JE n'en mentirai point; & ma tristesse extrême. p. 23.

Rec. de SER. T. IV, p. 254. Titre unique: STANCES. Signé C.

P. 23; St. III, V. 3.

Mais, si quelque douceur tempère *mon* martire.

J'ai mis *mon* au lieu de *son*, qui ne fait point de sens dans cette place.

IX. *IMITATION*

Non achevée de ces Vers de CATULLE:

Soles occidere & redire possunt:
Nobis cum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.

BIENTÔT ma vie achevera son cours. p. 27.

Recueil de BARBIN, *Edition de* 1692,

T. IV, p. 346. *Edit de* GALLET ; T. IV, p. 310. *Edit. de Paris*, 1752 ; T. V. p. 120.

Dans l'*Edition de Barbin de 1692*, les POESIES *de* CHARLEVAL commencent à la page 305, & finissent à la page 360. L'Auteur n'est point nommé : mais seulement indiqué de cette manière à la page 305, en tête de la première Pièce, D* C*** Ce n'est, qu'après coup que l'on a mis entre la p. 304 & la p. 305 un ABREGÉ DE VIE de l'Auteur avec ce titre : DE CHARLEVAL. L'*EDITION de* GALLET copie celle de BARBIN : mais l'*Abregé de la Vie* n'y est point. CHARLEVAL est nommé dans l'*Edition de Paris* 1752.

Les trois Vers de CATULLE, imités par CHARLEVAL sont les 4, 5 & 6 du CARMEN V de ce Poète Latin. Ils sont précédés de ces trois autres :

VIVAMUS, *mea* LESBIA, *atque amemus*,
Rumoresque senum severiorum,
Omnes unius æstimemus assis.

Dans un ancien RECUEIL MANUSCRIT, où sont quelques Pièces de CHARLEVAL, j'ai trouvé cette IMITATION paraphrasée, assés bien faite, des six Vers de CATULLE. L'Auteur n'est point nommé : mais la Pièce m'est connue d'ailleurs. J'ai fait cependant d'inutiles efforts pour me rappeller d'où je la connoissois.

STANCES.

AIMONS-nous, mon aimable SILVIE,
Et laiſſons murmurer l'ENVIE
Contre notre innocent amour.
Les momens de vie & de joie,
Qu'on les perde ou qu'on les emploie,
Paſſent ſans eſpoir de retour.

CES Bois qui parent nos Montagnes,
Ces Prés, ces Jardins, ces Campagnes,
Se renouvellent tous les ans.
Nous n'avons pas même avantage;
Et jamais le cours de notre âge
N'a qu'un Hiver & qu'un Printems.

Le Soleil ſe couche & ſe lève;
Sa première courſe s'achève,
Et bientôt une autre la ſuit:
Mais quand la fière Deſtinée
Fini notre courte journée,
Ce n'eſt plus qu'une longue nuit.

X. CHANSON.

LE JALOUX.

JE ſuis l'exemple des Jaloux, p. 27.

Pag. 387 du Tome II du NOUVEAU RECUEIL *des plus beaux* AIRS DE COUR, *contenant pluſieurs* GAVOTES, GIGUES, VILANELLES, COURANTES, SARABANDES, ME-

NUETS, ENTRÉES DE BALLET, & autres CHANSONS nouvelles du tems, de différens AUTEURS. Paris, Eſtienne LOYSON 1666. 2. Vol. in-12.

Ce COUPLET eſt précédé d'un autre. Le Titre eſt AIR. Au bas on lit : M. DE CHARLEVAL. J'ai ſéparé les deux COUPLETS, parce qu'ils ne m'ont pas ſemblé faire une ſuite : mais, pour ſatisfaire ceux qui pouroient blâmer la liberté, que j'ai priſe, voici ces deux COUPLETS enſemble.

OLIMPE, je n'ai point de paix,
Abſent de vos beautés parfaites ;
Et je ne ſais ce que je fais ;
Quand je ne ſais ce que vous faites.

JE ſuis l'exemple des Jaloux.
S'il faut que ce malheur m'aviène,
Lorſque je m'entretiens de vous,
Qu'un autre Amant vous entretiène.

XI. STANCES

A des RELIGIEUSES *réfugiées à* PARIS.

O TRES charmantes Priſonières, p. 28.

REC. *de* SER. T. I, p. 398. Titre *Les* RELIGIEUSES *réfugiées à* PARIS. Signé C.

XII. SONNET EN BOUTS-RIMÉS

Sur la mort du PERROQUET *de Madame* DU PLESSIS-BELLIERE.

CI gît qui n'eut jamais un esprit de .. *chicane*; p. 30.

Rec. de Ser. T. III, p. 405, dans le Recueil de SONNETS EN BOUTS-RIMÉS sur le même sujet. Signé DE C.

XIII. EPIGRAMME

A M. ***, *qui demandoit une Jupe.*

CLORIS, cherchés ailleurs vos dupes. p. 31.

Rec. de Ser. T. I. p. 302. Avec le même Titre. Signé C.

A la page 308 du même Volume est cette autre petite Pièce. Elle est sans nom d'Auteur : mais elle pouroit bien être de la même main.

EPIGRAMME.

IL est une trop grande Dupe,
Pour s'assujètir rien de beau ;
Et n'a jamais levé de jupe,
Que chés SANSON ou BASTONEAU.

XIV. MADRIGAL

Sur une belle GUEUSE.

AMARANTE, riche en beautés, p. 31.

Rec. de Ser. T. I, p. 275. Titre unique: MADRIGAL. Signé C.

J'ai vu dans divers Recueils plusieurs

Pièces de différens Auteurs sur le même sujet. Celle-ci, sans contredit, est la seule un peu bone.

XV. CHANSON

A une DAME, *soupçonée d'avoir un engagement*

IRIS, montrés-moi, de grace, p. 32.

REC. *de* BARB. *Ed.* 1692, T, IV, p. 325. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 295. Titre: STANCES *Pour une* DAME *soupçonée d'avoir un engagement.* PAROLES *sur un* AIR. *Ed. Paris* 1752, T. IV, p. 108. Titre: PAROLES *sur un* AIR. *Pour une* DAME *soupçonée d'avoir un engagement.*

Les deux Couplets de cette Piéce sont suivis de deux autres, que j'en ai détachés, parce qu'ils ne sont pas une suite du même sujet; &, comme ils n'ont point de liaison entre eux, j'ai fait une Pièce de chacun. L'un commence par ce Vers:

SOUS vos loix l'AMOUR me range;

& l'autre par cet autre Vers:

INGRATE, rien ne vous touche.

XVI. CHANSON.

NÉCESSITÉ D'AIMER.

QUE fais-tu dans ce beau séjour? p. 37.

REC. *de* BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 351. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 314. *Edit. de Paris* 1752; T. V: p. 127.

XVII. CHANSON.

Que l'amour ne s'entretient que par l'usage, que l'on fait des sentimens, qu'il inſpire.

SOUS vos loix l'AMOUR me range; p. 34.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 325, *Ed. de GALL.* T. IV, p. 295. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 108.

XVIII. EPIGRAMME

A un RIVAL, très bon Ecrivain.

ECLAIRÉS-moi d'une ſeule étincelle p. 35.

REC. de SER. T. I, p. 307. Titre unique: EPIGRAMME. Signé CH.

XIX. VAUDEVILLE

Sur l'AIR des Je le crois bien, *&c.*

QUE CÉSAR autrefois ait ſubjugué la France p. 35.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 328. *Ed. de GALL.* T. IV. p. 297. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 110.

Coupl. I. V. 5.

S'il eût *en ſon chemin* trouvé LOUIS en tête.

Les trois *Editions*:

S'il eût trouvé LOUIS en tête.

C'eſt une faute d'impreſſion. L'Air veut que ce Vers ſoit de douze Sillabes. Je l'ai reſtitué ſur une ancienne *Copie manuſcrite*, qui m'eſt connue dès mon enfance, & dans

laquelle ces deux COUPLETS sont suiv^s de plusieurs autres, que je m'étois propose de mètre ici : mais depuis plus de huit ans, que j'ai doné ce petit Recueil pour être imprimé, cette Copie s'est égarée, & l'on n'a pas pu la retrouver.

XX. SONNÈT

Sur la maladie & la guérison de M. L. M.

AMANS, qui dans les maux, dont MANON est atteinte, p. 36.

REC. de SER. T. II, p. 305. Titre : *Pour M. L. M.* sans nom d'Auteur : mais marqué C. dans la Table.

XXI. SONNÈT

Sur le même sujet.

MANON se porte mieux. Ah ! Quel sujet de joie ! p. 37.

REC. de SER. T. II, p. 306. Titre : *Pour M. L. M.* sans nom d'Auteur : mais marqué C. dans la Table.

XXII. SONNET IRRÉGULIER

Sur une BELLE PERSONE *affligée de la mort de son Frère.*

CALISTE, aimable en toutes choses, p. 38.

REC. de SER. T. II, p. 28. Titre unique : SONNET. Signé C.

XXIII. CHANSON.

Il se plaint de n'obtenir aucune faveur de sa MAITRESSE.

INGRATE, rien ne vous touche. P. 39.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 326. Ed. de GALL. T. IV, p. 296. Ed. Paris, 1752; T. V, p. 109.

XXIV. MADRIGAL.

Il demande qu'aucun autre AMANT *de sa* MAITRESSE *ne soit mieux traité que lui.*

C'EN eſt fait; il me faut mourir, p. 39.

REC. de SER. T. II, p. 218. Titre unique: MADRIGAL. Signé C.

XXV. SONNET

Sur une belle QUETEUSE.

DE quel charme nouveau, mon AME, es-tu bleſſée. p. 40.

REC. de SER. T. III, p. 248. Titre: *Sur une Quête*, SONNET. Signé CH.

Dans le même Volume, p. 309, eſt cette autre Pièce ſur le même ſujet, ſans nom d'Auteur.

Pour Mademoiſelle D. L. ſur ſa QUETE.

SONNET.

TROP aimable PHILIS? vous nous fites paroître,
Quêtant pour un Couvent beaucoup de charité:
Mais, prenant notre argent & notre liberté,
Vous étiés charitable, & vous ceſſiés de l'être.

VOUS aviés en cela quelque choſe de traître.
Votre main demandoit avec humilité;
Et vos charmes voloient avec impunité,
Car on ne pouvoit pas, ſans aimer, les connoître.

CEUX-là qui refuſoient de doner de l'argent,
Vous les forciés de faire un don plus obligeant,
Les Hommes par le cœur, les Femmes par l'eſtime.

MAIS, hélas! tous ces Cœurs, que vous avés ravis,
Sembloient dire tout bas, accuſant votre crime:
Elle n'en rendra qu'un pour tous ceux qu'elle a pris.

Dans le RECUEIL *de* JEAN CONART, que j'ai cité dans les TABLES *de* LALANE & de MONTPLAISIR, ſous le nom de RECUEIL DE LOYSON, je trouve, T. II, p. 56. cette autre Pièce ſur le même ſujet.

A. M. N. L. ſur ce qu'elle quêtoit.

SONNET.

QUOI! Demander tout haut! Uſer d'une requête!
PHILIS, c'eſt offenſer vos plus charmans attraits;
Car vous méconnoiſſés la force de leurs traits,
Ou vous les outragés en allant à la quête.

DONÉS trêve à vos ſoins; ne faites plus d'enquête.
Des aſtres les plus beaux ces aimables portraits,
Vos apas agiront; &, ſans être diſtraits,
Feront en peu de tems toute votre conquête.

MAIS voïés, à quel point leurs efforts ſont puiſſans,
Ils m'ont déja ſoûmis, ils ont charmé mes ſens;

Leur empire s'étend jusques dessus mon ame.

Je n'ai plus rien à moi ; tout est à mon Vainqueur.
Vous ne pouvés donc pas me demander sans blâme,
Puisqu'il m'a tout ôté, m'aiant ôté le cœur.

XXVI. CHANSON.

Qu'il est dangereux de voir une Belle, *& que c'est un danger agréable.*

Je sens naître en mon cœur. p. 41.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 359. *Ed. de Gall.* T. IV, 319. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 133.

XXVII. ODE,

Imitée de celle d'Horace :

Ulla si juris tibi pejerati

Pœna, Barine nocuisset unquam, &c.

J'ai reconnu, Philis, ton humeur infidèle. p. 42.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 329. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 298. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 111 Titre : Stances.

Dans le T. V. du *Rec. de Ser.* p. 307 ; est cette autre Traduction de la même Piéce Latine. Elle est sans nom d'Auteur.

Imitation de la septième Ode du deuxième Livre d'Horace qui commence, Ulla pejerati, *&c.*

TU me jures en vain que ton cœur ne veut vivre
Que pour m'aimer toujours,
Qu'il me sera fidèle, & qu'il ne pourra suivre
De nouvelles amours.

SI les Dieux avoient soin de doner aux parjures
De justes châtimens;
Je pourrois oublier mes premières injures,
Et croire à tes sermens.

MAIS je crois qu'ils sont sourds à la plainte éternelle,
Dont je frape les Cieux;
Et que, pour toute peine, une clarté plus belle
Reluit dedans tes ieux.

C'EST inutilement qu'on demande vangeance;
On ne l'obtient jamais.
Les autres sont punis; toi seule, as récompensé
Des crimes que tu fais.

L'AMOUR a su trouver ce cruel artifice,
Pour redoubler nos pleurs.
Ce Tiran n'est joïeux, qu'alors que sa malice
Augmente nos douleurs.

IL done à tes beautés une grace nouvelle,
Qui retient tes Amans.
Tous se veulent guérir: mais, te voïant si belle,
Ils aiment leurs tourmens.

AUSSI chacun te ſert. Tout le monde ſoûpire
Pour tes beaux ieux vainqueurs.
Par leurs charmes puiſſans ils ſont que leur empire
S'étend ſur tous les Cœurs.

TU verras quelque jour ceux qui ſont en bas âge,
T'offrir leurs libertés;
Et ce ſont des Captifs, dont le ſort fait homage
A tes rares beautés.

LES Mères pour leurs Fils ont des craintes nouvelles,
Qui leur viènent de toi;
Et les Femmes ont peur que leurs Epoux fidèles
Ne leur manquent de foi.

AINSI tu charmes tout, & ton ſuperbe empire
S'augmente chaque jour.
Ta beauté nous ravit; & de tous elle attire,
Ou l'envie, ou l'amour.

XXVIII. ODE EN DIALOGUE,

Imitée de celle d'HORACE:

DONEC gratus eram tibi, &c.

QUAND tes beaux ieux me trouvèrent aimable, p. 44.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 336. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 303. *Ed. Paris* 1752; T. V, pag. 116. Titre: *DIALOGUE imité d'HORACE.* Donec gratus eram, &c.

Je trouve cette même Pièce avec des différences très conſidérables dans le T. II.

du NOUVEAU RECUEIL *des plus beaux AIRS DE COUR*, p. 340. La voici, telle qu'elle eſt dans ce RECUEIL. On s'apercevra ſans peine que toutes les STANCES ne ſont pas à leur véritable place.

QUAND tes beaux ieux me trouvoient agréable,
Quand tes faveurs m'aſſuroient de ta foi ;
Quelle fortune à la mienne ſemblable ?
Il n'étoit rien de plus heureux que moi.

LÉGER TIRCIS, que ta plainte eſt cruelle !
Ne me dis point que j'ai manqué de foi.
Quand je croïois ta paſſion fidèle,
J'étois encor plus heureuſe que toi.

BIEN que tu ſois inconſtant & colère,
Et que DAMON ait l'art de me charmer ;
Ingrat AMANT, prens le ſoin de me plaire,
Je ſuis encor toute prête à t'aimer.

AUPARAVANT que ton humeur légère
M'eût fait penſer à de nouveaux deſirs
Le doux ſouci d'aimer & de te plaire
Faiſoit mon bien, ma peine & mes plaiſirs.

AUPARAVANT qu'une nouvelle flame
Soûmît ton cœur à de nouveaux liens,
L'unique bien de poſſéder ton ame
Me tenoit lieu de tous les autres biens.

LA jeune Iris règle mes destinées;
J'en suis aimé, je l'aime infiniment.
DIEUX, abregés le cours de mes années,
Et prolongés ses beaux jours d'un moment.

AH! Si, touché de t'avoir offensée
Mon cœur brûloit de sa première ardeur;
Si j'effaçois IRIS de ma pensée;
Aurois-je encor quelque place en ton cœur?

Peux tu douter de mon amour extrême?
Apprens, apprens, si tu peux l'ignorer,
Que le retour d'un Ingrat, que l'on aime,
N'a rien à craindre & peut tout espérer.

Ces STANCES se chantoient sur AIR d'un Musicien appellé CHEVALIER. Elles sont précèdées de ces trois COUPLETS, qui n'en dépendent point, & qui sont apparemment ceux sur lesquels le Musicien avoit travaillé.

LES Prés, les Bois, les Ruisseaux, les Fontaines,
Un Antre obscur, & de sombres Forêts;
Ce sont les lieux où le triste PHILENES
Loin de PHILIS pousse de tristes regrets.

INCESSAMMENT il languit, il soûpire;
Mille sanglots témoignent son tourment.
Le triste ECHO touché de son martire
Avecque lui soûpire à tout moment.

ECHO, touché des peines qu'il endure ;
D'un ton plaintif exprime ſa douleur ;
Et les Ruiſſeaux ſemblent, par leur murmure,
De ſa PHILIS condamner la rigueur.

XXIX. CHANSON

A MADEMOISELLE DAUMALE.

VOUS prêchés dans la Cabale. p. 46.

REC. de BAR. Ed. 1692 ; T, IV. p. 327. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 296. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 110. Titre : CHANSON.

XXX. CHANSON.

Sur le retour du PRINTEMS.

LES fleurs & la verdure, p. 46.

REC. de BAR. Ed. 1692 ; T. IV. p. 352. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 315. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 124. Titre : CHANSON.

XXXI. STANCES

Pour M. L. C. D. P.

A une DAME ANGLOISE réfugiée en FRANCE, pendant les troubles de ſon païs.

SI je vis ſous les dures loix p. 47.

REC. de BAR. Ed. 1692 ; T. IV, p. 320. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 292. Titre : STANCES. *Pour une DAME ANGLOISE réfugiée en FRANCE pendant les troubles de ſon païs. A. M. L. C. D. P. Ed. Paris* 1752 ; T. V, p.

104. Titre : STANCES A. M. L. C. D. P. *Pour une Dame, &c.*

XXXII. EPIGRAMME

Contre un MÉDISANT.

BIEN que PAUL soit dans l'indigence, p. 48.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 341. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 307. *Ed. Paris* 1752; T. V. p. 118.

Cette EPIGRAMME n'a que le mérite du Tour. La Pensée est une très-mauvaise allusion du Phisique au Moral; &, pour le dire à peu près dans le goût de ce tems-là, la Pointe n'est qu'une *Pointe*.

XXXIII. EPIGRAMME.

LA CONQUETE AISÉE.

J'AI trouvé dans mon voisinage p. 49.

REC. *de* SER. T. V, p. 70. Titre unique : EPIGRAMME. Sans nom d'Auteur. J'ai cru reconnoître CHARLEVAL dans cette petite Pièce. Si je me suis trompé, l'erreur n'est pas d'une grande conséquence.

** *EPIGRAMME,*

En réponse à la précédente.

DIEUX! *Que je plains ces Avocat,* p. 49.

Ibid. à la suite de la précédente. Titre unique : RÉPONSE. Sans nom d'Auteur.

XXXIV. SONNET.

Moïen d'accorder la VERTU *&* *le* VICE.

A LA fin votre indifférence — p. 50.

Rec. de SER. T. V. p. 111. Titre unique: SONNET. Sans nom d'Auteur.

En révendiquant ce SONNET à CHARLEVAL, avec les POESIES duquel il a quelque reſſemblance, j'avoue qu'il n'en a guère moins avec celle de SAINT-PAVIN.

XXXV. SONNET.

Que ſa bone ſanté ſera la cauſe de ſa mort.

PHILIS, d'un petit mal voulant borner le cours, p. 51.

Rec. de SER. T. I. p. 279. Titre unique: SONNET. Signé C. à la Table.

XXXVI. EPIGRAMME

Contre une COQUETE.

BIEN qu'IRIS m'ait promis une amitié parfaite. p. 52.

Rec. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 340. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 306. *Ed. Paris* 1752; T. V. p 120.

XXXVII. EPIGRAMME A la même.

La Promenade à contre-tems.

JE ne ſaurois vous pardoner — p. 52.

Rec. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 340. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 307. *Ed. Paris* 1752; T, V, p. 120. Titre: EPIGRAMME. *La*

Promenade à contre-tems. Elle eſt avant la précédente, dont le Titre eſt, *Epigramme contre la même.*

XXXVIII. EPITRE EN STANCES.

A MONSIEUR SARAZIN,

Pour l'inviter à dîner.

AMI, je te demande au vrai p. 53.

Rec. de Ser. T. I, p. 130. Titre: *A Monsieur Sarrazin, invité à dîner.* Stances. Signé Ch.

St. I; V. 2 & 3.

AINSI, je te demande au *vrai* ... p. 53.
Pour ſavoir quand je te ver*rai*.

Rime Normande.

XXXIX. SONNET.

Que ſa Maitresse eſt pour lui toute choſe.

JE poſſéde, il eſt vrai, des Maiſons à la Ville, p. 55.

Rec. de Ser. T. II, p. 354. Titre unique: Sonnet. Sans nom d'Auteur.

Deux raiſons me font attribuer ce Sonnet à Charleval. L'Auteur dans le ſecond Quatrain vante ſes Ouvrages; & l'on ſait que notre Poëte faiſoit cas des ſiens. Le troiſiéme Vers du premier Terset contient une Penſée peu claire à force de rafinement. C'eſt un défaut, que Charleval offre dans plus d'un endroit.

XL. CHANSON.

Qu'on trouve dans l'Amour & dans le Vin le remède à tout ſes maux.

NOUS blâmons les Ambitieux. p. 56.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 349. Ed. de GALL. T. IV, p. 312. Ed. Paris 1752; T. V, p. 125. Titre: STANCES. *Chanſon à boire.*

XLI. CHANSON.

Simptômes d'amour.

VOUS n'êtes pas heureuſe. p. 58.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 357. Ed. de GALL. T. IV, p. 318. Ed. Paris 1752; T. V. p. 131.

XLII. EPIGRAMME

A une DAME en réputation de piété, en lui envoïant les Œuvres de CLEMENT MAROT, *qu'elle lui demandoit.*

LES Œuvres de Maître CLÉMENT. p. 58.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 342. Ed. de GALL. T. IV, p. 308. Ed. Paris 1752; T. V. p. 121.

XLIII. MADRIGAL, ou CHANSON,

Danger de voir & d'entendre une BELLE PERSONNE, qui chante bien.

MES IEUX, vous regardés CLORIS! p. 59.

REC. de SER. T. I, p. 325. Titre unique : MADRIGAL. Sans nom d'Auteur.

En lisant cette petite Pièce, on a pu sentir aisément ce qui me l'avoit fait attribuer à CHARLEVAL.

** SONNET

D'UN AUTEUR INCONNU.

Raison de craindre également d'apprendre si l'on est aimé, ou si l'on ne l'est pas.

IL *faut donc vous aimer, adorable* INHUMAINE. p. 60.

REC. de SER. T. I, p. 188. Titre unique : SONNET.

XLIV. MADRIGAL

Sur le même fond de PENSÉE, *que le* SONNET *précédent.*

JE mourrai de trop de desirs, p. 61.

REC. de SER. T. II, p. 207. Titre : EPIGRAMME : Signé C. Plusieurs anciènes *Copies manuscrites* offrent ce MADRIGAL sous le nom de CHARLEVAL. C'est ce qui m'autorise à le lui revendiquer. Mais je dois avertir, qu'on le trouve dans l'Edition des *Œuvres de M.* DE BENSERADE, T. II. Comme cette Edition n'a paru qu'après sa mort; on n'en peut rien conclure, sinon que l'Editeur a cru que le MADRIGAL étoit de BENSERADE. Mais s'il en étoit réellement, il n'est

pas croïable que dans le REC. *de* SER. il ne fût pas signé B. ou BENSERADE.

XLV. CHANSON.

Que l'Amour lui fait oublier sa mauvaise santé.

AIMÉS, charmante BLONDE p. 62.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 352. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 314. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 128.

Coupl. II, V. 3.

Cueilleroit plus d'*épine*.

Les trois *Editions* mètent *épines* au Pluriel, & la Grammaire semble le demander. La Rime, *je m'imagine*, exige qu'*épine* soit au singulier, quoiqu'avec moins de régularité.

XLVI. MADRIGAL

A une DAME, *en lui renvoïant des Vers de* SARAZIN.

ARRÊS les Vers, que j'ai lus. p. 63.

REC. *de* BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 343. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 309. *Ed. Paris* 1752; T. V. p. 122.

XLVII. CHANSON.

Jalousie causée par l'absence.

OLIMPE, je n'ai point de paix, p. 64.

Nou. REC. *des plus beaux* AIRS; T. II, p. 387. Titre AIR. Signé M. DE CHARLEVAL.

XLVIII. EPIGRAMME

Contre une DAME, *qui l'avoit offensé.*

LISE a beau faire la mignarde. p. 64.

Elle est rapportée dans le *MENAGIANA*, comme étant de CHARLEVAL.

XLIX. CHANSON.

Inquiétude d'une AMANTE, *sujet de* JALOUSIE.

TIRCIS voïoit un jour sa Bergère inquiète; p. 65.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 358. *Ed. de Gall.* T. IV. p. 318. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 132. Titre: CHANSON.

L. EPIGRAMME

Contre un AMI IMPRUDENT.

J'AI de ton amitié des preuves malheureuses. p. 65.

Rec. de Bar. Ed. 1692; T. IV, p. 343. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 308. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 119.

LI. CHANSON.

Que l'on ne doit pas se plaindre de L'AMOUR.

C'EST bien à tort que l'on se plaint d'AMOUR. p. 66.

Rec. de Ser. T. I, p. 304. Titre: AIR. Signé C.

LII. SONNET.

Puissance des PLEURS *d'une* FEMME.

PHILIS, que des Oiseaux charme le doux ramage. p. 67.

REC. de SER. T. III, p. 185. Titre unique : SONNET. Signé C.

LIII. SONNET.

Qu'un Homme peut être aimable, sans être beau.

COMTESSE, dont l'indifférence p. 61.

REC. de SER. T. II, p. 29. Titre unique : SONNET. Signé C.

LIV. MADRIGAL

A Monsieur CONRART, *Secrétaire de l'*ACADÉMIE FRANÇOISE.

QUE sert l'Esprit, que sert la Probité. p. 69.

REC. de BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 345. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 310. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 123. Titre : *A Monsieur Conrart.* Suivi de la,

** *RÉPONSE*

De Monsieur CONRART aux Vers précédens.

DANS *les douleurs ; dont je suis tourmenté.* p. 69.

LV. STANCES A UNE DAME.

Il lui rend compte de sa maladie, qui n'affoiblit point sa passion.

VOTRE bonté me persuade. p. 70.

REC. de BAR. *Ed.* 1692 ; T. IV, p. 317. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 290. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 102. Titre : STANCES. *Il raconte*

à une DAME *l'état de sa maladie, & lui dit qu'elle n'affoiblit point sa passion.*

LVI. QUATRAIN.

Préférer ceux qui conseillent à ceux qui flatent.

OUVRE librement ton cœur. p. 72

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 343. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 311. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 124. Titre: STANCES. Deux autres petites Pièces y sont jointes. Voïés ci-dessous LXIX.

LVII. INSCRIPTION

Pour la première face du Pied-d'estal d'une Statue d'APOLLON, placée dans un Jardin. *Le Dieu parle.*

PARMI ces arbres & ces fleurs. p. 73.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 334. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 302. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 115. Titre: *Pour mètre dans un Jardin au-dessous de la Statue d'*APOLLON.

LVIII. INSCRIPTION

Pour la seconde face.

CE Dieu visible, auteur de la lumière. p. 73.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 334. *Ed. de* GALL. T. V. p. 302. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 115.

LIX. INSCRIPTION

Pour la troisième face. *Apollon amoureux de Leucothoée.*

La Nimphe a mis Apollon dans ses fers. p. 74.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 335. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 302. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 115.

LX. INSCRIPTION

Pour la quatrième face. *Fragment.*

Ombre du Créateur & lumière du monde. p. 74.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 335. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 303. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 116.

LXI. INSCRIPTION

Pour une Statue de Diane au milieu d'un bois.

L'Amour, en chassant même, occupe sa pensée. p. 75.

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 335. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 303. *Ed. Paris* 1752; T. V. p. 116. Titre : *Sous la Statue de Diane, qui est au milieu du bois.*

LXII. CHANSON.

L'Indifférence préférable à la Haine.

Quoi ! Sans vous souvenir de moi ni de ma peine. p. 75

Rec. de Bar. Ed. 1692 ; T. IV, p. 357. *Ed. de Gall.* T. IV, p. 318. *Ed. Paris* 1752 ; T. V, p. 131. Les *trois Editions* ont

au premier Vers la même faute d'impression. On y lit *mes peines* au lieu de *ma peine*, que la Rime exige.

LXIII. SONNET

Contre la COUR.

UNE troupe servile, inconstante, folâtre. p. 76.

Rec. de SER. T. I, p. 250. Titre unique: SONNET. Signé C. à la Table.

LXIV. EPIGRAMME.

A une DAME, *qu'une foule d'Amans grossiers assiégeoit à la Campagne.*

ALLÈS, mes VERS, entretenir ce soir p. 77.

Rec. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 338. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 305. *Ed. Paris.* 1752; T. V, p. 118. Titre: *EPIGRAMME pour une* DAME *de la Campagne, assiégée par des amans grossiers.*

LXV. CHANSON.

BIEN que mes espérances vaines p. 78.

Rec. de BAR. *Ed.* 1692; T. IV, p. 327. *Ed. de* GALL. T. IV, p. 296. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 109. Ces *trois Editions* n'ont que le premier COUPLET de cette CHANSON, & le Titre est: EPIGRAMME, CHANSON, *ou* PAROLES *mises en* AIR.

La Pièce entière avoit été précédemment imprimée dans le *Rec. de* SER. T. II, p. 93. Titre: STANCES, Sans nom d'Au-

teur. Le second COUPLET ne vaut pas le premier; & peut-être n'eſt-il pas de CHARLEVAL. J'ai mis au ſecond Vers de ce COUPLET.

Je *pouſſe* nuit & jour mille & mille ſoûpirs;

Au lieu de

Je *fuſſe* nuit & jour mille & mille ſoûpirs.

LXVI. SONNET.

INCONSTANCE DES IEUX.

QUAND j'apperçus DAPHNÉ ſi pompeuſe & ſi belle. p. 79.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 331. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 299. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 112.

LXVII. STANCES

A une DAME, qui demeuroit à CACHAN près d'ARCUEIL, & qu'il ſe plaint de ne pas voir.

NE verrai-je point aujourd'hui, p. 80.

REC. de BAR. Ed. 1692; T. IV, p. 310. *Ed. de GALL.* T. IV, p. 285. *Ed. Paris* 1752; T. V, p. 97. Cette Pièce eſt à la ſuite de celle qui ſuit ici: Titre: STANCES *à la même. Il ſe plaint de ne la pas voir.*

ANCIENNE COPIE MANUSCRITE, avec ce Titre: *D'un GALANT, qui ſe plaignoit ſa BELLE, quelle ne venoit point le voir.*